BIBLIOTHÈQUE FRANCE-AMÉRIQUE

---

Comte Maurice DE PÉRIGNY
Chargé de missions dans l'Amérique Centrale.

# La République de Costa Rica

## Son avenir économique et le Canal de Panama

Préface de E. MARTINENCHE
Secrétaire général du Groupement des Universités
et Grandes Écoles de France
pour les relations avec l'Amérique Latine.

---

*Avec 12 planches hors texte contenant 18 gravures
et 1 carte hors texte.*



LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN



# LA RÉPUBLIQUE
# DE COSTA RICA

## *BIBLIOTHÈQUE FRANCE-AMÉRIQUE*

**Histoire du Canada**, par F.-X. GARNEAU. Cinquième édition, revue, annotée et publiée avec un avant-propos par son petit-fils, HECTOR GARNEAU. Préface de M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française, président du Comité France-Amérique. 2 forts volumes in-8°.

TOME PREMIER (1534-1744). Un vol. in-8° avec portrait de l'Auteur. 1913. 10 fr. »
TOME SECOND. Un volume in-8° (*sous presse*).

**Les Promesses de la Vie américaine**, par H. CROLY. Traduit de l'anglais par FIRMIN ROZ et FENARD, introduction par FIRMIN ROZ. Un vol. in-8°. 1913. 3 fr. 50

**Les Etats-Unis et la France**, par E. BOUTROUX, P.-W. BARTLETT, J. M. BALDWIN, L. BÉNÉDITE, W. V. R. BERRY, D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, L. GILLET, D. J. HILL, J. H. HYDE, MORTON FULLERTONS. Un vol. in 8°, avec 18 pl. hors texte. 1914. 5 fr. »

**La France et la Guerre**. *Opinions d'un Américain*, par JAMES MARK BALDWIN. Une brochure in-8°. 1915 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 fr. »

**Le secours américain en France** (*American Aid in France*), par WILLIAM G. SHARP et GABRIEL HANOTAUX. Une brochure in-8°. 1915 . . . . . . . . . . . . 1 fr. »

**Le Devoir des Neutres**, par RUY BARBOSA. Avant-propos : *La Sentence du Juge*, par GRAÇA ARANHA. Traduit du portugais par CARDOZO DE BETHENCOURT. Une brochure in-8°, avec une planche hors texte. 2e édition, 1917 . . . . . . . . . . 2 fr. »

**Le Chili et la Guerre**, par C. SILVA VILDÓSOLA, ancien directeur du *Mercurio* de Santiago du Chili, traduit de l'espagnol par CARDOZO DE BETHENCOURT, ancien bibliothécaire de l'Académie des Sciences de Lisbonne. Une brochure in-8° . . . 1 fr. 80

**L'Allemagne et l'Amérique latine**. *Souvenirs d'un voyageur naturaliste*, par EMILE-R. WAGNER, correspondant du Muséum de Paris, avec préface de M. EDMOND PERRIER, membre de l'Institut, directeur du Muséum d'Histoire naturelle. 1 volume in-8°, avec une carte hors texte. 1918. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

**La République de Costa Rica**. *Son avenir économique et le Canal de Panama*, par le comte MAURICE DE PÉRIGNY, précédé d'une préface de M. MARTINENCHE, professeur à la Sorbonne, 1 vol. in-8° avec 10 pl. et une carte hors texte, 1918. 5 fr. »

**La République Argentine et sa vie économique**, par GEORGES LAFOND, secrétaire général de la Chambre argentine de Commerce de Paris, 1 v. in-8°. 1918. 5 fr. »

**La France et la Guerre d'indépendance des États-Unis : 1778-1783**, par M. JOACHIM MERLANT, 1 vol. in-8°, avec planches (*sous presse*) . . . . . . . 3 fr. 50

**Pages choisies de José Enrique Rodo**, avec introduction de M. VENTURA GARCÍA CALDERÓN. 1 vol. in-8°, avec un portrait hors texte (*sous presse*) . . 3 fr. 50

**Pages choisies de Ruben Dario**, avec introduction de M. HUGO BARBAGELATA, 1 vol. in-8°, avec un portrait hors texte (*sous presse*) . . . . . . . . . 3 fr. 50

## DU MÊME AUTEUR

**En courant le monde** (Canada, États-Unis, Corée, Japon, Mexique). 1 vol. in-16, 238 pages. Librairie Perrin et Cie, 1906. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

**Les cinq Républiques de l'Amérique centrale**. 1 vol. in-8° écu, 26 photogravures hors texte, 1 carte. P. Roger et Cie, 1911. (*Epuisé.*)

**Les États-Unis du Mexique**. 1 vol. in-8°, 305 pages, 1 carte. E. Guilmoto, 1912. (*Couronné par la Société de Géographie commerciale de Paris*). . . . . 5 fr. 50

**Au Maroc. Fès, la capitale du Nord**. 1 vol. in-8° écu, 242 pages, 24 photogravures hors texte, 1 carte. P. Roger et Cie, 1917 . . . . . . . . . . . . 4 fr. »

# LA RÉPUBLIQUE DE COSTA RICA

## SON AVENIR ÉCONOMIQUE ET LE CANAL DE PANAMA

PAR

Le Comte Maurice DE PÉRIGNY
Chargé de missions dans l'Amérique Centrale.

Préface de E. MARTINENCHE
Secrétaire Général du Groupement
des Universités et Grandes Écoles de France
pour les relations avec l'Amérique Latine.

Avec 12 planches hors texte, contenant 18 gravures, et 1 carte hors texte.



PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1918

# PRÉFACE

C'était, avant la guerre, un jeu de société très répandu de demander, dans certains milieux cultivés, le nom des neuf Muses, et l'on se réjouissait beaucoup des hésitations des spécialistes. On jouait aussi parfois au jeu des capitales de l'Amérique Centrale, et, comme les réponses n'étaient généralement pas plus précises ou plus complètes, on ne manquait point de reprendre le mot de l'humoriste définissant le Français « un monsieur décoré qui ne sait pas la géographie ». Cette ignorance pouvait avoir alors son excuse. Elle serait aujourd'hui une sottise et une ingratitude. Et c'est pourquoi on ne saurait trop remercier le comte Maurice de Périgny des armes qu'il nous donne contre elle, et des perspectives qu'il offre à une plus large expansion de notre activité.

M. de Périgny est, je crois bien, l'homme de France qui connaît le mieux l'Amérique Centrale. Il a déjà publié sur ses cinq Républiques une étude d'ensemble où, sans rien cacher des difficultés auxquelles se heurte leur développement, il a mis fort heureusement en lumière les ressources dont elles disposent et les énergies qu'une aide intelligente suffirait à éveiller. Il revient aujourd'hui à la République de Costa Rica et lui consacre un livre entier. C'est qu'il a pour elle une dilection que justifient ses richesses naturelles et le courtois accueil de ses habitants. Il en a parcouru les diverses régions, de l'Atlantique au Pacifique, et il en décrit les paysages et les coutumes, il en expose l'histoire

et les institutions avec une alerte clarté. Son livre n'est pas seulement un excellent manuel pour l'économiste et le voyageur. Il nous présente un exemple qui est, en ce moment, particulièrement utile à méditer.

C'est l'Angleterre d'abord, et, tout dernièrement, la France qui ont fourni au gouvernement de Costa Rica les capitaux nécessaires à la mise en valeur du territoire. Ce sont les Espagnols et les Italiens qui lui ont apporté presque toute la main-d'œuvre étrangère. Et quels étaient les pays qui, à la veille de la guerre, y avaient réalisé les plus grands progrès commerciaux ? C'étaient les États-Unis, et c'était l'Allemagne. La place prise par la grande République nord-américaine s'explique assez bien par le voisinage et par l'activité d'une Compagnie qui, pour monopoliser presque toute la production de bananes, a acheté ou construit plusieurs lignes de chemins de fer et de bateaux.

Le cas de l'Allemagne est plus curieux. Ses premiers immigrants arrivèrent à Costa Rica à la suite des insurrections de 1848. Il y avait parmi eux de nobles personnages et d'honorables intellectuels ; ils n'avaient quitté leur patrie que parce que les deux mots de libre et d'allemand commençaient à hurler d'être accouplés. Leur établissement ne fut pas sans profit pour la terre où ils recevaient une généreuse hospitalité. Ceux qui vinrent après eux bénéficièrent de cette bonne renommée, mais ils étaient loin d'être de même qualité. Ils apportaient avec eux les préjugés d'une Allemagne qui avait sacrifié sa liberté à son orgueil et se croyait au-dessus des autres peuples parce qu'elle faisait tout ce qu'il fallait pour se mettre hors de l'humanité. Ces commerçants travaillèrent si bien qu'avant qu'on eût pu se rendre compte du péril de leurs méthodes ils occupaient déjà la seconde place dans le chiffre des importations, dominaient le gros négoce et s'introduisaient dans plus d'une entreprise agricole. Encore quelques années, et ils pourraient tenter une germanisation du pays qu'ils prétendraient sauver de l'absorption par les Américains du Nord.

Ils ne négligeaient point, en attendant, les forces morales, et ils avaient appris à porter plus d'un masque d'éducateur. Ils avaient des luthériens pour l'Europe septentrionale. Ils envoyèrent à Costa Rica une équipe de pères lazaristes. En quarante ans ces religieux allemands réussirent à former dans leur collège et leur séminaire presque tous les prêtres de la République, et c'est parmi leurs professeurs que furent choisis les deux derniers évêques.

Si forte que devînt leur influence, elle se heurtait cependant à un adversaire d'autant plus redoutable qu'il avait pour lui le prestige des services rendus et qu'il n'y avait pas d'ombre assez épaisse pour sa clarté qui rayonnait. Et c'était la pensée française. C'est elle qui, lors de l'indépendance, avait apporté à Costa Rica la lumière avec la liberté. On la retrouvait à travers les journaux et les revues, dans les textes des collèges de l'État comme dans les entretiens des étudiants revenus de Paris, dans les œuvres de nos juristes comme dans les dernières productions de nos grands écrivains. Il n'est pas facile, en terre latine, de supplanter une culture qui ne prêche que l'humanité et qui n'enseigne que le respect de tous dans l'indépendance de chacun.

Aussi n'est-ce point à elle, lorsque la guerre éclata, que les Allemands de Costa Rica s'en prirent directement. Ils lancèrent d'abord leurs diatribes contre l'Angleterre. Ils s'attachèrent ensuite à démontrer que la race latine n'existe pas et qu'en Espagne même l'idée de noblesse et de distinction est si fortement associée au sang germanique que « dans beaucoup de pays hispano-américains les familles principales, les partis conservateurs sont encore désignés sous le nom de Goths ». Voilà ce qu'on lisait dans une brochure d'origine allemande publiée en espagnol à Costa Rica en 1914. On y lisait aussi que nul peuple n'est plus heureux que l'allemand, que rien n'est plus doux que le militarisme prussien, que « l'honneur d'un officier allemand est aussi délicat que celui d'une jeune fille » et que la destruction de la cathédrale

de Reims n'est qu' « une calomnie de cet excellent M. Delcassé ».

Quel fut l'effet de ce manifeste qui ne donnait pour preuves que de hautaines affirmations ? M. Ricardo Fernandez Guardia nous dit qu'en le lisant, malgré leur prétendue origine germanique, ses compatriotes éprouvèrent une bonne vieille gaîté latine. Ils ont fait mieux depuis. Une des raisons de la petite révolution du 27 janvier 1917 fut précisément l'attitude germanophile de l'ancien président qu'a heureusement remplacé le président actuel Tinoco.

De nouveaux horizons s'ouvrent donc à l'action française dans la République de Costa Rica. Dans quel sens convient-il de la diriger ? Et de quel côté, après la victoire, pourra-t-elle le plus efficacement porter ses efforts ? C'est ce qu'on verra fort bien en lisant le livre de M. de Périgny. Des monographies de ce genre sont précieuses à plus d'un titre. Elles tracent la route où il faut espérer que s'engageront notre commerce et notre industrie, et, à l'égard de ces Républiques de l'Amérique latine où des voix si émouvantes se sont élevées pour défendre notre cause, elles commencent à payer la dette inscrite au livre d'or de notre reconnaissance.

Ernest MARTINENCHE.

2 septembre 1917.

---

LA

# RÉPUBLIQUE DE COSTA RICA

## SON AVENIR ÉCONOMIQUE

## ET LE CANAL DE PANAMA

---

## AVANT-PROPOS

*Écrit en 1913-1914, à la suite d'un voyage de plusieurs mois au cours duquel nous avons scrupuleusement parcouru tout le pays, jusque dans ses régions les moins visitées, nous avons eu le regret de voir la publication de ce livre retardée d'abord par une douloureuse et longue maladie puis par la mobilisation. Profitant d'une permission nous avons pu enfin répondre à la demande du Comité France-Amérique désireux de ne pas reculer davantage l'apparition de ce travail tendant à faire mieux connaître en France cette république de l'Amérique Latine. Nous n'y avons apporté que de très légères modifications, préoccupé avant tout de laisser à cet ouvrage son caractère d'œuvre vécue, absolument sincère, faite d'impressions personnelles, basée sur une documentation prise sur place. D'autant que pour rendre justice à un pays il convient de le dépeindre dans des conditions normales et non dans une période de perturbation plus ou moins grande comme celle que la guerre actuelle a causée chez presque tous les peuples. Nous avons simplement noté les changements particulièrement importants qui se sont produits au cours de ces dernières années et ajouté quelques chiffres pris dans les documents officiels les plus récents pour préciser la façon dont les affaires du pays ont été affectées par ce bouleversement mondial.*

*Heureuse et trop rare exception parmi les républiques ibéro-américaines, Costa Rica, depuis près d'un demi-siècle, n'a connu ni les soubresauts violents et sanglants de révolutions périodiques ni les horreurs des guerres civiles. L'absence de partis politiques profondément divisés par des questions de principe lui a permis d'éviter les luttes qui se manifestent ailleurs avec tant d'âpreté entre conservateurs et libéraux pour l'élection du président de la République. La personnalité seule de l'homme proposé pour ces hautes fonctions entre en discussion et les groupes temporaires formés autour de telle ou telle personnalité sont tous animés du même sentiment démocratique, du même idéal de paix et de liberté qui est la partie intégrante de l'âme nationale et que la question religieuse elle-même n'a pas réussi à troubler grâce à l'esprit de tolérance mutuelle pratiquée par tous.*

*Dans ce charmant pays, favorisé par la nature pour la fertilité de son sol, la diversité de ses aspects si pittoresques, la douceur de son climat sur ses hauts plateaux, les mœurs sont douces et paisibles. Le caractère des habitants est franc, généreux, hospitalier. Comme l'a fort bien dit un des leurs, les Costariciens sont « doux par nature, simples par éducation, pacifiques par habitude ». Jadis, aux premiers temps de la conquête, les quelques familles espagnoles établies à Costa Rica connurent des heures pénibles, voisines de la misère. Elles prirent alors ces habitudes de simplicité et de goût au travail que l'on retrouve aujourd'hui chez leurs descendants où la race blanche domine avec un pourcentage peu important de sang indien et presque nul de sang nègre. La division extrême de la propriété et de la richesse est une garantie contre la révolution. Presque tous les* campesinos, *les gens de la campagne ont une propriété et ils y tiennent trop pour risquer de la perdre dans un mouvement qui pourrait engendrer une tourmente. De ce fait il n'y a pas ici l'abîme qui existe dans d'autres républiques ibéro-américaines entre les heureux possesseurs d'immenses haciendas et les malheureux dépourvus de tout, entre les classes élevées et les humbles Indiens. Cette cohésion et cette homogénéité sociale sont de sûrs garants de paix intérieure.*

*Quant à la paix extérieure, rien ne fait présager qu'elle doive*

*être troublée. La République de Costa Rica n'a jamais eu la moindre réclamation d'aucune puissance étrangère. Pacifique, laborieuse et ordonnée, fière de sa liberté et jalouse de son indépendance, elle n'a jamais donné et se garde bien de donner à aucune nation le plus léger prétexte d'intervention. En excellentes relations avec ses deux voisines, Nicaragua et Panama, une attaque ne paraît pas devoir être envisagée de ce côté. Quant aux États-Unis, ils ont reconnu, récemment encore, les droits formels de Costa Rica sur le rio San Juan au cas où se construirait le canal de Nicaragua ; ce qui est loin d'être un signe de mauvaise volonté. Tout laisse donc espérer que la république de Costa Rica, sous un gouvernement sage et libéral, comme l'actuel, composé d'hommes compétents et sincèrement dévoués au bien public, pourra continuer sa vie indépendante et voir ses ressources augmenter lorsque de nouveaux capitaux étrangers viendront mettre à profit ses richesses naturelles laissées encore inexploitées sur maintes parties de son territoire.*

Paris, Juillet 1917.

---

# CHAPITRE PREMIER

## HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Conquête espagnole. — Orographie. — Hydrographie.
Faune et flore. — Climat.

Située entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique, la République de Costa Rica est la plus méridionale des cinq républiques de l'Amérique Centrale. Bornée au Nord-Ouest par le Nicaragua et au Sud par la République de Panama, elle s'étend du 8° au 11° 15′ de latitude Nord et du 82° 35′ au 85° 40′ de longitude Ouest de Greenwich. Son littoral sur l'Atlantique a une étendue d'environ 350 kilomètres, sur le Pacifique d'environ 450, et sa superficie peut s'estimer à 54.000 kilomètres carrés. Sa population étant d'un peu plus de 440.000 habitants, elle a donc une moyenne de 8 habitants par kilomètre carré. Ses frontières naturelles du côté du Nicaragua seraient le fleuve San Juan et la rive du lac de Nicaragua jusqu'à la rivière Sapoa ; mais le traité Cañas-Jerez de 1858, définitivement établi en 1888 à la suite d'une décision arbitrale du Président des États-Unis, accordait au Nicaragua sur la rive droite du fleuve et du lac une bande de terrain de trois milles anglais depuis l'embouchure du Sapoa jusqu'à un point éloigné de trois milles anglais en aval de Castillo Viejo, ancien fort espagnol sur le San Juan. Quant aux frontières méridionales, elles seraient formées, d'après l'arbitrage du Président Loubet en 1900, par une ligne droite imaginaire tirée de la pointe Mona ou Carreta sur l'Atlantique à la pointe Burica sur le Pacifique. Mais une discussion s'était élevée au sujet de la vallée du rio Tarire ou Sixaola, et elle a été tranchée en faveur de Costa Rica par la décision arbitrale du président de la Cour

Suprême de Justice de Washington, qui a reportée cette ligne à l'embouchure du Sixaola.

Découverte par Christophe Colomb au cours de son quatrième voyage, en octobre 1502, cette région fut confiée sous le nom de Veragua en 1508 à Diego de Nicuesa, puis en 1534 à Felipe Gutierrez, mais ces deux gouverneurs ne réussirent pas, malgré tous leurs efforts, à y fonder une colonie. La côte du Pacifique était également explorée dès 1519 par Gaspar de Espinosa qui découvrit le golfe de Osa, aujourd'hui Golfo Dulce; par Hernan Ponce de Leon, Juan de Castaneda et Bartolomé de Hurtado qui reconnurent les côtes du golfe de Nicoya, et en 1522 par Gil Gonzalez de Avila qui, pénétrant par la province de Chiriqui, parcourut tout le territoire de Costa Rica jusqu'au Nicaragua. Deux ans plus tard Francisco Hernandez de Cordoba fondait dans la contrée d'Orotina sur le golfe de Nicoya, entre les rios Aranjuez et Guacimal, la ville de Bruselas, détruite en 1527. Au début de l'année 1540 Hernan Sanchez de Badajoz débarquait à l'embouchure du rio Tarire, où il formait le port de Badajoz, puis élevait à quelque distance la forteresse de Marbella qu'il dut abandonner peu après devant les attaques de Rodrigo de Contreras, gouverneur de Nicaragua. L'Audience de Panama n'ayant pas le droit de disposer du territoire de Costa Rica, l'Empereur Charles-Quint désapprouvait l'œuvre de Hernan Sanchez et le 29 novembre 1540 il confiait à Diego Gutierrez le gouvernement de cette région sous la dénomination de Cartago ou Costa Rica. Entrant par le rio de Suerre ou Reventazon celui-ci fondait près de l'embouchure la ville de Santiago et plus à l'intérieur celle de San Francisco. Bien accueillis par les Indiens de Suerre qui lui apportèrent une certaine quantité d'or, sa cupidité le poussa à s'emparer de deux caciques importants et à les menacer pour en obtenir davantage. Indignés, les Indiens se soulevèrent et se retirèrent dans la forêt où Gutierrez les poursuivit à travers les plaines de Santa Clara, passant la cordillère centrale près du volcan de Turrialba pour revenir sur les rives du Reventazon et arriver à Tayutic ou Teotique, entre Tuis et Chirripo, où il trouva la mort après avoir vu ses soldats s'enfuir en déroute.

En 1560, par ordre de l'Audience de Guatemala sous la juridiction de laquelle était placée la province de Costa Rica, *l'alcalde mayor* Juan de Cavallon et le prêtre Juan de Estrada Ravago pénétrèrent dans l'inté-

rieur du pays. Puis en 1562 Juan Vasquez de Coronado, au cours d'admirables expéditions dans les parties les plus difficiles, réussit à conquérir les Indiens par sa grande bonté et ses manières chevaleresques et les rangea d'une façon définitive sous la domination espagnole. Perafan de Ribera lui succéda en 1568 et compléta ses conquêtes. A son départ, en 1573, le roi nomma gouverneur Diego de Artieda et par cédules du 1<sup>er</sup> décembre 1573 et du 17 février 1574 il fixa les limites de la province qui s'étendait sur le Pacifique depuis Nicoya jusqu'aux vallées de Chiriqui, et sur l'Atlantique depuis l'embouchure du rio San Juan jusqu'au Duché de Veragua.

C'est à cette époque que commencèrent les attaques des pirates anglais et hollandais sur les deux côtes. En 1579 Francis Drake s'emparait près de l'île Cano d'un bateau espagnol qui se rendait de Costa Rica à Panama. Pendant deux siècles, troublée par les attaques incessantes des flibustiers contre les riches plantations de cacao de la vallée de Matina et la ville de Esparza, par les incursions continuelles des Indiens Mosquitos protégés des Anglais allant jusqu'à Talamanca s'emparer des Indiens de cette région pour les emmener à la Jamaïque et les vendre comme esclaves, privée par le système économique de la métropole de tout commerce avec l'étranger, manquant de bras pour développer ses ressources agricoles, la province de Costa Rica végéta sous la domination de l'Espagne jusqu'au 15 septembre 1821, lorsqu'à l'instar du Mexique la Capitainerie Générale du Guatemala se proclama libre et indépendante.

Le territoire de Costa Rica est extrêmement varié, avec de grandes plaines, de larges et fertiles vallées dans la zone chaude, de vastes plateaux dans la zone tempérée où se sont établis les principaux centres de population, et de hautes montagnes boisées dans la zone froide. Longtemps on avait cru que toutes ces montagnes faisaient partie de la grande Cordillère des Andes, mais les études de nombreux savants, Frantzius, Oersted, Hoffmann, Seebach, Scherzer, Virlet d'Aoust, Wagner, Gabb et le professeur Pittier, ont dissipé cette erreur en prouvant que les montagnes de l'Amérique Centrale sont de formation plus récente et que celles de Costa Rica forment un groupe à part s'étendant du pic Chiriqui dans la République de Panama jusqu'à la baie de Salinas et aux collines avoisinant la ville de Rivas dans le Nicara-

gua. D'après le professeur Pittier, « elles se composent de masses volcaniques, ou du moins éruptives, entourées de formations sédimentaires qui s'élèvent plus ou moins haut et ont un développement plus ou moins considérable suivant les localités ».

Une cordillère principale traverse le pays d'un bout à l'autre, divisée en deux parties par la dépression qui relie les deux vallées du rio Reventazon vers l'Atlantique et du Rio Grande vers le Pacifique. Du côté Sud-Est s'élève un système de montagnes désigné sous le nom de Cordillère de Talamanca, commençant au Sud du plateau central par les monts de Candelaria pour se continuer par le Cerro de las Cruces et la chaîne de Dota, avec des porphyres sur les sommets et des roches calcaires sur les versants. Du côté Nord-Ouest s'étend la cordillère volcanique, la chaîne la plus importante, formée de roches éruptives et divisée en deux groupes distincts, entre lesquels se trouve la masse porphyrique du mont Aguacate fermant le plateau central du côté de l'Ouest. D'une part, entre le rio Reventazon et la dépression qui fait communiquer San Ramon et la vallée du rio San Carlos, avec les trois massifs de l'Irazu, composé de deux volcans, l'Irazu et le Turrialba, du Barba complètement éteint, et du Poas, d'autre part, entre le rio Barranca et le lac de Nicaragua avec la sierra de Tilaran et les pics volcaniques plus ou moins en activité de Tenorio, Cuipilapa, Miravalles, Rincon de la Vieja, Orosi.

Le système fluvial de Costa Rica est très abondant et c'est à lui que le pays doit en partie sa fertilité. Plusieurs des fleuves sont navigables et même assez avant dans l'intérieur des terres pour de petites embarcations, mais ils sont sujets au moment de la saison des pluies à des crues subites qui inondent les campagnes riveraines, arrachent parfois les ponts et interrompent tout trafic en rendant les passages à gué infranchissables, plus particulièrement du côté de l'Atlantique. Tous ces fleuves s'écoulent sur trois versants, au Nord vers le lac de Nicaragua et le rio San Juan, vers l'Atlantique et vers le Pacifique. Comme volume d'eau et extension du bassin, c'est le versant Nord le plus important avec ses grands cours d'eau dont la navigation facile en fait des voies commerciales de premier ordre, le magnifique rio Frio, venant des montagnes des Guatusos et se jetant dans le lac de Nicaragua, tout près de la sortie du rio San Juan, puis les affluents principaux de



CAMPAGNE COSTARICIENNE. — Une maison de *campesinos*.

ce dernier prenant leur source dans la cordillère centrale, le San Carlos, navigable sur les deux tiers de sa longueur, grossi sur la gauche de l'Arenal et du Penas Blancas, sur la droite du rio Tres Amigos également navigable en partie, et le plus important, le Sarapiqui, descendant de la montagne qui fut pendant longtemps la route la plus directe et la plus suivie entre le plateau central et l'Atlantique, avec ses puissants affluents : le Toro Amarillo qui vient du Poas, le Puerto Viejo, le Sucio qui prend naissance sur le versant Nord de l'Irazu, le San José, et enfin près de l'embouchure le rio Colorado. Dans l'Océan Atlantique se déversent de nombreuses rivières la plupart navigables jusqu'à une certaine distance mais dont une barre de sable rend la sortie extrêmement difficile en tous temps et complètement impossible à l'époque des marées d'équinoxe, le rio Tortuguero, le rio Parismina, qui reçoit à quelques kilomètres de la mer le rio Reventazon qui prend sa source au Sud de Cartago, le rio Pacuare et le rio Matina, entre lesquels s'étend tout le long de la côte une série de lagunes qui, déblayées des troncs d'arbres qui les encombrent, deviendraient d'excellents canaux, et plus bas, venant de la cordillère de Talamanca, deux grands fleuves navigables assez haut pour de petites embarcations, le rio Tarire ou Sixaola avec ses nombreux affluents et le rio Tilorio ou Changuinola. Du côté du Pacifique, se déversant dans le fond du golfe de Nicoya, on trouve le rio Tempisque que remontent de grands canots munis d'un moteur à pétrole, recevant sur sa droite le rio Bolson et sur sa gauche le rio de las Piedras. Plus loin et toujours dans le golfe de Nicoya se jettent le rio Barranca et le rio Grande de Tarcoles qui recueille toutes les eaux du plateau central. Puis dans l'Océan Pacifique proprement dit on rencontre toute une série de rivières de moindre importance intercalée entre les fleuves Pirris, Naranjo, Baru et le puissant rio Grande de Terraba. Tout le tour du Golfo Dulce est aussi arrosé par un grand nombre de rios dont les vallées abondent en pâturages et en terrains d'une rare fertilité.

Sa position intermédiaire entre les deux Amériques a doté Costa Rica d'une faune et d'une flore d'une extrême richesse qui ont fait l'objet d'études approfondies de la part de différents savants étrangers venus dès le milieu du siècle dernier, attirés sans doute par le bon renom de tranquillité et de sécurité dont jouissait la petite république.

Le Dr A. von Frantzius s'occupa spécialement des mammifères, parmi lesquels on rencontre le puma et le jaguar, l'ocelot, le pécari, le tapir, le cerf, le daim, ainsi qu'une grande variété de singes et de rongeurs dont la chair est très savoureuse. Les oiseaux y sont très nombreux, d'un admirable coloris, et le naturaliste costaricien José C. Zeledon continuant les travaux du savant allemand classifiait plus de sept cents espèces, tout d'abord le plus beau de tous les oiseaux du continent américain, le délicieux *quetzal* aux reflets d'un vert métallique, des aras multicolores, une quantité de colibris de toutes nuances, et parmi les oiseaux comestibles des ramiers, des perdrix et des dindes d'un goût très délicat. Dans la classe des rapaces le plus commun est le *zopilote*, sorte de vautour noir très familier en raison de la protection qu'on lui accorde pour les grands services qu'il rend à la voirie. Les papillons y sont d'une rare beauté, en nombre considérable, et des spécialistes y ont trouvé d'intéressantes espèces nouvelles.

La flore est également extrêmement variée grâce à la fertilité du sol abondamment arrosé et à la diversité du climat. Son étude systématique fut entreprise dès 1846 à l'arrivée du naturaliste danois Andrès Sandoe Oersted qui en trois ans de séjour réussit à classifier plus de sept cents espèces. En 1854 venaient les docteurs Alexandre von Frantzius et Carl Hoffmann, puis en 1864 le géologue Carl von Seebach et en 1875 le docteur Helmut Polakowsky dont les travaux furent si utiles à la botanique de Costa Rica et servirent de base avec ceux de Hemsley aux consciencieuses recherches effectuées à partir de 1887 par le professeur Pittier avec l'aide d'enthousiastes et patients collaborateurs, Paul Biolley, Adolphe Tonduz, Werclé. A cette époque on ne connaissait que 1.218 espèces et actuellement près de 5.000 sont cataloguées. Dans son livre si instructif « Las Plantas Usuales de Costa Rica » le professeur Pittier explique la variété et la richesse de la flore costaricienne par sa proximité des deux Amériques et de la région des Antilles. « La végétation de la côte Atlantique se forme principalement de types qu'on retrouve sur tout le littoral nord et est de l'Amérique du Sud et dans les îles de la mer Caribe. Les savanes et forêts de la vallée du Diquis ou rio Grande de Terraba, de Nicoya et du Guanacaste rappellent tour à tour certaines parties du Venezuela et de la Colombie et les districts semi-arides du Guatemala, du Yucatan et du

Mexique occidental. Dans les altitudes moyennes on admire le mélange harmonieux d'éléments également divers par leur origine et enfin les pics les plus élevés abritent en même temps des représentants des majestueuses Andes de la Colombie et des imposants volcans du Mexique. » Dans la zone chaude qui comprend les plaines de la côte et les premiers versants des montagnes jusqu'à 600 mètres, on rencontre le bananier, le caoutchouc, le cacaoyer, la vanille, des palmiers de toutes sortes, des fougères arborescentes gigantesques, une variété infinie d'orchidées de toute beauté, et dans les forêts vierges diverses espèces d'arbres fournissant de la résine, des fibres grossières utilisées pour des cordages, des bois d'ébénisterie et de teinture. Dans les terres tempérées, on trouve de nombreuses cultures : dans les régions les plus chaudes, banane et platano, riz et canne à sucre ; entre 800 et 1400 mètres, café, racines féculentes, yuca, tiquisque et chayote ; et dans les régions supérieures maïs, pommes de terre et haricots dont les champs s'entremêlent avec des pâturages. Les arbres fruitiers sont en abondance, oranger, avocatier, zapotier, manguier, ananas, pêcher, cognassier, prunier, pejibaye (*Gulielma utilis*) ainsi que des légumes, choux, laitues, asperges, oignons et, dans les forêts de nombreux bois de construction où dominent le colpachi, le quizarra, l'ira, le ronron, le guachipelin (*acacia americana*). Au-dessus de 2.000 mètres c'est la région des chênes, puis à mesure qu'on s'élève les laurinées, les styrax, les podocarpus disparaissent pour laisser place à des myrtes, et à des espèces d'un caractère nettement sub-alpin. Partout on rencontre de nombreuses plantes médicinales, ricin, réglisse, salsepareille, rhubarbe, baume, ipécacuana.

Le Museo Nacional organisé en 1887 sous la présidence de don Bernardo Soto possède d'importantes et très belles collections d'oiseaux et d'insectes du pays, de bois et de minéraux, auxquelles est venue s'ajouter une riche collection d'antiquités costariciennes, vases multicolores de Nicoya, larges pierres de sacrifices, figurines en argile, en pierre verte et en or, que le secrétaire actuel, don Anastasio Alfaro, a classées avec beaucoup de soin et d'ordre. Le département spécial de botanique conserve un herbier considérable dans lequel ont puisé bien des musées étrangers et qui continue à s'enrichir par les patientes recherches, dans les régions les moins connues, du savant modeste et plein de zèle qu'est

M. Tonduz et de son directeur, M. Oton Jimenez, jeune Costaricien actif et intelligent qui pourra rendre de réels services à son pays pour ces études, si son esprit éveillé mais quelque peu versatile ne le distrait pas de ce genre de travaux pour satisfaire sa curiosité dans une autre ligne.

Un observatoire a été annexé récemment dont les deux services météorologique et sismique donnent chaque jour de fort utiles renseignements. Sur les hauts plateaux, dans les terres tempérées qui s'étagent entre 900 et 2.500 mètres d'altitude, la température moyenne varie entre 14° et 20° centigrades. Le climat y est doux et salubre. D'ailleurs, dans son ensemble, le climat de Costa Rica est sain, même dans les terres chaudes près des côtes où l'air est purifié par l'action des vents alizés. La température moyenne y varie entre 22° et 28° centigrades. En évitant les excès et en prenant des soins pendant la période d'acclimatation, l'Européen peut s'établir partout sans danger, y compris les zones du Pacifique ou de l'Atlantique.

Les saisons, nettement tranchées, se divisent en *verano* ou saison sèche et *invierno* ou saison de pluies, sauf sur la côte de l'Atlantique où il pleut toute l'année. La première commence en décembre et se continue jusqu'au mois de mai, tandis que les pluies durent depuis mai jusqu'à fin novembre, les plus grosses tombant en septembre et en octobre. Parfois elles cessent, en juin et juillet, pour une semaine ou deux, pendant un *veranillo*. En dehors des *temporales*, assez rares à Costa Rica, durant lesquels la pluie tombe sans discontinuer plusieurs journées de suite, les matinées restent toujours radieuses. Vers midi les nuages s'amoncellent et vers deux heures l'averse commence. L'*aguacero* est souvent d'une violence extrême, mais vers six heures il s'apaise et la nature s'endort dans la paix d'une nuit ravissante de fraîcheur et de pureté.

---

# CHAPITRE II

## LOIS ET CONSTITUTION

L'Indépendance. — Constitution. — Division des pouvoirs. — Vote direct et public. — Propriété inviolable. — *Registro Publico*. — Loi sur les étrangers. — Loi sur les débits de liqueurs.

Le 15 septembre 1821, à l'exemple du Mexique, le Guatemala se déclarait indépendant de l'Espagne, sans violences et sans lutte, sans aucune effusion de sang. Costa Rica ne connut la nouvelle de cet événement qu'au mois d'octobre par un document de la Députation Provinciale de Léon expliquant les causes de ce mouvement et suggérant que Nicaragua et Costa Rica, en attendant « une éclaircie », devaient rester indépendants du Guatemala aussi bien que de l'Espagne.

Dès le mois de novembre, une assemblée composée de délégués des villes et des villages les plus importants se réunit pour remplacer le gouverneur espagnol, don Juan Manuel de Cañas, et rédigea un plan de constitution. Une seconde assemblée de sept membres succéda à celle-ci, mais fut bientôt remplacée par une troisième qui prit possession du gouvernement de la province en janvier 1822 sous la présidence de don Rafael Barroeta et de don José Maria de Peralta.

L'année suivante, au mois de juillet, après la chute du général Iturbide, qui s'était fait proclamer empereur du Mexique et avait gagné l'adhésion des provinces de l'Amérique Centrale, sauf le Salvador, une assemblée nationale constituante se réunit pour déclarer celles-ci indépendantes de toute autre nation et former une république fédérale sous le nom de Provinces Unies de l'Amérique Centrale. En 1824 une constitution était élaborée ; toutes les garanties individuelles y étaient insérées, liberté absolue de penser et d'écrire, abolition des privilèges

et des titres de noblesse. La suppression de l'esclavage fut décrétée au mois d'avril 1824. Le pouvoir législatif se composait d'un congrès et d'un sénat ; le pouvoir exécutif était représenté par un président et un vice-président élus pour quatre ans. Chacun des États qui formaient la fédération devait nommer pour son gouvernement propre un président, un congrès, une cour de justice, contribuer proportionnellement aux frais du gouvernement fédéral et fournir son contingent de troupes.

Cette constitution fut sanctionnée en 1825, et la même année fut promulguée la « loi fondamentale de l'État de Costa Rica » inspirée des mêmes principes libéraux que la constitution fédérale.

Malheureusement les dissensions commencèrent bientôt entre les autorités fédérales et celles de l'État de Guatemala. Le Salvador et le Honduras se soulevèrent contre le gouvernement fédéral tandis qu'au Nicaragua la guerre civile éclatait entre le président et le vice-président. L'anarchie régna ainsi dans toute l'Amérique Centrale, sauf à Costa Rica qui continuait à vivre en paix et respectueuse des lois. Le général Francisco Morazan, Président du Honduras, réussit, en 1829, à s'emparer de la cité de Guatemala et se chargea de la présidence de la Fédération. Malgré cela le désordre continua et le Congrès fédéral découragé décréta, le 14 novembre 1838, la dissolution de la Confédération.

Peu d'années après le peuple costaricien, fatigué de la dictature de son président Braulio Carrillo, accueillait avec enthousiasme le champion de l'idée fédérale lorsque celui-ci, vaincu à Guatemala par le chef indien Rafael Carrera, que soutenait le parti conservateur et clérical, forcé de quitter l'Amérique Centrale en 1840, revint en 1842 et débarqua à Caldera avec une force de 500 soldats du Salvador et du Honduras. Carrillo dut quitter le pouvoir et Morazan fut proclamé chef suprême provisoire. L'assemblée déclara que Costa Rica faisait partie de la Fédération centroaméricaine et autorisa le président à prendre les mesures nécessaires pour reconstituer la république fédérale. Mais le peuple, vexé de la levée de soldats qui avait été ordonnée, des contributions forcées dont on l'accablait et nullement désireux de se mêler des affaires des autres États, se souleva tout entier. Morazan, cerné de toutes parts, parvint à s'échapper de San José et à se réfugier à Cartago. Fait prisonnier il fut ramené à San José et passé par les armes

le 15 septembre 1842, payant ainsi de sa vie « son erreur d'avoir voulu forcer la volonté d'un peuple irrité qui ne pensait pas comme lui ».

Une nouvelle constitution, décrétée en 1844, établissait la liberté de conscience en permettant l'exercice de tout culte religieux. Le 30 août 1848, à la demande des municipalités, le congrès déclara Costa Rica nation souveraine et indépendante sous le nom de République de Costa Rica. Elle avait son drapeau et son écusson particuliers et le Président Castro nommait des ministres plénipotentiaires auprès des grandes puissances pour traiter avec leurs gouvernements et établir avec eux des relations amicales. Le drapeau était tricolore, composé d'une large bande rouge horizontale encadrée de deux bandes plus étroites blanc et bleu. L'écusson représentait trois volcans placés entre deux océans sur chacun desquels vogue un navire toutes voiles déployées : à gauche un soleil levant et dans le haut, au-dessus des volcans, cinq étoiles, symbole des cinq provinces qui la composaient.

En 1859, à la chute du Président Mora, une assemblée constituante décréta la Constitution de cette année, réformée postérieurement à plusieurs reprises.

Le gouvernement de la République de Costa Rica est populaire, représentatif, alternatif et responsable. La division entre les trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire est nettement établie.

Le pouvoir législatif est exercé par un Congrès composé d'un Sénat et d'une Chambre de Députés, élus directement par le peuple pour une période de six ans ; ils sont réélus par moitié tous les trois ans et sont rééligibles indéfiniment. Il discute le budget et délibère sur tous les contrats que le gouvernement passe avec des compagnies ou des particuliers, qu'ils soient nationaux ou étrangers.

Le pouvoir exécutif est exercé par le Président de la République nommé pour six ans : il n'est pas rééligible immédiatement. Pour remplacer le Président en cas d'absence, de maladie grave ou de décès, il y a un Vice-Président, élu de la même manière et pour la même période de six ans.

Le pouvoir du Président est assez étendu ; il nomme les ministres d'État, en général au nombre de quatre, chargés chacun de plusieurs portefeuilles, les agents diplomatiques et tous les employés de l'administration. Il a en outre le commandement général de l'armée. Les

crises ministérielles, qui sont d'ailleurs fort rares, consistent simplement en un changement de personnes et elles n'influent en rien sur la bonne marche des affaires.

Quant au pouvoir judiciaire, il est exercé par la Cour Suprême de Justice et les tribunaux établis, Cour de Cassation, Cours d'Appel, Tribunaux de Première Instance et, à la base, les Alcaldes. Les magistrats de la Cour Suprême sont inamovibles.

La République est divisée en sept provinces divisées en cantons, subdivisés en districts ; jadis elle l'était en cinq, comme l'indique son écusson, et deux *comarcas*, celles de Limon et de Puntarenas, qui ont été tout récemment érigées en provinces. A la tète de chaque province se trouvent un gouverneur et un commandant d'armes, nommés par le gouvernement. Chaque canton est administré par une municipalité choisie par le peuple et un chef politique dépendant de l'exécutif. Chaque district nomme un syndic pour représenter et défendre les intérêts de sa circonscription devant la municipalité.

Les élections législatives et présidentielles se faisaient au second degré par des assemblées d'électeurs nommés par des comités populaires. Mais en 1912 une grande réforme a été opérée sur l'initiative du Président don Ricardo Jimenez. Celui-ci désirait présenter au vote du Congrès un plan complet de loi électorale dans laquelle il aurait incorporé « toutes les innovations que le jugement d'autres pays a réussi à introduire dans leurs institutions politiques et que le bon sens de Costa Rica aurait acceptées sans difficulté ». Mais l'époque si proche des élections lui avait fait craindre que les députés n'aient pas toute la sérénité nécessaire à l'étude de ces questions. Aussi s'était-il contenté de proposer le vote direct et le vote secret. « Ce système, disait-il, est le seul qui ait la grande vertu de laisser, comme par enchantement, les pouvoirs publics sans force et la corruption politique sans pouvoir si par malheur ils cherchaient par quelque artifice à capter, détourner ou falsifier le désir loyal et réel du peuple. »

Seuls peuvent voter les citoyens costariciens et, d'après la constitution, sont citoyens costariciens tous les naturels de la République ou naturalisés, âgés de vingt et un ou de vingt ans s'ils sont mariés ou professeurs à titres reconnus par l'État. Dans tous les cas, ils doivent être possesseurs d'un bien, d'un métier ou d'un emploi honnête dont

le produit ou le salaire est suffisant pour les faire vivre conformément à leur état.

D'après la nouvelle loi promulguée le 18 août 1913, le suffrage s'exerce par vote direct et public et se pratique dans des comités populaires, pour élire le Président de la République, les députés au Congrès, les conseillers et syndics municipaux.

Dans chaque province est organisé un comité électoral provincial, dans chaque canton un comité électoral cantonal, dans chaque district un comité principal de district. D'autres comités auxiliaires sont organisés dans la proportion d'un comité par cent votants et par fraction au-dessus de cinquante pour les districts, par deux cents dans les chefs-lieux de canton. Ces comités se composent de trois membres et de trois suppléants désignés pour quatre ans ; cette charge est gratuite et obligatoire.

C'est le Président qui nomme les membres des comités provinciaux qui, à leur tour, nomment, par vote proportionnel les comités cantonaux auxquels incombe l'élection des comités principaux de district. Ce sont ces derniers qui reçoivent le vote direct des citoyens après avoir élaboré et publié la liste des votants par ordre alphabétique et résolu en première instance les réclamations présentées contre la qualification de tel ou tel citoyen habile à voter.

Le Président avait désiré que le vote restât secret, mais le Congrès s'opposa à cette sage mesure. La loi exige que chaque citoyen, séparément, s'approche de la table du comité et donnant son nom en entier, remette de sa propre main au président le papier sur lequel sont inscrits le ou les noms des candidats à élire. Le président lit à haute voix le bulletin et après avoir, en présence du votant, fait inscrire le vote dans le registre tenu en double, il le place dans l'urne destinée à cet effet. Le vote est inscrit dans les deux livres avec l'indication du nom et prénoms ou seulement du nom du votant, du nom de la personne ou des personnes pour lesquelles il vote et de la fonction pour laquelle elles sont élues.

Aussitôt l'élection terminée, tous les documents sont remis aux comités provinciaux respectifs pour l'élection du Président de la République et aux comités cantonaux pour l'élection des conseillers et des syndics municipaux. Pour le Président et le Vice-président de la Répu-

blique, il faut la majorité absolue; quand il s'agit de trois députés, conseillers municipaux, ou plus, c'est le système du vote proportionnel qui est mis en pratique et quand il n'y en a que deux c'est celui de la majorité relative. Quand aucun des candidats à la présidence n'a obtenu la majorité absolue, le Congrès élira un des deux candidats ayant obtenu le plus grand nombre de voix ; au cas où deux candidats ou plus auraient obtenu un nombre égal et qu'un autre aurait un nombre supérieur à ceux-ci, le Congrès décidera,

Pour permettre à chacun d'accomplir son devoir de citoyen, aucun service n'est exigé les jours d'élection. Les personnes habiles à voter qui se trouveraient en prison ont le droit d'être conduites jusqu'au siège du comité ; de même les soldats, les agents de police et les employés du fisc sont autorisés à sortir librement sans uniforme et séparément, pour aller porter leur bulletin de vote.

Des mesures très strictes et des peines sévères sont édictées par la loi pour assurer la liberté absolue des votants et la régularité parfaite des élections. Ce fut l'honneur des deux derniers présidents, don Cleto Gonzalez Viquez et don Ricardo Jimenez, de veiller d'une façon particulière et en toute impartialité à ce que chacun puisse émettre son vote sans crainte ni contrainte et à ce qu'aucune incorrection ne vînt dénaturer les suffrages émis.

En juin 1917, une Assemblée Constituante a voté une nouvelle constitution élaborée par cinq anciens Présidents de la République. Un Sénat a été organisé dont les membres, comme les députés, sont nommés par le suffrage direct. Le terme pour Président de la République est fixé à six ans, et celui-ci est élu par vote secret par un collège électoral, composé de tous les députés et sénateurs, titulaires et suppléants, des *Regidores* de toutes les municipalités et de toutes les personnes ayant occupé, pendant au moins six mois, les fonctions de président de la République, de secrétaire ou sous-secrétaire d'État, de député, de sénateur et de magistrat.

La Constitution garantit aux citoyens l'égalité devant la loi, l'inviolabilité du domicile, le secret de la correspondance, la liberté de pensée et la liberté de parole, le droit de pétition et de réunion, le droit d' « *Habeas Corpus* », non seulement contre la détention illégale imposée par une autorité quelconque, mais aussi contre toute restric-

tion illégitime de la faculté d'aller et venir et de se transporter à n'importe quel endroit que l'article 28 de la Constitution garantit aux personnes. La peine de mort et les châtiments corporels restent abolis.

La liberté de conscience est complète et bien que la religion catholique reste la religion de l'État, l'exercice des autres cultes est libre en même temps que la tolérance la plus large est admise dans toutes les classes de la société.

Costa Rica a conservé comme base de sa législation le droit romain et pour ses codes qu'elle édicta en 1841 en remplacement des codes espagnols qui y étaient en vigueur, elle adapta ceux-ci au nouvel état de choses et suivit comme modèle de codification celle du Code Napoléon. La femme mariée, par le code réformé de 1885, a une liberté plus grande ; elle peut disposer de ses biens et de ses revenus et n'a besoin pour cela d'aucune autorisation maritale. En outre elle peut se porter partie civile dans un procès.

Le père de famille peut disposer librement de ses biens par testament, à condition d'assurer à ses enfants une pension alimentaire jusqu'à leur majorité et jusqu'à leur mort s'ils sont invalides. Il n'est tenu à aucune obligation s'ils possèdent des biens en suffisance.

Le code établit le mariage civil, cependant le mariage catholique préalablement contracté est valable à condition qu'il soit inscrit au bureau de l'état civil. Il établit aussi le divorce qui peut être prononcé pour « causes d'adultère de la femme, de concubinage scandaleux du mari, d'attentat d'un des conjoints contre la vie de l'autre, pour sévices et offenses graves ». Enfin le divorce peut être obtenu après deux ans de séparation judiciaire, à la demande d'un des conjoints si dans cet intervalle il n'est survenu aucune réconciliation entre eux.

La propriété est inviolable et l'expropriation ne peut avoir lieu que pour cause d'utilité publique légalement prouvée et moyennant une juste indemnité. Chaque Costaricien chef de famille a droit à cinquante hectares de terrains *baldios*, terrains domaniaux, sans emploi, terrains en friche dont l'État peut disposer comme n'appartenant à personne. Il peut les choisir à son gré dans n'importe quelle région ; il n'est tenu que de les faire mesurer et clôturer, d'y faire construire une maison d'habitation et d'en cultiver une partie pour en devenir propriétaire définitif. Tout le monde peut acquérir des terrains *baldios*, même les

étrangers, moyennant un prix minime que l'on peut acquitter par annuités dans un laps de cinq années. Généralement c'est avec les municipalités qu'il faut traiter, car le gouvernement a cédé à chacune d'elles une quantité de ces terrains qu'il les autorise à vendre à des prix déterminés, toujours très bas, et par lots ne dépassant pas cent hectares. Toutefois une réserve est faite pour les terres situées sur les deux rives des fleuves navigables, à un kilomètre et demi de chaque côté. Le premier occupant les acquiert gratuitement, par lots de cinquante hectares, et les conserve en pleine propriété tant qu'il y demeure et les exploite. Mais si un terrain reste abandonné pendant trois années, il retourne au domaine public.

La propriété territoriale n'est grevée d'aucun impôt ; les propriétaires n'ont pour toute obligation que celle de concourir à l'entretien des chemins qui desservent leur propriété. Les droits d'enregistrement et de mutation sont peu élevés. Mais le point sur lequel il convient d'attirer l'attention, surtout dans un pays de l'Amérique Centrale, c'est la sécurité absolue dont jouit la propriété à Costa Rica, aussi complète qu'en Europe. Le plan relevé avec soin est toujours joint aux titres, dont la transmission se fait par le ministère des notaires publics. Le nombre considérable de petits propriétaires et les habitudes d'ordre qui distinguent le peuple costaricien firent sentir de bonne heure la nécessité d'une loi sur les hypothèques et, en 1867, on établissait à San José un bureau d'enregistrement de la propriété, le *Registro Publico*, institution admirablement réglée qui donne pleine et entière garantie aux propriétaires et qui fait le plus grand honneur à la petite république. Une section A comporte l'inscription des propriétés divisées par province, une section B l'aliénation des propriétés et les hypothèques, une autre section est destinée à l'enregistrement des personnes.

Pendant 1912-1913, 14.224 titres de propriétés urbaines et rurales ont été inscrits pour une valeur de C 25.536.281,38 ; les droits d'inscription perçus se sont élevés à C 22.215,95. La totalité des propriétés hypothéquées a été de 2.698 pour une valeur de C 10.544.653,48 et le montant des annulations complètes et partielles d'hypothèques sur 2.277 propriétés atteignait le chiffre de C 6.714.401,10.

La constitution de cédules hypothécaires portait sur 78 propriétés

pour une somme de C 9.770.100 ; l'annulation a libéré 23 propriétés pour C 225.000.

Les étrangers, nous l'avons dit, peuvent acquérir des terrains *baldios* au même prix et dans les mêmes conditions que les Costariciens. Ils jouissent d'ailleurs sur le territoire entier de tous les droits civils des nationaux sans avoir à supporter aucune charge spéciale. D'après l'article 12 de la Constitution, « ils peuvent exercer leur industrie et pratiquer leur commerce, posséder des biens-fonds, les acheter et les vendre, naviguer sur les côtes ou dans les rivières, exercer librement leur culte, servir de témoins et se marier conformément aux lois. Ils ne sont pas obligés de se faire naturaliser, ni de payer des contributions forcées extraordinaires ». Ils sont également admis à exercer des professions libérales, à condition que leurs pays respectifs accordent les mêmes droits aux Costariciens établis à l'étranger.

Les enfants de père étranger, nés sur le territoire national, sont Costariciens si, leur vingt et unième année accomplie, ils s'inscrivent eux-mêmes sur le registre civil ou s'ils sont inscrits par leur père ou à son défaut par leur mère. Pour être naturalisé il faut être majeur d'après les lois de son pays d'origine, avoir une profession, un emploi ou des rentes suffisantes pour vivre, avoir résidé un an au moins dans le pays et avoir observé une bonne conduite. La demande de naturalisation se fait par lettre adressée au Ministère des Affaires Étrangères ; l'acceptation ou le rejet est publié au *Journal Officiel*.

La République de Costa Rica fait le meilleur accueil aux étrangers qui viennent de plus en plus nombreux ; elle a pris toutefois des précautions pour éviter l'entrée dans le pays d'éléments pernicieux. La loi sur l'immigration du 24 novembre 1905 n'admet pas, soit comme immigrants soit comme passagers sous prétexte de commerce ou pour toute autre raison, les personnes atteintes de lèpre, de peste, de fièvre jaune ou de toute autre maladie grave ou contagieuse, ainsi que les individus en état de démence ou affectés d'idiotisme, les aveugles ou les sourds-muets à moins pour ceux-ci qu'ils ne prouvent avoir des biens propres suffisants pour leur subsistance. Elle repousse également les immigrants indigents ou dans l'impossibilité physique de travailler, les personnes poursuivies pour crimes ou délits, les évadés de prison et les anarchistes notoires.

Elle cherche aussi à se protéger contre l'invasion asiatique ; les immigrants originaires des pays d'Asie ne peuvent pénétrer sur le territoire qu'avec le consentement du Ministère de la Police et sur la preuve d'être possesseurs, à leur débarquement, d'une somme d'au moins mille colons. Une première loi du 22 mai 1897 avait prohibé d'une façon absolue l'immigration d'individus de nationalité chinoise ou d'autres nationalités que le pouvoir exécutif jugerait dangereuses pour le progrès et le bien-être de la République. Cette prohibition n'atteignait pas les Chinois établis dans le pays qui pouvaient partir et revenir comme bon leur semblerait ; aussi institua-t-on en 1904 un registre pour les Chinois résidents où étaient consignés le nom, l'âge, la profession et le domicile de l'individu ainsi que les signes physiques les plus caractéristiques. Un certificat était délivré et, pour sortir du pays, il fallait obtenir un passeport en montrant ce certificat et remettre deux photographies dont l'une était attachée au passeport et l'autre conservée dans les archives du gouverneur pour l'identification au retour. Une loi récente du 22 septembre 1911 renforçait encore ces dispositions en créant dans les bureaux de chaque gouverneur et de chaque chef politique un Registre de Chinois et ordonnant un recensement de tous les Chinois résidant dans les différentes circonscriptions. Ceux-ci étaient obligés de s'inscrire dans les trente jours qui suivaient l'ouverture du registre et tous ceux qui, trente jours après, n'avaient pas été inscrits, sauf pour des raisons indépendantes de leur volonté, étaient considérés comme entrés furtivement dans le pays et expulsés. En outre la loi ordonnait qu'il se ferait un nouveau recensement chaque année à la même époque, selon que le Ministère de la Police le jugerait convenable.

D'après le recensement général de 1892, on comptait à cette époque 6.289 étrangers qui se répartissaient de la façon suivante : 1.789 Centroaméricains dont 1.702 Nicaraguains, 204 Américains du Nord, 38 Mexicains, 837 natifs des Antilles, surtout de Cuba et de la Jamaïque, 855 Américains du Sud dont 812 Colombiens, 831 Espagnols, 19 Portugais, 189 Français, 342 Allemands, 28 Suisses, 246 Anglais, 622 Italiens, 26 Belges, 36 de divers pays d'Europe, 175 Chinois, 20 Turcs, 14 Africains et 18 Océaniens.

Depuis cette date le mouvement d'immigration s'est maintenu chaque

année dans une moyenne de 1.100 à 1.200 personnes, pour atteindre, en 1900, le chiffre de 2.130, en 1904 celui de 3.579 et, en 1910, un maximum de 3.997 pour descendre, en 1911, à 1.377 et, en 1912, à 1.360.

La grande majorité de ces immigrants sont employés dans les grandes plantations de bananes sur la côte de l'Atlantique et à l'entretien des voies de chemins de fer. Pour les protéger d'une façon effective contre les agissements de certains propriétaires, le Président Ricardo Jimenez a décidé par la loi du 13 août 1912 que « les travailleurs en qualité de manœuvres, journaliers ou ouvriers au service de propriétés, ateliers, établissements ou autres entreprises particulières, doivent être payés au moins deux fois par mois, à quinze jours d'intervalle. Les bons, coupons ou tout autre ordre de paiement donnés en faveur du travailleur, soit en marchandises, soit en espèces, doivent être changés en monnaie courante, en totalité et sans aucun escompte, à leur présentation dans la plantation, l'établissement, les bureaux, succursales ou agences de la compagnie, chez les particuliers propriétaires de l'établissement ou de la plantation, le jour fixé pour la paye.

Toute infraction à cette loi sera punie d'une amende de cent colons pour la première fois et de deux cent cinquante pour la seconde fois et les suivantes, sans compter l'indemnité pour le préjudice causé aux travailleurs.

Un assez grand nombre d'étrangers, plus particulièrement des Espagnols, des Américains du Nord et des Allemands sont venus s'installer à Costa Rica attirés par l'excellence de son climat qui permet à l'Européen de vivre à peu près partout sans danger, par la fertilité de son sol et la paix continue dont jouit le pays. Certains du meilleur accueil de la part du gouvernement et aussi des habitants de toutes les classes, ils trouvent dans les tribunaux les garanties désirables. Depuis de nombreuses années la République de Costa Rica peut se vanter de n'avoir aucune réclamation pendante de la part de gouvernements étrangers.

Parmi les lois très libérales et généralement fort sagement étudiées de cette dernière décade, il en est une particulièrement intéressante : c'est la loi du 29 décembre 1906 sur les débits de liqueurs, promulguée par don Cleto Gonzalez Viquez et dont les heureux effets continuent à se faire sentir.

Les hôtels et les restaurants ont le droit d'avoir un débit à l'intérieur pour la vente de liqueurs importées et de bière fabriquée dans le pays, mais il doit être fermé aussitôt le dernier repas servi et jamais plus tard que neuf heures du soir. Ceux qui veulent tenir un débit donnant sur la rue sont obligés de se conformer à tout ce que la loi exige pour les débits publics.

Tout débit doit être établi dans un local donnant directement sur la rue ; il est interdit de placer des paravents, de peindre les vitres des fenêtres et des portes, d'y suspendre des ornements et des papiers empêchant la vue de l'extérieur. Il doit être complètement isolé des pièces d'habitation avec lesquelles aucune communication ne doit exister.

Aucun débit ne pourra être ouvert hors du périmètre de la ville et, dans les agglomérations moins importantes, hors d'un rayon de 84 mètres mesuré depuis la place centrale, la station du chemin de fer ou du point le plus habité au gré du gouverneur. C'est aux municipalités qu'incombe le soin de déterminer le nombre de débits dans leurs circonscriptions. Dans tous les cas il ne pourra pas excéder la proportion suivante : 1° dans les chefs-lieux de province, un débit de liqueurs importées et un de liqueurs du pays, c'est-à-dire fabriquées par la fabrique nationale appartenant à l'État, par trois cents habitants ; 2° dans les chefs-lieux de canton et villages de plus de mille habitants, un débit de liqueurs importées par cinq cents habitants et un de liqueurs du pays par trois cents habitants ; 3° pour les villages de moins de mille habitants et de plus de cinq cents, deux débits de liqueurs importées et deux de liqueurs du pays ; 4° pour les villages de cinq cents habitants ou moins, un débit de liqueurs importées et un de liqueurs du pays.

Les débits ne peuvent s'obtenir que par enchères publiques ; celles-ci ont lieu tous les deux ans, dans la seconde quinzaine de décembre. Les débits sont tirés par ordre numérique et la préférence est donnée aux propriétaires précédents à condition de payer la même somme que le nouvel enchérisseur.

On se base pour la mise à prix sur la quotité trimestrielle fixée comme impôt par la municipalité pour chaque classe de débits. La même personne ne peut pas tenir plus d'un débit de liqueurs importées

et un de liqueurs du pays dans la même ville. Ne sont pas autorisés à tenir un débit, les mineurs de moins de vingt et un ans sauf les émancipés, les incapables, les individus condamnés deux fois comme joueurs ou tenanciers de maisons de jeu ou trois fois pour ivresse, les individus condamnés pour contrebande, enfin les autorités militaires et les agents de police, sauf les commissaires et les juges de paix.

Il est interdit d'employer des mineurs comme garçons, et seuls les majeurs de dix-huit ans peuvent servir avec l'autorisation écrite de leur père ou de leur tuteur. De même il est interdit de vendre des liqueurs à des mineurs et aussi à des individus manifestement ivres. La première infraction à cette défense est punie d'une amende de 25 à 50 colons, la seconde de 50 à 200.

Les débits doivent être fermés toute la journée le dimanche. Les jours fériés ils devront être fermés à midi, sauf le 15 septembre à six heures et le 24 décembre à 10 heures du soir, et les jours ordinaires à 10 heures du soir. Les hôtels, restaurants et cercles sont astreints aux mêmes heures de fermeture. Les jours d'élections la police peut exiger qu'ils restent fermés toute la journée. Enfin un dernier article défend aux pharmaciens les dimanches et jours fériés de vendre de l'alcool pur sans prescription médicale.

Comme pénalité, toute personne rencontrée dans la rue ou dans un lieu public en état d'ivresse est punie d'une amende de 5 à 50 colons ; si elle cause du désordre l'amende est doublée.

---

## CHAPITRE III

# FINANCES

Recettes et dépenses. — Impôts. — Emprunts et dette publique.
Réforme monétaire. — Banques. — Caisses d'épargne.

En 1824, lorsque la province de Costa Rica fut constituée en État de la république fédérale du Centre Amérique, les dépenses s'élevaient à 14.243 piastres et les recettes à 14.751. En 1840, deux ans après s'être détachée de la Fédération et s'être déclarée État libre et indépendant, après que le Président Carrillo eut développé l'industrie du café, organisé les finances, payé la part correspondante à Costa Rica de la dette de sept millions de piastres contractée par le gouvernement fédéral, les dépenses de la République étaient de 67.992 piastres et les recettes de 117.164.

L'année 1860 n'indiquait encore que 588.602 piastres pour les dépenses et 645.550 pour les recettes ; mais les budgets augmentent rapidement, surtout après 1870, sous le gouvernement du Général Tomas Guardia. Celui-ci donna une grande impulsion au pays, commença la construction d'une ligne de chemin de fer, mais il continua à pratiquer une centralisation administrative démesurée, à multiplier les emplois publics, à faire des dépenses souvent excessives, et, en 1879-1880, le pays se trouve en face d'un déficit de 633.097 piastres, avec 2.525.726 piastres de recettes contre 3.158.823 de dépenses.

L'équilibre se rétablit peu à peu ; le Président Fernandez et surtout le Général Bernardo Soto s'attachent au relèvement des finances et du crédit du pays. Sous l'administration de celui-ci la dette publique est diminuée de plus de cinq millions de piastres et en 1888-1889 les dépenses montent à 3.939.997 piastres et les recettes à 4.151.584.

Elles s'élèvent ensuite par une progression ascendante continue pour atteindre, en 1912, les sommes de 9.319.719,71 *colons* pour les dépenses et de 9.950.671,97 pour les recettes. Cette année-là le mouvement total des opérations se répartit de la façon suivante :

| ACTIF | | PASSIF | |
|---|---|---|---|
| Recettes. . . . . . . | C 9.950.671,97 | Dépenses (ordinaires). | C 9.319.719,71 |
| Fonds en administration . . . . . . . . | 188.038,44 | Fonds en administration. . . . . . . . | 302 715,09 |
| Opérations de crédit . | 10.438.961,21 | Opérations de crédit . | 8.545.927,07 |
| Divers. . . . . . . . | 1.210.512,41 | Divers. . . . . . . . | 3 620.722,16 |
| | C 21.788.184,03 | | C 21.788.184,03 |

Pour l'année 1914, le budget prévoit C 9.200.000 ou frs. 22.080.000 pour les recettes et C 9.013.635,77 ou frs. 21.632.725,85 pour les dépenses se répartissant comme suit : Pouvoir Législatif C 176.337,50 ; Ministère de l'Intérieur C 764.568,46 ; Ministère de la Police (police judiciaire et hygiène publique) C 344.365 ; Ministère des Travaux Publics et Agriculture C 1 213.320,27 ; Ministère des Affaires Étrangères C 246.929,75 ; Ministère de la Justice C 362.636 ; Ministère du Culte C 30.000 ; Ministère de Bienfaisance C 138.480 ; Ministère de l'Instruction publique C 1.366.829,52 ; Ministère de la Guerre (troupes, musiques militaires, prisons, police militaire) C 1.224.072,27 ; Ministère de la Marine C 78.960 ; Ministère des Finances et du Commerce C 3.067.137.

Quant aux recettes, dont le produit prévu pour 1914 est de C 9.200.000, elles s'élevaient en 1912 à la somme de C 9.959.671,97 se décomposant comme suit : Douanes C 6.015.523,73 ; Impôt consulaire C 89.266,60 ; Monopole des Liqueurs C 2.286.474,08 ; Papier timbré C 84.428,40 ; Timbre C 94.045,72 ; Postes et Télégraphes C 342.321,32 ; Chemin de fer du Pacifique C 652.210,48 ; Terres domaniales C 4.270,97 ; Imprimerie Nationale C 13.772,31 ; Enregistrement C 55.623,45 ; Impôt sur l'exportation des bananes C 232.250,53 ; Divers C 80.484,38.

L'excédent des recettes, les frais d'administration prévus et les crédits extraordinaires une fois payés ainsi que les 250 000 colons votés pour l'amélioration du port de Puntarenas, sera affecté par le Pouvoir

exécutif à l'exécution de travaux publics ou à l'amortissement de la dette.

Comme dans tous les pays de l'Amérique latine, la douane est la principale source de revenus de l'État. Ensuite la rente la plus élevée provient du monopole des liqueurs, dont le produit sert de garantie au paiement des coupons de l'emprunt français. Parmi les autres rentes de moindre importance il faut citer l'inscription au registre de la propriété et des hypothèques et l'impôt de timbre.

Quant aux impôts municipaux, seuls les propriétaires d'immeubles doivent acquitter un droit proportionnel peu élevé pour la voirie, l'éclairage des rues et la distribution de l'eau dans les maisons. Les négociants sont tenus d'en payer certaines patentes suivant la nature et l'importance de leurs affaires. Enfin tous les habitants doivent verser à leur municipalité respective une très faible contribution pour l'amélioration et la conservation des routes.

En décembre 1916, de nouveaux impôts ont été édictés par le Président Alfredo Gonzalez. Ils portaient sur la propriété foncière, la rente, le capital, les successions. Les propriétaires directement ou indirectement favorisés par une œuvre publique devaient payer une contribution proportionnelle à l'avantage réalisé. Ces impôts directs, frappant lourdement la population, furent très mal accueillis par tout le pays et le gouvernement actuel aura sans doute pour tâche de les remanier profondément s'il veut les rendre acceptables et supportables.

Un impôt spécial de 5 p. 100 a été établi sur les marchandises importées par Limon et restant dans ce port, afin de protéger les commerçants de San José, et le produit en est réparti par moitié entre l'hôpital de Limon et le fonds d'assainissement.

Le budget du Ministère des Finances prévoit au chapitre des dépenses une somme de C 1.627.000 pour les intérêts des diverses dettes, soit C 690.000 pour la dette anglaise, C 744.000 pour l'emprunt français et C 193.000 pour la dette consolidée. A l'époque où le Général Tomas Guardia entreprit la construction d'un chemin de fer interocéanique, le gouvernement avait contracté deux emprunts en Angleterre d'une valeur de L 3.400.000 sur laquelle il ne reçut effectivement que L 1.158.611-18-5. Le premier fut émis en 1871 pour

L 1.000.000 au prix de 50 p. 100 et au taux de 6 p. 100 garanti par les recettes douanières et les biens nationaux, le second en 1872 pour L 2.400.000 au prix de 82 p. 100 et au taux de 7 p. 100, garanti par les impôts établis sur la vente des liqueurs, des tabacs, sur le café exporté et par les recettes du chemin de fer.

Naturellement la République de Costa Rica se vit presque de suite, en 1874, dans l'impossibilité de faire face aux obligations d'une dette aussi considérable et en 1885 un arrangement était conclu entre le Gouvernement et les porteurs de bons par l'intermédiaire de M. Minor C. Keith. La dette était consolidée et réduite à L 2.000.000 et le taux d'intérêt était baissé à 5 p. 100.

Jusqu'au 1er juillet 1894 le paiement de tous les coupons fut effectué très ponctuellement par le Gouvernement, mais la crise monétaire, la hausse du change et la baisse du prix du café jetèrent alors le désarroi dans la situation financière de la République et le Gouvernement dut déclarer qu'il ne pourrait pas faire les remises nécessaires. Des arrangements intervinrent par la suite mais ce n'est que le 7 décembre 1910 que fut définitivement réglée la dette extérieure par un contrat signé avec M. Minor C. Keith et approuvé par le Congrès du 23 février 1911.

Outre la dette extérieure qui, au 31 décembre 1910, se décomposait en :

| | | |
|---|---|---|
| Bons A à 3 p. 100 . . . . . . . . . . . . . . . . . | £ | 525.000 |
| Bons B à 2 1/2 p. 100 . . . . . . . . . . . . . . . . . | £ | 1.475.000 |
| Certificats représentant les coupons non payés. . . | £ | 80.000 |
| Intérêts j. 31 décembre 1910 (non consolidés). . . . | £ | 513.093 |

il réglait une partie de la dette intérieure concernant les « Bons d'Assainissement de Limon » à 6 p. 100 s'élevant à C 1.013.000 car les banquiers voulaient complètement libre le produit des douanes sur les importations du port de Limon dont le 5 p. 100 était affecté au service de ces bons.

Il fut donc convenu que la République de Costa Rica émettrait des « Bons de conversion or 1911 » pour la valeur nominale de L 1.617.200 ou S 7.859.592 en monnaie or des États-Unis d'Amérique, remboursables le 1er janvier 1958 ou avant, et productifs d'intérêts payables par

semestres au taux de 4 p. 100 les dix premières années et de 5 p. 100 les années suivantes.

Ces bons devaient être remis au banquier contractant qui les donnerait en échange pour acquérir et éteindre la dette des « Bons d'Assainissement » arrêtée à L 117.200 et la dette anglaise ramenée à L 1.500.000 se répartissant comme suit :

| | | |
|---|---|---|
| 75 p. 100 des anciens bons série A représentant | £ 525.000, soit | £ 393.750 |
| 65 p. 100 des anciens bons série B représentant | £ 1.475.000, soit | £ 958.750 |
| Certificats d'intérêts au pair . . . . . . . . . | soit | £ 80.000 |
| | | £ 1.432.500 |
| Frais et profit des banquiers . . . . . . . . . | | 67.500 |
| | | £ 1.500.000 |

La République devait créer un fonds d'amortissement de 1 p. 100 par an sur la valeur nominale totale de tous les bons émis, par versements semestriels à partir du 1er janvier 1912. Les sommes reçues à ce titre par le banquier serviraient à l'achat de bons de conversion sur le marché ou par tirages qui auraient lieu à New York deux fois par an à partir de mai 1912. La République avait la faculté d'augmenter sans limite ce fonds d'amortissement.

Comme garantie des paiements semestriels, la République était obligée de verser chaque mois entre les mains du représentant du banquier à San José la sixième partie des intérêts semestriels et de la somme réservée au fonds d'amortissement. Elle lui remettrait quotidiennement tous les revenus de la douane jusqu'à complément de la remise mensuelle et le représentant enverrait chaque semaine ces fonds au banquier. De son côté le représentant devait fournir une caution de S 100.000 en garantie de l'accomplissement fidèle de ses devoirs. Il était entendu qu'à chaque paiement semestriel d'intérêts le banquier devait tenir en son pouvoir au moins les cinq sixièmes de la somme correspondante au paiement suivant, abstraction faite du fonds d'amortissement.

En outre la République avait le droit d'émettre des bons additionnels pour une somme de L 382.800, mais elle devait aviser le banquier de leur émission et lui laisser le privilège de les acheter aux conditions

qu'elle jugerait le plus favorables. Au cas où le banquier se refuserait à en faire l'achat dans un laps de temps de soixante jours après avoir reçu l'offre par écrit de la République, celle-ci avait le droit de vendre ces bons à d'autres banques, mais au même prix que celui offert au banquier.

Dans le décret approuvant la conclusion de ce contrat le Congrès autorisait le Pouvoir Exécutif à négocier un emprunt à peu près égal au montant de la dette intérieure à un taux plus bas afin d'amortir celle-ci et obtenir pour la nation un rabais considérable de la somme à payer pour les intérêts et dans des conditions d'amortissement que le pays pourrait facilement supporter. C'était la préoccupation de tous d'acquérir à un taux, si possible, inférieur à 6 p. 100 l'argent indispensable pour rendre aux banques et aux particuliers les dix millions de *colons* qui leur étaient dus. Cette opération en effet représentait pour l'État une économie d'environ C 800.000 par an, ce qui lui permettrait de supporter le fort débours nécessité par les exigences du contrat de Londres. D'autre part on espérait que cet argent rendu à la circulation favoriserait le développement de l'agriculture et amènerait la baisse du taux de l'intérêt qui variant de 12 à 18 p. 100 était une ruine pour toute entreprise.

Cette importation d'argent était le complément indispensable du règlement de la dette extérieure. Ainsi que l'expliquait l'ex-président don Cleto Gonzalez Viquez, auteur du contrat de 1909 : « Le pays ne doit pas rester plus longtemps dans la catégorie des insolvables, mais il ne peut sortir de la stagnation dans laquelle il se trouve sans qu'une sève nouvelle vienne stimuler sa production et augmenter sa richesse. »

Aussi la conclusion en France d'un emprunt de 35 millions de francs pour le remboursement de la dette intérieure et le rachat des bons du Chemin de fer au Pacifique fut-elle accueillie avec une réelle satisfaction et approuvée par le Congrès le 7 septembre 1911.

D'après le rapport de la Commission des Finances, la dette intérieure s'élevait à C 11.887.104,17 et le produit liquide de l'emprunt était de frs. 27.562.500, soit au change légal C 11.521.125. Le service des intérêts, sans compter l'amortissement, exigeait un débours de C 1.123.992,58, tandis qu'avec l'emprunt français il n'y avait à payer

que C 731.500 pour les intérêts et C 117.803 pour l'amortissement, soit au total C 849.303. C'était donc une économie annuelle de C 274.689. D'autre part les échéances étaient toutes proches. La dette des bons du Chemin de fer au Pacifique devait être complètement amortie en 1926; la dette intérieure devait l'être en 1920, tandis que celle des bons d'assainissement était grevée d'un amortissement de 12 p. 100 et celles vis-à-vis des banquiers et des particuliers étaient à court terme. Au contraire l'amortissement de l'emprunt français ne devait être terminé qu'en 1956.

L'emprunt contracté était de trente-cinq millions de francs, productifs d'intérêts au taux de 5 p. 100 payables par semestres, avec amortissement par annuités constantes et tirages semestriels en quarante ans, à partir du 1er janvier 1916. Il était divisé en soixante-dix mille obligations de 500 francs portant la dénomination de République de Costa Rica Emprunt extérieur 5 p. 100 or 1911.

Les banquiers achetaient ferme au prix de 80 p. 100 la totalité des obligations, mais ils recevaient le bénéfice des intérêts de trois mois avant la date de paiement du tirage fait par le gouvernement de la République pour le premier quart et trois mois avant la date à laquelle les banquiers informeraient la République qu'ils tenaient à sa disposition les sommes nécessaires au remboursement des Bons du Chemin de fer au Pacifique. Ce bénéfice était calculé sur la valeur nominale des obligations, soit 1 1/4 p. 100, ce qui mettait l'achat par les banquiers au prix de 78 3/4 p. 100.

La République affectait comme garantie particulière à cet emprunt une première hypothèque sur les revenus du Monopole de l'alcool et des liqueurs. L'administrateur des revenus publics devait retenir chaque jour la part affectée au service des intérêts et à l'amortissement. Ces sommes étaient versées tous les samedis au représentant des banquiers et transférées immédiatement à Paris. Il était convenu que ce représentant aurait toujours en caisse un dépôt en espèces de deux mois d'intérêts d'avance. A titre de rémunération pour ce service financier la république paierait une commission de 1/2 p. 100 du montant du capital des obligations remboursées et des coupons payés par les banquiers.

Si le gouvernement de la République laissait passer soixante jours

sans faire de remise hebdomadaire, l'administration des recettes du monopole serait immédiatement transférée au représentant des banquiers, lesquels deviendraient comptables des excédents vis-à-vis de la République. Au cas où cette garantie inapplicable à tout autre emprunt ultérieur se trouverait insuffisante, le service des intérêts serait assuré par les revenus généraux de l'État. Cette hypothèse du reste semble peu vraisemblable, car le service annuel de cette dette, intérêts et amortissement, n'exige que frs. 2.031.827 et le monopole en 1912 a produit C 2.286.474 soit frs. 5.487.537.

Les obligations sorties au tirage seront remboursées pour leur valeur nominale et la République se réserve la faculté de rembourser au pair la totalité de l'emprunt à partir du 1er janvier 1921 ou d'accroître le nombre des obligations à amortir par tirages.

On ne saurait trop louer l'administration de don Ricardo Jimenez d'avoir mené à bonne fin ces deux opérations d'une importance vitale pour le pays. Comme il me le disait lui-même, non sans une légitime fierté, il a réussi à relever le crédit de Costa Rica. Ses successeurs continuent à tenir avec la même scrupuleuse exactitude les engagements pris vis-à-vis de l'étranger. Le rapport présenté au Conseil des porteurs de bons anglais le 31 décembre 1912 spécifiait que « les remises pour le service de la dette avaient été effectuées régulièrement pendant toute l'année. Au mois de mars 1912 les Agents du Gouvernement à Londres pouvaient annoncer qu'ils avaient en mains les fonds nécessaires au paiement du coupon de janvier 1913, et au mois de décembre 1912 non seulement les intérêts avaient été payés jusqu'en juillet 1913 mais encore il restait un excédent considérable pour le coupon de janvier 1914 ». Les rapports successifs jusqu'à ce jour (août 1917) se sont exprimés dans le même sens.

Conformément aux stipulations des contrats les remises sont faites journellement et sur les livres de la comptabilité nationale dont le Gouvernement actuel décida la publication au journal officiel de toutes les opérations quotidiennes on voit chaque jour les rubriques suivantes :

| | |
|---|---|
| Service Dette extérieure . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | C 2.700 |
| Service Emprunt français. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | C 2.470 |

L'état général de ces deux dettes était au 1er janvier 1913 :

*Dette extérieure.*

| | | |
|---|---|---|
| Remis par l'intermédiaire de M. John Keith du 8 mars 1911 au 12 decembre 1912. | £ 178 590 0 0 | |
| Coupons d'intérêts-semestres de janvier 1911 à décembre 1912 à L 32.344 chaque. . . . . . . . . . . . . . . | | £ 129.376 0 0 |
| Transfert au compte ordinaire, 16 mars 1912 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | | 11.700 0 0 |
| Commission sur paiement des 4 coupons . | | 646 17 6 |
| Intérêts en faveur du Gouvernement . . . | 2.744 1 9 | |
| Intérêts en faveur des banquiers . . . . . | | 122 10 7 |
| | £ 181.364 1 9 | £ 141.845 8 1 |
| Solde en faveur du Gouvernement au 1er janvier 1913 chez Dunn Fischer et Co. | | 39.518 13 8 |
| | £ 181.364 1 9 | £ 181.364 1 9 |

*Emprunt français.*

| | | |
|---|---|---|
| 27 décembre 1911. Part du produit de l'emprunt destinée au coupon d'avance et à la commission . . . . . | fr. 879.375 » | |
| Coupon semestriel d'intérêts du 1er juillet 1912 2 1/2 p. 100 sur fr. 35.000.000 payé d'avance . . . . . . . . . . | | fr. 875 000 » |
| 1/2 p. 100 commission sur paiement du coupon antérieur . . . . . . . . . . | | 4.375 » |
| Remis par Banco Comercial jusqu'au 7 décembre 1912 . . . . . . . . . | 1.108.923,80 | |
| Coupon semestriel d'intérêts du 1er janvier 1913 2 1/2 p. 100 sur fr. 35.000.000 payé d'avance . . . . . . . . . . | | 875.000 » |
| 1/2 p. 100 commission sur paiement du coupon antérieur . . . . . . . . . | | 4.375 » |
| | fr. 1.988.298,80 | fr. 1.758.750 » |
| Solde en faveur du Gouvernement du 1er janvier 1913 chez Bénard et Jarislowsky . . . . . . . . . . . . . | | 229 548,80 |
| | fr. 1.988.298,80 | fr. 1.988.298,80 |

Malgré les difficultés financières occasionnées par la guerre, la République de Costa Rica a continué régulièrement ses paiements et le dernier règlement du 1er juillet 1917 a été effectué intégralement et

à la date fixée. Vu la diminution momentanée de ses recettes par suite de la perturbation apportée dans les importations et exportations, le Gouvernement s'est vu naturellement forcé de recourir au crédit pour combler ce déficit et la dette intérieure s'est enflée de façon assez importante.

En 1915, la dette extérieure s'élevait à C 31.478.392,27 et la dette intérieure à C 9.802.364,36 en augmentation sur l'année 1914 de C 3.753.844,35.

Le système métrique a été adopté depuis le 1er juillet 1888, mais dans la pratique on se sert souvent encore, surtout dans les campagnes, des principaux poids et mesures anciens. La livre est de 460 grammes; une *arroba* pèse 25 livres et quatre *arrobas* font un quintal, soit 46 kilogrammes. La *fanega* équivaut à 4 hectolitres et se divise en 24 *cajuelas* de 16 litres 66. Le *cuartillo* est le quart de la *cajuela*. La *vara* mesure 0m,836 et la lieue vaut 5kil.573. La *manzana* contient 10 000 *varas* carrées; elle vaut donc 69 ares,88, 96 mètres carrés et la *caballaria* contient 64 *manzanas*, 34 soit 45 hectares, 25 ares et 35, 16 mètres carrés.

Depuis le 16 juillet 1900 l'unité monétaire de Costa Rica est le *colon* or d'un poids de 778 milligrammes d'or au titre de 900 millièmes. Avec le système de l'étalon d'or définitivement établi il n'y a pour ainsi dire plus de change au Costa Rica, le colon or étant pris pour sa valeur réelle (2 fr. 405 or français) dans toutes les transactions internationales sauf de légères variations provenant de la loi de l'offre et de la demande.

En 1912, la moyenne du change sur Londres était de 212,34 p. 100 alors qu'elle avait été en 1911 de 213,21 p. 100 et en 1905 de 209,20 p. 100. Le maximum 215 p. 100 fut atteint au mois d'août et le minimum 209,45 p. 100 en janvier. La moyenne s'élevait en 1914 à 216,71 pour atteindre 248,07 en 1915 et 243,44 en 1916, tandis que la moyenne du change sur New York était de 257,00 en 1915 et de 253,98 en 1916. Le maximum en septembre 1916 était de 260,00 et de 270,00, respectivement sur Londres et sur New York, tandis que le minimum en janvier 1916 était de 213,34 et 224,86.

Cette réforme monétaire due à l'initiative du Président Rafael Iglesias a rendu de réels services à Costa Rica en donnant toute garantie et toute sécurité aux capitaux engagés dans le pays. Elle ne se fit pourtant pas sans de grandes difficultés et fut vivement critiquée au début. Il est vrai que si le commerce et les banques y trouvèrent leur bénéfice, les intérêts des agriculteurs, et en particulier des producteurs du café, furent gravement lésés. Il faut aussi reconnaître que cette réforme se fit à une époque peu favorable et dans des conditions très onéreuses pour le pays. Heureusement l'afflux d'or américain provenant du développement de la culture de la banane a compensé la baisse de la production du café, a facilité l'établissement du système de l'étalon d'or et en assure le maintien ; l'or étranger introduit par l'emprunt français est encore venu le renforcer.

Pour mener à bonne fin cette réforme monétaire, il fallait avant tout mettre le pays à l'abri de l'influence des autres marchés en empêchant ceux-ci de payer les lettres de change en monnaie d'argent. A cet effet la loi du 3 juillet 1896 prohibait la frappe de monnaie nationale d'argent et déclarait hors cours dans le pays toutes les pièces de monnaie d'argent étrangères. Les monnaies d'argent étrangères en circulation devaient être présentées dans les trente jours à l'administration générale des rentes pour être échangées avec de la monnaie nationale, selon leur valeur légale. L'introduction de monnaie d'argent étrangère était strictement prohibée et toutes les pièces présentées à l'administration pour l'échange devaient être exportées et vendues à l'étranger pour le compte du Trésor.

Ce décret restreignait les privilèges acquis par la Banque de Costa Rica en limitant son action à la petite quantité de monnaie existante dans le pays à cette époque. Aussi protesta-t-elle auprès du Gouvernement et, celui-ci ne tenant pas compte de sa réclamation, elle suspendit brusquement ses opérations. Un accord intervint bientôt ; une convention fut passée le 5 novembre 1897, par laquelle la banque renonçait à son privilège exclusif d'émission sous certaines conditions que devait établir une loi générale sur les banques. Elle obtenait l'autorisation d'émettre des billets pour une somme de cinq millions de piastres sans être tenue pour cela d'augmenter son capital, alors de 2 millions. Elle devait conserver toujours en réserve métallique le quart de la valeur

des billets en circulation et les pièces de monnaie d'argent étrangères qu'elle avait dans ses coffres serviraient au même titre que les barres d'argent pour la constitution de cette réserve.

Afin de procéder à l'établissement de la nouvelle monnaie d'or et au changement du système monétaire du pays que se proposait le Gouvernement, celui-ci s'engageait à faire frapper le plus rapidement possible cinq cent mille colons. Il ferait frapper ensuite six cent mille colons en 1897 et en 1898, six cent cinquante mille en 1899 et en 1900 et cinq cent mille en 1901 et en 1902. Le Gouvernement déposerait dans les coffres de la Banque de Costa Rica toutes les pièces d'or frappées jusqu'à concurrence de C 4.000.000. Soixante jours après leur dépôt il émettrait des certificats d'or au porteur et ces valeurs seraient remises à la Banque qui en créditerait le compte courant du Gouvernement pour payer ses traites dans la forme habituelle. A mesure que le Gouvernement ferait des dépôts de monnaie d'or la banque retirerait de la circulation ses propres billets pour une valeur égale au 90 p. 100 des sommes déposées. Une fois la nouvelle monnaie d'or mise en circulation la banque pourrait se transformer en banque ordinaire d'émission à la condition de constituer en or national sa réserve métallique (40 p. 100) et de retirer ses billets pour rester dans la limite prévue par la loi, 75 p. 100 du capital. Elle maintiendrait en faveur du Gouvernement le crédit de C 250 000 en compte courant et continuerait à se charger de l'administration générale des revenus publics et des dépôts judiciaires jusqu'à ce que le Gouvernement ait frappé la somme totale de quatre millions de colons ou que la banque ait opéré le retrait de tous ses billets.

Cet obstacle renversé, le Gouvernement put émettre le 24 octobre 1896 la loi de monnaie et adopter l'or comme base du système monétaire. Il était décidé qu'on ne frapperait pas de pièces de moins de deux colons et de plus de vingt ; la piastre d'argent nationale en cours équivaudrait à un colon or. Les sous-multiples du colon divisé en cent centimos seraient frappés en argent au titre de 900 millièmes et la quantité de monnaie d'argent ne pourrait pas dépasser le 20 p. 100 de la monnaie d'or. On ne pourrait obliger personne à accepter pour les paiements plus de cinquante colons en argent ni plus de cinq centimos de colon en monnaie de cuivre d'un centimo. Chaque année le Gouvernement

pourrait frapper en monnaie d'or et d'argent, dans la proportion indiquée, la quantité indispensable pour satisfaire aux nécessités du change. A cet effet on établissait comme minimum la somme de vingt colons par habitant.

Malheureusement les menaces de guerre avec le Nicaragua, la baisse de prix du café et la diminution des recettes privèrent le Président Iglesias de l'excédent qu'il escomptait pour opérer cette réforme et il se vit obligé de recourir au crédit. Il réussit à contracter à Londres en 1899 un emprunt de L 150.000 à 6 p. 100, remboursable dans un an, mais il dut donner en garantie les 60.000 actions du chemin de fer de Costa Rica que possédait le gouvernement. Il dut en outre contracter avec la Banque Anglo Costaricienne un emprunt de L 50.000 garanti par le produit de l'impôt établi sur l'exportation du café pendant la saison suivante.

Comme complément des diverses dispositions prises pour la réforme monétaire et afin de stimuler la création de nouveaux établissements de crédit, le Pouvoir Exécutif fit approuver par le Congrès le 18 mai 1900 la Loi des Banques, encore en vigueur actuellement.

Toute banque doit être constituée en Société anonyme, avec un nombre de dix actionnaires au moins et un capital d'au moins 500.000 colons. Elle doit faire approuver ses statuts par le Ministère des Finances et ne peut commencer ses opérations que si elle a en caisse la moitié du capital. Celui-ci doit être versé en entier au bout d'un an. Le 5 p. 100 au moins des bénéfices nets doit être affecté chaque année à la constitution d'un fonds de réserve.

Les banques n'ont pas le droit d'acheter leurs propres actions ni de les accepter en garantie pour des créances en leur faveur.

Pour constituer une hypothèque en faveur d'une banque, il suffit de faire constater le contrat au bas d'un certificat de la propriété et de ses charges expédié par le Registre Public. La cession d'une créance hypothécaire faite par une banque ou en sa faveur peut s'effectuer par simple endossement. De même pour l'extinction d'une hypothèque il suffit d'un avis de paiement apposé au bas du titre et signé par le gérant. Mais dans tous les cas la signature doit être légalisée par un notaire.

Quant aux banques d'émission, elles doivent avoir un capital d'au moins un million de colons ; il doit être entièrement versé en monnaie

d'or nationale ou étrangère pour commencer les opérations. Le total des billets ne peut pas dépasser le capital effectif, et les banques doivent avoir une réserve métallique en or égale à la moitié de la valeur des billets en circulation. Toutefois un décret du 19 juin 1909 accordait aux banques établies à cette époque le droit de réduire cette réserve à 40 p. 100 jusqu'au 31 décembre 1919. Un autre décret du 23 juin 1910 fixait que le fonds de réserve ne pourrait jamais être considéré comme capital.

Ce même décret permettait au Pouvoir Exécutif de passer des contrats avec les banques, selon certaines concessions mutuelles, les autorisant à émettre des billets pour la moitié de plus que le capital versé. Le mois suivant un autre contrat était passé avec les banques existantes pour une durée de dix années les obligeant à avoir une réserve d'or monnayé d'au moins 50 p. 100 des billets en circulation.

Avant de procéder à une émission les banques doivent indiquer par écrit au Ministère des Finances le montant et la spécification des billets, déclarer le capital versé, envoyer comme exemplaire un billet inutilisé et en double, sous enveloppe cachetée, les signes, marques et contremarques des nouveaux billets à émettre. La banque qui mettrait des billets en circulation sans les avoir fait enregistrer devrait payer une amende de C 5.000 ou le 10 p. 100 de la valeur nominale des billets.

Un contrôleur officiel nommé par le Ministre des Finances vérifie les opérations, examine le compte des billets et du capital, fait chaque mois un examen minutieux des fonds en existence. De leur côté les banques d'émission sont tenues de publier chaque mois au journal officiel avec le visa du contrôleur un état des billets émis et en circulation ainsi que des fonds en caisse.

Il existait, en 1912, quatre banques d'émission : *Banco de Costa Rica*, capital C 2.000 000 ; *Banco Anglo Costarricense*, capital C 1.200.000 ; *Banco Mercantil de Costa Rica*, capital C 1.750.000 ; *Banco comercial de Costa Rica*, capital C 1.500.000.

Un premier contrat avait été signé en 1857, puis un autre en 1858 avec Crisanto Medina pour l'établissement d'une banque Banco Nacional Costarricense, au capital de cent mille piastres. Elle dura peu de temps. Le 25 juin 1863 le Banco Anglo Costarricense se constituait au capital de cent mille piastres et à la suite d'un contrat approuvé par le Congrès

le 10 juillet 1867 le Banco Nacional de Costa Rica, au capital de 500.000 piastres pouvant être porté à un million, ouvrait ses portes le 16 août 1867. Fondée en 1877 le Banco de la Union, aujourd'hui Banco de Costa Rica, se chargeait en 1884 de l'administration générale des revenus publics, moyennant une commission de 4 p. 100 sur les recettes, et ouvrait en faveur du Gouvernement un compte courant de 250.000 piastres au taux annuel de 6 p. 100. Le 9 août 1913 un contrat prolongeait ce privilège pour une durée de dix ans avec la même commission de 4 p. 100 sur les sommes reçues pour le compte du Gouvernement et sans aucun frais pour les paiements. Le compte courant était porté à C 350.000 au taux annuel de 6 p. 100.

Le Banco Mercantil de Costa Rica ne commença ses opérations qu'en juin 1910.

Au 31 décembre 1912 la somme des billets en circulation était de C 4.406.375.

| | |
|---|---|
| Banco de Costa Rica . . . . . . . . . . . . . . . . | C 1.265.560 |
| Banco Anglo Costarricense . . . . . . . . . . . . | 518.460 |
| Banco Comercial de Costa Rica . . . . . . . . . . | 1.184.575 |
| Banco Mercantil de Costa Rica. . . . . . . . . . . | 1.437.780 |

et la réserve métallique en colons or et en or étranger de C 3.659.938,40.

| | |
|---|---|
| Banco de Costa Rica . . . . . . . . . . . . . . . | C 1.736.924,67 |
| Banco Anglo Costarricense . . . . . . . . . . . | 431.984 » |
| Banco Comercial de Costa Rica . . . . . . . . . | 572.587,28 |
| Banco Mercantil de Costa Rica . . . . . . . . . | 918.442,45 |

La moyenne de la relation entre la réserve métallique et les billets en circulation était respectivement de 156,80 p. 100, 105,40 p. 100, 83,56 p. 100, 64,65 p. 100. L'augmentation sur l'année 1911 était de C 976.469 pour les billets en circulation et de C 309.210 pour la réserve.

Par suite de la mauvaise administration de son directeur, lancé dans des spéculations malheureuses sur les bourses européennes, le Banco Comercial s'était trouvé depuis le milieu de l'année 1914 dans une situation très embarrassée et en février 1915 il était déclaré en faillite.

Par contre, une nouvelle banque était formée en octobre 1914, sous le nom de *Banco Internacional de Costa Rica*. La guerre euro-

péenne avait, dès le début, profondément troublé la situation économique du pays. Les importations avaient été en majeure partie interrompues, ce qui causa une diminution appréciable des recettes de l'État. D'autre part les commerçants et agriculteurs costariciens avaient eu tous leurs crédits en Europe suspendus et de ce fait se trouvaient en face de sérieuses difficultés. Le Gouvernement se préoccupa de suite de parer à cette crise et de venir en aide aux entreprises agricoles et industrielles gravement menacées. Il fallait multiplier la monnaie en circulation pour faciliter les transactions commerciales et aussi diminuer le taux d'intérêt. Une autre question primordiale se présentait aussi : garantir la stabilité de l'étalon d'or.

Le Gouvernement avait d'abord pensé à réunir les quatre banques existantes pour former un organisme unique, puissant, renforcé par l'appui effectif qu'il lui aurait accordé. On envisagea aussi un prêt de deux millions de colons à 3 p. 100 consenti par les banques en faveur du Gouvernement. Tous ces projets tombèrent devant les exigences des banques et finalement on se décida pour la constitution d'un nouvel établissement de crédit, placé sous la surveillance du Pouvoir Exécutif, administré par des personnalités nommées par l'État mais indépendantes, qualifiées spécialement par leurs connaissances et leur honorabilité.

Le Banco Internacional pouvait émettre des billets jusqu'à concurrence de quatre millions de colons. Cette émission était garantie par des Bons du Trésor, qui commenceraient à être amortis un an après la paix et au paiement desquels était affectée une réserve de 5 p. 100 effectuée quotidiennement sur les recettes des douanes, et en outre par les bons additionnels que le contrat du règlement de la Dette Extérieure autorisait la République de Costa Rica d'émettre pour une somme de £ 382.800.

Deux millions devaient être prêtés au Gouvernement, au fur et à mesure de ses besoins. Les deux autres millions étaient tenus à la disposition du public pour les nécessités des commerçants, des industriels et des agriculteurs, en particulier des producteurs de café plus spécialement touchés par la suspension de leurs crédits en Europe. Le taux maximum d'intérêt était fixé à 10 p. 100.

Cette banque doit continuer ses opérations tant que dureront les

effets de la crise économique et financière que le Gouvernement s'est proposé de conjurer. Tant qu'elle existera, aucune autre banque d'émission ne pourra être établie dans le pays. Les billets commenceront à être convertis un an après la signature du traité de paix qui mettra fin à la guerre. Les créances, payables en or ou en autre monnaie convenue, dont on ne voudrait pas accepter le paiement en billets du Banco Internacional jouiront d'un moratorium jusqu'à cette même époque.

A la fin de mai 1917, la situation des quatre banques d'émission était la suivante :

| | BANCO ANGLO COSTARRICENSE | BANCO DE COSTA RICA | BANCO MERCANTIL DE COSTA RICA |
|---|---|---|---|
| | — | — | — |
| Émission autorisée . . . . | C 1.690.000,00 | C 2.000.000,00 | C 2.250.000,00 |
| Billets en caisse et retirés. | 916.000,00 | 953.110,00 | 323.595,00 |
| En circulation . . . . . . | C 774.000,00 | C 1.146.890,00 | C 1.926 405,00 |
| Réserve métallique colons or . . . . . . . . . . . | C 500.000,00 | C 287.748,00 | C 476.535,00 |
| Or étranger au cours légal. | 287 412,00 | 432.752,00 | 400.230,52 |
| Bons Contrat nº 6 du 4 avril 1917 . . . . . . . . . | » | 286.666,65 | 286.666,55 |
| | C 787 412,00 | C 1.007.166,65 | C 1.163 432,07 |
| Relation entre la réserve métallique et la circulation . . . . . . . . . | 101,73 p. 100 | 96,21 p. 100 | 60,39 p. 100 |

et pour le Banco Internacional de Costa Rica.

| | |
|---|---|
| Émission . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | C 4.000.000,00 |
| En caisse . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 141.255,00 |
| En circulation . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | C 3 858 745,00 |
| Colons or . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | C 83.245,00 |
| Or américain à 115 p. 100 . . . . . . . . . . . . . . . | 278.312,12 |
| Or anglais à 109 p. 100 . . . . . . . . . . . . . . . . | 2.220,62 |
| | C 363.777,74 |
| Billets du Banco de Costa Rica . . . . . . . . . . . . | C 111.405,00 |
| Billets du Banco Anglo Costarricense. . . . . . . . . . . | 147.615,00 |
| Billets du Banco Mercantil de Costa Rica . . . . . . . . | 11.505,00 |
| Billets du Banco Comercial de Costa Rica . . . . . . . . | 26.520,00 |
| | C 297.045,00 |

| | |
|---|---|
| Certificats d'argent (billets payables en argent) | 3.141,00 |
| Argent de Costa Rica | 12 867,35 |
| Monnaie de cuivre et de nickel | 102,08 |
| Chèques sur d'autres banques | 18.621,44 |
| Autres valeurs | 946,77 |
| | C 696.501,38 |
| Billets du Banco Internacional de Costa Rica | 141.255.00 |
| Solde conforme avec le livre de caisse | C 837.756,38 |

Outre ces quatre banques d'émission, il existe quelques banques privées, la plupart fort sérieuses. Le taux de l'intérêt reste malheureusement très élevé ; pour les prêts il varie de 9 à 12 p. 100 par an et parfois jusqu'à 18 et 24 p. 100 dans les époques de tension. Par contre, pour les dépôts les banques donnent : à trois mois 2 p. 100 et à six mois 4 p. 100, à un an 5 et 6 p. 100.

Alors que les banques n'ont pas le droit d'acheter leurs propres actions ni de les accepter en garantie, le Pouvoir Exécutif peut faire une exception à cette règle en faveur des Caisses d'épargne ou d'autres sociétés similaires. De plus celles-ci peuvent être autorisées à commencer leurs opérations avec un simple capital de C 200.000.

L'idée d'épargne et de mutualité progresse assez rapidement à Costa Rica. Il existe plusieurs Caisses d'épargne, dont une Caisse scolaire d'épargne fondée en 1901, et une Société nationale d'assurances sur la vie. La « *Sociedad de Economias de Guadalupe* » comptait à son début en 1910 un nombre de 126 membres et en 1913 le nombre s'était accru à 1040. Les prêts se montaient à C 87 364.94 et le capital mobilisé à C 90 354,37. La « *Sociedad Costarricense de Seguros de Vida* » fondée en 1896 a rendu de grands services aux bourses modestes en permettant à tous d'assurer un petit pécule à leurs héritiers. Les cotisations en effet sont minimes, 25 centimos, 50 centimos, 1, 2, 3, 4 ou 5 colons. Les sommes payées varient entre 900, 1000 et 1800 colons. Pour être membre il faut être majeur ou émancipé et âgé de moins de 45 ans ; les femmes sont admises pour des cotisations de 25 et 50 centimos. L'assemblée générale peut disposer qu'une partie du fonds de réserve, jamais plus de la moitié, soit employée à faire des prêts aux membres dans le cas d'une aide urgente. Au décès le bénéficiaire reçoit le produit des cotisations dues et payées par les survivants après les

déductions suivantes, 15 p. 100 pour les frais d'administration, 3 p. 100 si l'assuré n'était pas membre depuis au moins dix ans, 30 p. 100 si la mort survenait dans la première année après l'inscription, 20 p. 100 dans la seconde. Au bout de vingt ans aucune déduction n'était faite. Dès la notification du décès les intéressés reçoivent de suite pour les premiers frais d'enterrement et autres, le tiers environ du produit approximatif de la police liquidée.

Depuis sa fondation la Société a progressé admirablement ; avec ses 17 agences elle couvre maintenant presque tout le territoire de la République. Durant l'année 1912 elle a liquidé 24 polices pour la somme de C 28.029,81. Au 1er janvier 1913 son fonds de réserve était de C 13.037,51 et elle comptait 1558 membres appartenant à toutes les classes sociales, agriculteurs, médecins, avocats, ouvriers, capitalistes, ingénieurs et un grand nombre de femmes et de jeunes filles.

---

## CHAPITRE IV

# VOIES DE COMMUNICATION

Chemin de fer interocéanique. — Chemin de fer panaméricain. — Routes. Postes et Télégraphes.

Isolée, abandonnée à elle-même, gênée par des lois restrictives, privée de voies de communication, la Province de Costa Rica n'avait pu prospérer avant le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. Les chemins qui reliaient Cartago aux ports de Suerre et de Matina sur l'Atlantique et celui de Caldera sur le Pacifique étaient pitoyables. En dehors de son cacao que, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, elle commença à vendre au Nicaragua et de ses mules qu'elle devait amener par terre jusqu'à Panama, son commerce était presque nul. Ce fut donc une des principales préoccupations des premiers gouvernants de la République d'améliorer les routes existantes, d'en créer d'autres pour permettre au pays de prendre le développement que la fertilité de son sol lui donnait le droit d'espérer. Au lendemain de l'Indépendance le Président Juan Mora Fernandez offrait des primes pour la recherche de chemins nouveaux, plus particulièrement vers le rio San Juan ; Braulio Carrillo ensuite travailla avec ardeur à l'ouverture d'une route conduisant à Matina. José Maria Alfaro construisit la route carrossable de Cartago à Puntarenas, et Jesus Jimenez commença les travaux d'une autre route carrossable entre Cartago et le port de Limon. Enfin le Général Tomas Guardia tenta de réaliser l'idéal de tous les Costariciens éclairés, un chemin de fer interocéanique, et y réussit. C'est sous son administration que furent achevées les sections de Cartago à Alajuela, de Limon à Carrillo et de Puntarenas à Esparta. La ligne ne fut terminée que longtemps après et pendant de nombreuses années on put voir sur les routes nationales

d'Esparta et de Carrillo s'acheminer péniblement au pas lent des bœufs de longues files de dix, vingt, cent chariots aux roues pleines en bois, recouverts d'une épaisse toile en forme de voûte.

La première ligne ferrée fut construite en 1854 par un Anglais, Richard Farrer, entre Puntarenas et la Barranca, pour un tramway à traction animale, mais elle fut plus tard abandonnée. Plusieurs projets furent ensuite élaborés, mais sans résultat. Ce n'est qu'en 1871 que fut signé le contrat avec Henri Meiggs pour la construction d'une ligne de chemin de fer à vapeur entre Limon et la ville d'Alajuela. On commit la grave erreur de commencer les travaux aux deux points terminus à la fois. Mais cette mesure si coûteuse fut imposée au Gouvernement par la résistance acharnée de certaines personnes naïves ou mal intentionnées auxquelles il fallait à tout prix prouver la possibilité de l'entreprise et montrer rapidement les avantages pratiques d'un chemin de fer. Quatre années plus tard il existait 43 km. 453 de voie entre Alajuela et Cartago et 61 km. 156 entre Limon et Siquirres ; ils avaient coûté huit millions de piastres.

Un nouveau tronçon de 53 km. 19 fut construit entre Siquirres et Carrillo sur les rives du rio Sucio, au prix de deux millions. Le Gouvernement pensait prolonger la ligne jusqu'à Cartago, mais il dut renoncer à son projet, le tracé ayant été reconnu impossible à cause de la topographie du terrain. C'est alors qu'on commença en 1881 la route carrossable empierrée qui, par le col de la Palma, met le plateau central en communication avec le chemin de fer desservant Puerto Limon, œuvre admirable abandonnée aujourd'hui, mais qui témoigne encore d'une façon éloquente de l'énergie du peuple costaricien.

En 1882 et 1883 le Gouvernement affermait à M. Minor C. Keith pour cinq ans toute la ligne entre Limon et Carrillo, puis en 1884 la section comprise entre Alajuela et Cartago. Deux années plus tard M. Keith commençait la construction d'une voie ferrée entre Cartago et Siquirres, soit 84 km. qui coûta C. 8.764 421,69, et formait la Compagnie du Chemin de fer de Costa Rica. Celle-ci obtenait l'affermage de la ligne entière pour une durée de 99 ans, mais en 1905 elle le cédait à la *Northern Railway C°* dirigée par la Compagnie bananière la *United Fruit C°* et propriétaire des lignes construites, en 1892 entre Limon et Boca del rio Banano, en 1894, entre Matina et rio Banano

(Chemin de fer de Zent), en 1900 entre Matina et la plantation « La Luisa ».

Différents embranchements furent construits pour desservir diverses plantations de bananes, et au 31 décembre 1912 la longueur totale des lignes en exploitation était de 479 km. 584, soit 307 km. 384 pour le Chemin de fer de Costa Rica et 172 km. 200 pour le *Northern Railway C°*. Le matériel roulant du chemin de fer de Costa Rica se compose de 27 locomotives, 35 wagons pour passagers, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classe, 351 wagons de marchandises et 81 wagons pour les différents travaux de la voie, celui du *Northern Railway C°* de 30 locomotives et de 596 wagons. Durant l'année 1912 les recettes de la première de ces Compagnies étaient de C 2.482.349,60 et les frais de C 2.183.626,18, soit un bénéfice de C 298.723,42. Elle avait transporté 609.327 passagers contre 500.102 en 1911. Pour la *Northern Railway C°*, les recettes étaient de C 748.080,45 et les frais de C 690.571,39, soit un bénéfice de C 57.509,06. Le nombre de passagers était de 47.788.

Le trafic des marchandises se décomposait de la façon suivante :

| | CHEMIN DE FER DE COSTA RICA | NORTHERN RAILWAY C° |
|---|---|---|
| Peaux | 301.881 kilos. | |
| Café | 9.875.652 — | |
| Bananes | 6.773.393 régimes. | 3.015.936 régimes. |
| Importations | 30.853.407 kilos. | 265.681 kilos. |
| Frêt local | 59.979.238 — | 24.364.778 — |
| Paquets | 2.114.041 — | 128.599 — |
| Chevaux et mulets | 1.460 têtes. | 149 têtes. |
| Bœufs | 6.649 — | 62 — |
| Bois | 6.290.515 pieds l. | 513.858 pieds l. |

En 1915, le nombre de passagers pour le Ferrocarril de Costa Rica était tombé à 535.396 et pour le *Northern Railway C°* à 35.921.

Sur l'autre versant, le Chemin de fer du Pacifique est national et le Gouvernement en assure la direction. C'est le 25 mars 1879, sous la Présidence du Général Tomas Guardia, qu'un décret autorisait la construction d'une ligne reliant San José à Puntarenas en passant par Esparta. Seule la section comprise entre Puntarenas et Esparta, soit 21 km. 726, fut construite pour la somme de 1.900.000 colons et le Général Guardia lui-même regrettait la lenteur avec laquelle se pour-

suivaient les travaux de ce Chemin de fer al Pacifico. « J'avais conçu la pensée, disait-il au Congrès, après avoir remis mes pouvoirs à mon successeur, de me constituer chef de 2.000 ouvriers qui, organisés militairement, auraient terminé le chemin de fer en moins de temps qu'on ne l'a calculé en lui consacrant des ressources considérables. Mon idée était de supprimer toutes les garnisons militaires, d'emmener avec moi les chefs et les officiers et de les mettre à la tête de divers groupes de travailleurs. Si ma proposition est agréée, je puis vous assurer, Messieurs, que jamais je ne serai plus grand qu'à la tête de mes travailleurs, ces soldats du progrès, cette armée de la civilisation. »

Le 6 août 1897, le Congrès approuvait le contrat passé entre le Ministre de Fomento et John S. Casement pour la construction du Chemin de fer al Pacifico entre San José et Titives. C'est en vertu de ce contrat que furent construits les 69 km. qui séparent San José et Orotina, autrefois San Mateo, et qui coûtèrent 6.744.058,74 colons.

Mais le pays, à ce moment, subit une crise et le Gouvernement dut résilier le contrat en décembre 1902. Le 22 novembre 1905, le Congrès reprenait le projet abandonné et accordait au Pouvoir Exécutif la faculté de continuer les travaux entre Orotina et Esparta et de construire un embranchement entre Las Ciruelas et Alajuela. Le Gouvernement entreprit donc des travaux et construisit, en partant d'Orotina, 15 km. 200 jusqu'à Las Huacas. Le mauvais temps, la rareté de la main d'œuvre, les difficultés naturelles à vaincre vinrent une fois de plus arrêter les travaux, alors qu'il ne restait qu'un espace d'environ 20 kilomètres à construire. En juillet 1907 le Président Cleto Gonzalez Viquez obtenait du Congrès la nomination d'une commission d'ingénieurs pour étudier et déterminer la meilleure voie de jonction entre les deux portions déjà construites et en novembre 1907 le Gouvernement confia les travaux à un Nord Américain, M. W. Knowlton, ingénieur principal adjoint au Chemin de fer New York Central et Hudson River.

La reconnaissance des terrains dura quatre mois, de décembre 1907 à avril 1908. L'idée première de réunir Cascajal, près de Las Huacas, et Esparta fut abandonnée à cause des grandes difficultés topographiques que présentait ce parcours, et il fut décidé de relier cette station de Cascajal à la station de El Roble sur la ligne de Puntarenas à Esparta, tout près de Puntarenas. Au lieu de 4.185 pieds de tunnel, on



Route de Santa Maria de Dota.



Pélerinage d'Alajuelita. — Le Christ d'Esquipulas.

n'en avait plus que 1 500 et la distance était de 20 p. 100 plus courte. Pour que Esparta ne perdît pas les bénéfices directs du chemin de fer, on devait reconstruire, mais d'une façon économique, la ligne déjà existante entre cette ville et El Roble, ligne que son mauvais état, ses frais de réfection avaient fait hésiter à maintenir.

Le Gouvernement, ayant approuvé les vues de M. W.-H. Knowlton, signa avec ce dernier, le 4 septembre 1908, un contrat formel qui fut par la suite modifié le 22 février 1909 Ainsi tracée, la ligne de 19 kilomètres environ comprenait comme travaux d'art une coupe importante à Matamoros, un pont d'une arche de 140 pieds sur la rivière Jésus Maria, le tunnel Cambalache d'environ 300 mètres de long, la corniche taillée dans le roc près de la mer, le tunnel Carballo d'environ 225 mètres de long et le pont sur le rio Barranca, de trois arches de 140 pieds chacune. L'estimation première qui figurait sur le contrat était de 1.069.684 colons, mais cette somme fut largement dépassée. Les travaux commencés fin octobre 1908 ne furent terminés qu'en août 1910 et la ligne ne fut mise en exploitation qu'à la fin de l'année. Malheureusement ces travaux n'avaient pas été exécutés avec tout le soin désirable et le trafic fut, par deux fois, interrompu durant de longues semaines pendant la réfection du tunnel de Cambalache et la modification de la corniche.

Durant l'année 1912 les recettes se montèrent à C 747.147,26 et les frais d'exploitation à C 631.751,07, soit un bénéfice de C 95.396,19 seulement, à cause des sommes considérables dépensées dans les travaux du tunnel. Le nombre des passagers était de 193.556, en augmentation de 11.193 sur l'année 1911, et le nombre de tonnes de marchandises de 79.538, en augmentation de 26.622 sur 1911.

En 1915, le nombre de passagers était de 208.043 et celui de tonnes de marchandises de 67.959. Les recettes se montaient à C 683.996,81 tandis que les frais d'exploitation n'atteignaient que 598.318,15, ce qui laissait un bénéfice de 85.678,67.

A cause de la forte dépense de combustible qui se monte à C 100.000 par an, il a été question d'électrifier ce chemin de fer en utilisant les eaux du rio Grande pour la production de la force électrique, dont le surplus pourrait être appliqué à des tramways latéraux, comme celui de Grecia à Alajuela.

L'extension du réseau est de 132 kilomètres, ce qui donne pour tout le territoire de la République un total de 611 km. 584, auxquels il faut ajouter diverses lignes particulières pour le service des plantations et les quelques kilomètres de voie ferrée construits par la *United Fruit C°* sur la rive gauche du Sixaola, dans le district de Talamanca.

Plusieurs autres lignes sont en projet. Tout d'abord le Chemin de fer Panaméricain, pour le tracé duquel aucune décision n'a encore été prise. On avait pensé faire partir la ligne de la frontière du Nicaragua et la faire passer par Peña Blanca, Libéria, Savegre pour aboutir à Golfito sur la frontière de Panama, après avoir croisé le Chemin de fer du Pacifique au pont du rio Barranca. Le représentant de Costa Rica au quatrième Congrès Panaméricain proposa de suivre à partir de ce pont la ligne de Puntarenas à Limon et relier ce port avec le chemin de fer établi sur le Sixaola et aboutissant à Bocas del Toro. Enfin il était question de construire une ligne depuis la frontière du Nicaragua près du rio Frio jusqu'à un point situé près de Guapiles où elle se joindrait à la ligne de Limon. M. Minor C. Keith avait déjà passé un contrat en 1888 pour la construction d'un chemin de fer partant du rio Jimenez pour aboutir au rio Frio sur la frontière du Nicaragua et fait faire les études nécessaires. Ce contrat fut annulé le 28 novembre 1900, mais on doit espérer que tôt ou tard ce chemin de fer finira par se construire et aidera au développement de ces fertiles vallées du rio Frio et du rio San Carlos.

Les projets de tramways électriques de Grecia à Alajuela et d'Orosi à Cartago n'ont pas abouti. Par contre le Congrès a approuvé le contrat passé avec un groupe de propriétaires, Costariciens et Allemands, pour la construction dans un délai de cinq ans d'un chemin de fer entre un point appelé Piedra Meza ou un autre à une distance de 5 kilomètres au plus sur la rive droite du rio Sucio et le village de Toro Amarillo ou celui de Guacimo, avec la faculté de le prolonger jusqu'au rio Sarapiqui. La Compagnie aura l'exploitation de la ligne pendant cinquante ans avec le droit de se servir des terrains *baldios* sur le trajet et sera durant ce laps de temps exemptée des droits de douane sur les instruments, matériaux et tous objets nécessaires pour la construction et l'entretien de la ligne. Mais le tarif pour passagers et marchandises ne devra jamais dépasser le 60 p. 100 de celui que

la Compagnie du Chemin de fer de Costa Rica a le droit d'appliquer, et le 50 p. 100 pour le bétail et les bananes. Au bout de cinquante ans, le chemin de fer deviendra la propriété de l'État sans aucune indemnisation et durant les cinq dernières années de la concession le Gouvernement aura le droit d'inspection afin de vérifier le bon état du matériel et de la voie. A n'importe quel moment celui-ci pourra acquérir le chemin de fer en en payant la juste valeur estimée par deux experts désignés par les parties. La Compagnie formée par les contractants ne pourrait affermer le chemin de fer à personne, particuliers ou Compagnies, sans l'assentiment du Gouvernement, ni céder la concession ; de toute façon elle ne pourrait accepter comme associés aucune des Compagnies de chemins de fer actuelles ni de celles s'occupant de la vente et de l'exportation des bananes.

Un projet de chemin de fer dans le Guanacaste a été également approuvé. Reliant le port d'El Coco avec Libéria, Filadelfia et Santa Cruz, il est d'une importance vitale pour cette portion de territoire où durant la saison des pluies les routes sont transformées en véritables fondrières. Le Congrès a établi un impôt de 5 colons par tête de bétail importée et sur la garantie du produit de cet impôt le Pouvoir Exécutif a été autorisé à négocier un emprunt d'un million de colons qui serait exclusivement affecté à la construction de cette ligne.

On ne saurait trop louer cette sage mesure. La presse de Costa Rica, en effet, réclame souvent la nationalisation des chemins de fer, la création de nouvelles lignes pour assurer le développement de régions fertiles à peine explorées, fort utiles certes, mais sans se rendre compte toujours que les ressources du pays ne sont pas suffisantes pour réaliser tant de beaux rêves. Le Président Ricardo Jimenez a eu la sagesse de ne pas se laisser prendre au mirage des grandes entreprises glorieuses pour l'administration qui les commence, mais ruineuses pour le pays. « Mon nom, dit-il à juste titre, est lié aux arrangements financiers conclus avec les porteurs de Bons anglais et à l'Emprunt français. Mon premier devoir est d'assurer l'exécution fidèle des obligations issues de ces emprunts et il ne serait pas honorable de ma part de contracter de nouvelles dettes considérables avec le risque d'être obligé de frustrer les anciens ou les nouveaux créanciers, ou peut-être tous à la fois. »

Mais, sachant bien que de nombreuses et bonnes voies de communication sont indispensables pour assurer le développement agricole du pays, et par là même accroître ses ressources, il y apporta tous ses soins. Continuant l'œuvre de la précédente administration, il se préoccupa tout particulièrement de l'entretien et de l'amélioration des routes nationales, même des chemins municipaux ou vicinaux, rectifiant certains parcours pour éviter des côtes trop raides ou des passages boueux, construisant des ponts, ouvrant même des chemins nouveaux vers des régions isolées jusqu'à présent comme celui de San Ramon au rio Frio et aux plaines de San Carlos.

A San José les personnes qui ont l'habitude de passer une bonne partie de leur temps à discourir à l'angle des deux rues les plus fréquentées de la capitale, critiquent amèrement l'indolence de l'administration, mais il suffit de monter à cheval, d'aller se promener à travers la campagne costaricienne si pittoresque et si vivante, de parcourir, comme je l'ai fait, tout le plateau central, les larges vallées séparées par les chaînes parallèles de la Cordillère, les vastes plaines du nord et du sud, pour se convaincre au contraire de ses efforts constants. Que de fois, en effet, dans mes excursions à travers la République, n'ai-je pas été surpris de trouver autant de chemins carrossables et le plus souvent en bien meilleur état que ne le laissaient supposer les dires affirmatifs des gens retenus immuablement dans les villes par la crainte d'une fatigue, la peur, suivant les saisons, de la poussière ou d'une averse, léger *chubasco*, *chaparron* passager ou violent *aguacero*.

La presque totalité des routes de Costa Rica sont en terre, et leur entretien est particulièrement difficile et coûteux à cause de la sécheresse excessive suivie de pluies abondantes et continues pendant plusieurs mois. D'autre part le genre de véhicules en usage dans le pays est défectueux ; ces chariots aux roues pleines en bois, minces et coupantes, entrent profondément dans le sol détrempé, détériorent rapidement les chemins qu'on a eu tant de peine à remettre en état pendant la saison sèche. Malgré toutes ces difficultés la direction générale des travaux publics poursuit méthodiquement le plan qu'elle s'est tracé. Certaines routes comme celles de San José à Santa Maria de Dota, la fameuse route du Cerro de la Muerte vers la fertile vallée

d'El General, celle de Pacaca à Puriscal, sont vraiment très belles. Le Gouvernement a fait venir plusieurs rouleaux à vapeur et l'empierrement des routes principales avance rapidement, pas assez vite toutefois au gré des grincheux et des utopistes qui voudraient déjà voir établir une course d'automobiles entre Cartago et Alajuela.

Il faudrait près de quatre millions de colons pour arranger de cette façon les 600 kilomètres environ de routes nationales et il ne semble pas là encore que le pays doive s'embarquer inconsidérément dans la voie d'un emprunt, bien qu'un travail définitif de ce genre serait évidemment d'un grand bénéfice. D'ailleurs il ne suffit pas de faire des routes parfaites, il faut encore, et surtout, leur donner des soins constants. Or, c'est là le point faible pour Costa Rica. Les routes, une fois terminées, sont trop souvent négligées et au bout de quelques années, il faut dépenser des sommes considérables à refaire complètement ce qu'il eût été peu coûteux de maintenir. Mais le budget ne permet pas d'avoir un nombre suffisant de cantonniers pour veiller partout aux réparations courantes que la brusque opposition de la saison sèche et de la saison des pluies rend en outre particulièrement difficiles. D'autant plus que l'État est fréquemment obligé de donner son concours à certaines municipalités pour l'entretien des chemins municipaux ou vicinaux auxquels ne suffisent pas les ressources spéciales affectées à ce service sous le nom de *Fondo de Caminos* et constituées par les contributions de tous les habitants, propriétaires ou non, fixées d'après la valeur de leur propriété ou l'usage qu'ils font du chemin, par une assemblée spéciale, la *Junta Itineraria*, composée du gouverneur ou du chef politique suivant l'importance des cantons et de deux membres par district nommés par les municipalités. La base prise le plus généralement est d'un colon par *manzana* de café, de 75 centimos pour les autres cultures et de 5 colons par paire de bœufs.

Dans les régions plus éloignées où la construction de routes carrossables eût été trop coûteuse et dont la dépense n'eût pas été justifiée par le nombre restreint d'habitants, des chemins ont été ouverts à travers la forêt, praticables pour les gens à cheval, servant au passage des bestiaux et au transport des marchandises à dos de mules. C'est par là que s'acheminent les courriers qui vont porter la correspondance

jusqu'au moindre village de la République, malgré un trajet toujours long et souvent fort pénible.

Le service des postes est d'ailleurs bien organisé en général et fait avec rapidité. Pour les correspondances avec l'extérieur, les nombreux vapeurs qui relient Puerto Limon avec la Nouvelle Orléans, New York, Boston et les grands ports de l'Europe permettent la réception et l'expédition régulières de deux courriers par semaine. Pour les communications rapides avec l'étranger, le Gouvernement possède deux stations de télégraphie sans fil sur la côte de l'Atlantique, l'une à Barra del Colorado, l'autre à Puerto Limon. Elle est en outre reliée avec le câble sous-marin de San Juan del Sur au Nicaragua par une ligne terrestre qui la met en communication avec les autres républiques de l'Amérique Centrale. Pour l'intérieur le réseau télégraphique, dont la première ligne fut posée en 1869 entre Puntarenas et Cartago, avait au 31 décembre 1912 une extension de 2.447 km., 476.

Quant au service téléphonique, la longueur des lignes nationales est de 228 km., 750 et la Compagnie privée des téléphones de San José compte 415 appareils installés dont 250 à San José avec un total de 200 kilomètres de lignes de double circuit. Le tarif n'est que de 5 colons par mois.

---

## CHAPITRE V

## COMMERCE ET INDUSTRIE

Importation et exportation. — Café et bananes. — Code de Commerce. Registro mercantil. — Industrie.

Les premières Cortès réunies à Cadix en 1810 avaient élaboré plusieurs grandes réformes en faveur des colonies américaines, entre autres la liberté de commerce, et à Costa Rica le port de Matina sur l'Atlantique et celui de Puntarenas sur le Pacifique étaient ouverts au commerce extérieur en 1811 et 1813. L'Audience de Guatemala défendit presque aussitôt tout commerce entre Costa Rica et Panama, afin de protéger les négociants de Guatemala en obligeant les Costariciens à leur acheter les étoffes et marchandises dont ils avaient besoin. C'était une ruine totale pour ceux-ci ; les prix en effet étaient beaucoup plus élevés et au contraire de Panama ils ne trouvaient à Guatemala aucun marché pour leurs produits. Costa Rica d'ailleurs n'avait que fort peu de choses à exporter avant que le Gouverneur Tomas de Acosta développât la culture des premiers plants de café importés de La Havane, et ce n'est qu'à partir de l'Indépendance que son commerce commença peu à peu à se développer.

En 1850, l'exportation et l'importation s'équilibraient à peu près et leur valeur totale se montait à deux millions de piastres. Avec l'augmentation de la production du café et ses hauts prix l'importation s'accrut rapidement pour satisfaire aux nouveaux besoins de luxe que l'abondance des ressources avait fait naître, et en 1888 le mouvement général atteignait dix millions de piastres. A partir de 1894 l'exportation se solda chaque année par un excédent assez important et, dans la dernière décade, grâce à l'accroissement de la population et au déve-

loppement d'un nouvel article d'exportation, la banane, le commerce se développa considérablement. En 1901, les exportations se montaient à C 12.454.260 et les importations à C 9.484.515 pour s'élever en 1911 à C 19.191.898 et à C 19.079.916.

D'après les dernières statistiques connues, la progression ascendante s'est encore accentuée. En effet, en 1912, les importations étaient de C 21.675.928,11 et les exportations de C 21.427.966. L'excédent des importations était dû cette année-là à l'achat considérable de monnaie d'or des États-Unis, C 3.063.750. pour renforcer l'étalon d'or, et de monnaie d'argent en pièces de dix et de cinq centimos frappées pour le Gouvernement par la Monnaie de Philadelphie s'élevant à C 53.556,50. La balance réelle des marchandises exportées et importées laissait dont un excédent de C 2.715.283,09 en faveur des exportations.

Les importations se décomposaient de la façon suivante : Monnaie or et argent des États-Unis, C 3 117.306,50 ; bétail provenant du Nicaragua, animaux de race bovine, C 561.675 ; importation par la frontière du Nicaragua, C 6.316 ; importations par colis postaux, C 1.200.095,21 ; importations par les douanes de Limon et de Puntarenas. C 16.790 535,70.

Ces marchandises sont classifiées sous douze rubriques différentes d'après le tarif douanier mis en vigueur par le Gouvernement afin de se procurer des ressources et en même temps pour protéger l'agriculture, favoriser l'établissement et le développement d'industries nationales. Il frappe en effet de droits maxima, fort élevés, les articles de luxe et ceux que peut produire le pays tandis que les objets d'alimentation et de consommation courante ainsi que les matières premières nécessaires à l'industrie paient un droit minimum très réduit et certains sont francs de toute taxe. A ces droits de douane s'ajoutent un droit de quai d'un demi-centime par kilogramme et un droit fixe de 10 francs pour les factures consulaires. Il est très important pour les commerçants de remarquer que le tarif de Costa Rica est basé sur le poids brut des marchandises, tant par kilogramme. Il convient donc de faire les emballages aussi légers que possible.

Pour l'année 1912, les marchandises se répartissaient d'après cette classification en : *animaux vivants*, C 614.948,16 ; *objets d'alimentation*, conserves de toutes sortes, farine de blé et de maïs, riz, blé, fromages, sel, orge en grain, C 3.335.617,17 ; *boissons*. vins et liqueurs.

amers, eaux minérales et boissons non alcooliques, C 712.828,61; *produits industriels*, bougies, savon, paraffine, stéarine, huile de lin, tabac en feuilles, pétrole, charbon, : C 1.421.912,61; *produits chimiques et pharmaceutiques*, alcool, bitume, allumettes, essences, parfumerie, peinture préparée, produits pharmaceutiques, soude caustique : C 893.162,65; *tissus*, de coton, de laine, de chanvre, de fil, de soie, de laine et coton, de soie et coton, lingerie, confection, tapis, couvertures, passementerie, corderie, sacs pour café : C 3.813.921,89; *articles manufacturés*, chaussures et cuirs, tabac à chiquer, cigares et cigarettes, quincaillerie, bijouterie, cristallerie, vaisselle (faïence et porcelaine), verrerie, verres en feuilles, verres pour usage domestique, brosses, jouets, ornements d'église, parapluies, ombrelles, peignes, chapeaux, meubles : C 4.246.140,97; *papier et ses applications*, papier pour photographie, papier pour écrire, papier d'emballage, papier à cigarettes, papier d'imprimerie, imprimés, annonces, étiquettes, livres imprimés : C 505.740,62; *armes et explosifs :* C 118.159,38; *véhicules*, automobiles, bicyclettes, voitures, wagons pour chemins de fer et tramways : C 220.575,05; *machines et appareils*, cinématographes, phonographes, instruments de musique, instruments scientifiques, machines agricoles, chaudières, machines pour *beneficio* de café, pour mines, machines à coudre, moteurs, pianos, horlogerie : C 1.127.140,05; *divers*, engrais, gazoline, matériel électrique, matériel pour chemins de fer et diverses industries, or et argent monnayé, bagages de voyageurs : C 4.665.780,85. Les bagages personnels des voyageurs doivent en effet payer un droit de trois centimos par kilogramme à leur entrée et également à leur sortie.

Le commerce par colis postaux a pris un très grand développement; il est particulièrement intéressant pour la France dont les grands magasins sont les plus importants expéditeurs et avec laquelle le service d'échange des colis postaux, sans déclaration de valeur, a été établi par notre convention du 23 juillet 1896. Cette année-là le total des importations par colis postaux était de 61.623 piastres dont 15.696 pour la France; dix ans plus tard il était de C 611.058,76, dont C 177.098 pour la France, et en 1912 il atteignait la somme de C 1.200.095,21 dont 233.650,11 pour la France. La part de l'Allemagne était de C 422.017,20; celle des États-Unis de C 300.157,80 et celle de l'Angle-

terre de C 139.934. La France qui, en 1903, tenait le premier rang pour l'importation des colis postaux avec un pourcentage de 35,80 p. 100 ne vient plus en 1912 qu'au troisième rang avec 19,47 p. 100, tandis que l'Allemagne arrive en tête avec 35,17 p. 100, devant les États-Unis avec 25,01. En 1916, ce sont les États-Unis qui viennent en tête avec 53,41 p. 100; devant l'Angleterre avec 20,44 p. 100; l'Italie avec 12,31 p. 100; la France avec 5,49 p. 100 et l'Allemagne avec 0,15 p. 100.

Dans les importations générales, sans compter la monnaie frappée et le bétail du Nicaragua, on trouve en première ligne les États-Unis avec: C 9.363.349,85; viennent ensuite l'Allemagne: C 3.199.881,61; l'Angleterre: C 2.959.580,25; la France: C 902.529,32; l'Italie: C 390.826,19; l'Espagne: C 363.306; l'Amérique du Sud: C 275.135,13; l'Amérique Centrale: C 148.018,38; la Belgique: C 115.561,38, et diverses nations: C 278.758,80. Ces totaux donnent le pourcentage suivant: États-Unis, 50,46 p. 100; Allemagne, 17,24 p. 100; Angleterre, 15,95 p. 100; France 4,86 p. 100; Italie, 2,11 p. 100; Espagne, 1,96 p. 100. On voit donc que les États-Unis ont constamment augmenté leurs envois jusqu'à s'assurer la moitié des importations de Costa Rica; l'Allemagne progressait de 13,39 en 1900 à 17,24; l'Angleterre, au contraire, qui en 1892 et en 1900 avait respectivement 33 et 27 p. 100 a baissé progressivement jusqu'à n'avoir plus en 1912 que 15,95 p. 100; la France a vu aussi ses importations diminuer, mais dans de moindres proportions, conservant une moyenne de 5 à 7 p. 100. L'Italie, depuis quelques années, a fait preuve d'une grande activité commerciale grâce à l'établissement dans le pays de nouvelles maisons italiennes et elle fait, avec l'Espagne, une sérieuse concurrence à nos vins et à nos conserves.

Les principaux articles importés sont: riz C 484.405,09, charbon C 313.936,69, bière C 169.853,36, cuirs C 251.831,72, conserves alimentaires C 141.851,13, fer pour construction C 625.108,39, tuyaux de fonte C 253.660,31, farine C 718.440,70, bois C 336.181,60, beurre C 368.428,15, meubles C 130.017,97, matériel de construction C 625.108,39, d'électricité C 271.475,06, de chemins de fer C 583.372,51, machines pour mines C 190.866,64, produits pharmaceutiques C 421.078,44, tabac C 152.834,97, tissus de coton C 1.972.181,50, tissus de laine et tissus de soie C 393.399,71.

Quant aux articles d'exportation, leur valeur atteignait en 1912 la

somme de C 21.427.966, répartis en cinq groupes : *café*, C 7.623.561 ; *bananes*, C 10.647.702 ; *or et argent en barres*, C 1.625.117 ; *bois* (cèdre, acajou, cocobolo, genizaro), C 265.483 ; *divers*, cuirs et peaux, caoutchouc, cacao, écaille, coquilles perlières, sucre brut : C 1.266.103. Le cacao et les peaux paient un droit de sortie d'un tiers de centimo par kilogramme, le caoutchouc un centimo et les bananes acquittent une taxe spéciale d'un centimo par régime, payable en or américain.

Pendant longtemps le café fut le principal article d'exportation de Costa Rica et pendant une certaine période presque le seul. En 1883 la République envoyait en Angleterre, aux États-Unis, en France et en Allemagne 9.202.726 kilogrammes ; en 1889 elle arrivait à 15.394.589 kilogrammes pour redescendre les années suivantes à 11 millions environ et atteindre en 1898 le maximum de 19.486.125. Depuis cette époque les récoltes furent toujours moins abondantes et depuis 1908 la moyenne s'est maintenue entre 12 et 13 millions. Les prix ont aussi considérablement varié, sans suivre toutefois les fluctuations énormes qu'ont connues à certaines époques d'autres qualités plus ordinaires de café. En 1884, le prix du quintal de 46 kilogrammes à Londres était de 11,53 dollars, il montait à 16 en 1887 et en 1894-95 à 17,92 pour redescendre à 10 en 1899. Il se maintenait ensuite entre 21 et 24 colons pour remonter en 1911-12 à C 32,41 et en 1912-13 à C 30,30.

En 1914, le prix moyen de vente à Londres des 100 kilos était de C 70,00 pour le café en or et de C 65,24 en parche. Pendant les années de guerre, le prix atteignait en 1915 pour le café en or C 80,54 et C 75,02 pour le café en parche, à cause du taux élevé du change passant de 212,81 p. 100 à 246,87 p. 100, tandis qu'il baissait en 1916, par suite de l'augmentation du frêt, de l'assurance maritime, etc., et tombait respectivement à C 66,60 et C 62,36. Mais en prenant, pour ces deux dernières années, la moyenne de prix de vente des différentes catégories de café, on obtient pour 1915 le chiffre de C 87,13 et pour 1916 celui de C 84,94 ; soit une baisse insignifiante de C 2,19. En 1915, le pourcentage de café en parche était de 46,89 p. 100 contre 53,11 p. 100 de café en or, tandis qu'en 1916 on obtenait 33,66 p. 100 de café en parche contre 66,34 p. 100 de café en or.

La presque totalité du café de Costa Rica est expédiée en Angleterre, où il est particulièrement apprécié et obtient le plus souvent de véri-

tables prix de fantaisie. C'est ainsi que pour la récolte 1912-13 ce pays a reçu 167.596 sacs ou 10.643 576 kilogrammes. 72 369 sacs en parche et 95.227 en or, représentant 82 p. 100 de l'exportation totale, tandis que l'Allemagne ne recevait que 19.096 sacs, soit 8 p. 100, les États-Unis 11.694, soit 6 p. 100, et la France seulement 5.130, soit 3 p. 100, bien que le café de Costa Rica bénéficie de notre tarif minimum. Le reste se divisait entre l'Amérique espagnole, 516 sacs et divers pays, 1.479.

En prenant comme base les statistiques établies depuis 1905, la République de Costa Rica exporte chaque année une moyenne de 14.016.704 kilogrammes pour une valeur de C 6.997.955. En 1914, elle en exportait 17.717.068 kilogrammes pour une somme de C 10.028.731. En 1915, les chiffres tombaient à 12.206.357 kilogrammes et 8.022.166 colons pour se relever en 1916 à 16 843 782 kilogrammes et 9.123.307 colons. Tandis qu'en 1915 l'Angleterre distançait encore de loin toutes les autres nations avec 9 416.710 kilogrammes contre 1.792.608 aux États-Unis, elle n'en recevait plus en 1916 que 8.455.885 kilogrammes contre 7.105 741 aux États-Unis et 310.371 à la France. Soit un pourcentage respectif de 50,20, 42,19 et 1,84.

Les bananes, dont on n'exportait en 1883 que 11.081 régimes, sont arrivées par étapes rapides à rejoindre le café et même à le dépasser. En 1890 la République de Costa Rica envoyait déjà aux États-Unis un million de régimes et en 1900 elle en expédiait plus de trois millions. A partir de 1902 l'Angleterre commençait à lui en acheter et en 1912 le total des régimes exportés était de 10.647.702 dont 7 984.616 pour les États-Unis, 266.386 pour l'Angleterre et 17.000 pour Panama. Une fois seulement, en 1908, la France avait acheté 700 régimes. Depuis plusieurs années le prix du régime s'est maintenu à un colon, soit 2 fr. 40.

En 1914, Costa Rica exportait 10.162.912 régimes et continuait, malgré la guerre, à en envoyer 9 521.648 en 1915, et 10 058 738 en 1916, dont 7.300.062 allaient aux États-Unis et 2.758.676 en Angleterre.

Si l'on se reporte aux statistiques des trente dernières années, on voit que l'Angleterre depuis 1883 jusqu'en 1905 tenait la tête parmi les pays acheteurs du Costa Rica avec un pourcentage de 47 p. 100, mais cette année-là elle cédait la première place aux États-Unis pour n'avoir plus en 1912 que 41,64 p. 100 contre 49,90 à ceux-ci. L'Alle-

magne, avec 10,84 p. 100 en 1883, passait en 1889 à 2,91 p. 100, remontait en 1895 à 18,10 p. 100 pour descendre jusqu'à 3,72 p. 100 en 1905 et rester avec 5,55 p. 100 en 1912. La France suivait cette même progression descendante et avec des pertes encore plus considérables ; de 10,82 p. 100 en 1883 elle tombait à 0,26 p. 100 en 1889, se relevait à 2,65 p. 100 en 1895 pour s'abaisser à 1,32 p. 100 en 1905, à 0,46 p. 100 en 1910 et se maintenir à 1,30 p. 100 en 1912. Les autres nations n'avaient eu en 1912 que 1,61 p. 100 à se partager.

On voit donc que plus de la moitié du commerce extérieur de la République se fait avec les États-Unis d'Amérique : l'Angleterre occupe le second rang avec 28,80 p. 100, l'Allemagne le troisième avec 11,40 p. 100, et la France le quatrième avec 3,13 p. 100.

Cette situation s'explique aisément pour les États-Unis auxquels la proximité ainsi que des communications fréquentes et rapides assurent un avantage considérable sur les pays européens, et pour l'Angleterre par le paiement en marchandises des sommes qu'elle doit au Costa Rica. Il semble toutefois pour la France que son commerce pourrait se développer davantage. Il n'existe dans toute la République aucune maison française s'occupant spécialement de la vente de produits français et pouvant les faire apprécier comme il conviendrait. En dehors des « Commissariats » de la *United Fruit C°* dans ses nombreuses plantations de bananes, tout le commerce à Costa Rica est entre les mains des Allemands et des Espagnols, de quelques Italiens aussi, et ceux-ci, naturellement, s'approvisionnent de préférence dans leurs pays d'origine. D'autre part le nombre restreint de nos colons et leur situation modeste en général ne sont pas une aide suffisante pour la diffusion de nos produits et il semble que les négociants de France auraient avantage à se syndiquer pour fonder à San José un grand comptoir pour la vente d'articles français de bonne qualité, articles de Paris, vins et liqueurs, huiles et conserves, parfumerie, produits pharmaceutiques, pour lesquels notre supériorité est universellement reconnue. La lutte est particulièrement difficile pour nous à cause des droits élevés qui frappent les articles de luxe, les parfums, les vins et les liqueurs, et viennent augmenter le prix déjà élevé des marchandises françaises. C'est ainsi que tous les articles en soie paient un droit de C 5,50 par kilogramme ; les robes, même

lorsque le fond seul est en soie, paient C 7,50; les vêtements de fil et de laine C 4; les produits pharmaceutiques C 3; les parfums C 5; les cognacs et les liqueurs contenant moins de 60° d'alcool, en barils et en dames-jeannes C 2,40; en bouteilles C 1,20; les vins de Champagne C 1,50 par kilogramme. Sur une importation totale de C 19 972 de vins de champagne, la France en 1912 n'avait plus la totalité comme jadis mais seulement C 16.578,79: le reste était importé par l'Allemagne et l'Espagne. De même pour les cognacs, sur C 61.168 elle n'avait que C 54.000, et là elle a à lutter contre le wisky dont l'importation, par les États-Unis et l'Angleterre, de C 35.333 en 1906 est passée en 1912 à C 76.748. Enfin pour les vins ordinaires blancs et rouges, l'Espagne, l'Italie et maintenant aussi les États-Unis font une redoutable concurrence aux vins français, grâce à leurs nombreux nationaux établis dans le pays. Sur un total de C 37.454.44 de vins blancs, l'Espagne en envoyait pour C 14.043,20 et la France pour C 11.783,89: quant aux vins rouges sur un total de C 121.353,47, la part de la France n'était que de C 56.675,74.

La République de Costa Rica, comme tous les autres pays, a senti peser sur son commerce les effets de la guerre mondiale. Elle a souffert particulièrement de la difficulté d'obtenir certains articles de première nécessité, et de la hausse des prix sur le marché international, de la pénurie et de la cherté du frêt maritime. Ses importations commencèrent à baisser en 1914 pour tomber lourdement en 1915 et se relever en 1916. Il est vrai que pour cette dernière année il faut tenir compte de la forte hausse des prix qui a enflé la valeur des importations, mais le total obtenu n'en témoigne pas moins en faveur de la puissance d'achat de la République. De même pour les exportations, elles baissèrent légèrement en 1915 pour regagner la normale en 1916, la seule différence consistant dans la baisse d'envois à certaines nations belligérantes, dans la disparition complète pour quelques-unes. Ce sont naturellement les États-Unis qui ont bénéficié de cet état de choses et leur commerce avec la République de Costa Rica a augmenté dans d'énormes proportions, aussi bien pour les exportations que pour les importations. Ils ont pris là une avance que les nations européennes, après la guerre, auront bien de la peine à rattraper et il nous faudra redoubler d'efforts pour conserver une place honorable sur le marché

de ce pays, car, plus que jamais, il faut se persuader qu'aucun marché, même peu important, n'est à dédaigner.

Les quelques tableaux suivants préciseront la marche du mouvement commercial de Costa Rica pendant la guerre en comparaison avec les années qui la précédèrent immédiatement, ainsi que la part respective de chacune des principales nations belligérantes.

| | IMPORTATIONS | | EXPORTATIONS | |
|---|---|---|---|---|
| | Poids | Valeur. | Poids. | Valeur. |
| **1913**. . . | Kil. 117.560.197[1] | C 18.677.652 | Kil. 27.206.161[2] | C 22.196.921 |
| **1914**. . . | 94.356 237 | 16.240.170 | 20.662.166 | 23.358.598 |
| **1915**. . . | 61.965.286,48 | 9.631.790 | 20 662.166 | 21.444.261 |
| **1916**. . . | 59.769.132,52 | 14.201.990 | 32.913.371 | 23.916.498 |

*Importations des principales nations belligérantes.*

| | **1913** | **1914** | **1915** | **1916** |
|---|---|---|---|---|
| | — | — | — | — |
| Allemagne. . . . . | C 2.883.867 | 2.291.329 | 92.427 | 2.881 |
| Angleterre. . . . . | 2 772.740 | 2.341.024 | 1.180.237 | 1.700.756 |
| Autriche. . . . . . | 7.420 | 6.686 | 157 | . . . . . . . . . |
| Belgique. . . . . . | 100.987 | 75.058 | 2.006 | . . . . . . . . . |
| États-Unis. . . . . | 9.608 235 | 8.649.779 | 6.520 424 | 10.058.940 |
| France. . . . . . . | 833.364 | 646.819 | 180.928 | 387.586 |
| Italie . . . . . . . | 366.877 | 381.274 | 295.947 | 268.652 |

*Exportations dans les principales nations belligérantes.*

| | **1913** | **1914** | **1915** | **1916** |
|---|---|---|---|---|
| | — | — | — | — |
| Allemagne. . . . . | C 1.084.690 | 1.014.855 | 28.440 | . . . . . . . . . |
| Angleterre. . . . . | 9.286.034 | 11.166.136 | 9.544.587 | 7.889.048 |
| États-Unis. . . . . | 11.270.524 | 10.523.798 | 10.461.943 | 14.690.273 |
| France. . . . . . | 205.670 | 266.015 | 135 431 | 200.899 |
| Italie . . . . . . . | . . . . . . . . .[4] | . . . . . . . . . . | 102.099 | 24.543 |

Les étrangers, on le sait, jouissent à Costa Rica des mêmes droits civils que les Costariciens : les incidents nés d'actes de commerce sont

1. Sans compter le bétail venant du Nicaragua.

2. Sans compter les régimes de bananes et le bétail.

3. Les importations d'Allemagne en 1916 se composaient de deux envois d'allumettes et de quelques colis postaux arrivés en 1915 et retirés en 1916.

4. Vu leur peu d'importance avant 1915, les exportations en Italie étaient portées sous la rubrique : Nations diverses.

portés devant les tribunaux de la République et jugés d'après le droit commun et les règles formulées par le Code de commerce. Celui-ci, très complet, ne comprend pas moins de 1.169 articles divisés en cinq livres. Le premier traite des commerçants, le second des actes de commerce, de leur forme et de leurs effets, le troisième du commerce maritime. Le quatrième, qui s'occupait des faillites, a été remplacé par certaines dispositions du Code civil et une loi spéciale sur les faillites du 15 octobre 1901. Le cinquième avait trait à l'administration de la justice pour les affaires commerciales ; il a été supprimé, le Costa Rica n'ayant plus de tribunaux de commerce et appliquant à toutes causes la législation commune. Un certain nombre de lois édictées pendant ces dernières années sont venues modifier et compléter heureusement ce code et apporter des précisions fort utiles sur différents points concernant le commerce, tels que la comptabilité commerciale, le transport, les sociétés commerciales, les lettres de change, le chèque, la vente des fonds de commerce, l'enregistrement des marques de fabrique.

Il en est une particulièrement intéressante pour les négociants étrangers en rapports directs avec Costa Rica. Cette loi du 21 juin 1901 sur l'enregistrement commercial oblige à être inscrits dans le *Registro Mercantil :* les écrits publics constituant, modifiant, annulant ou dissolvant les sociétés de commerce ; les pouvoirs généraux accordés par des commerçants ou des sociétés de commerce, leur révocation ou leur substitution ; les écrits constatant la nomination ou la révocation de l'administrateur, du gérant ou de l'agent d'une société anonyme ; les patentes concédées aux courtiers jurés ; les contrats matrimoniaux conclus entre un commerçant et son épouse, établissant la communauté de biens ; toutes reconnaissances de dettes ou de droits faites par un commerçant en faveur de son épouse ; les jugements de divorce ou de séparation de corps affectant un commerçant, ainsi que le jugement de dissolution de communauté ; les mandements délivrés par le tribunal pour les faillites. Les Sociétés étrangères établissant des succursales ou des agences dans la République doivent présenter, pour être enregistré, en plus des documents exigés des nationaux, un certificat expédié par le consul respectif de Costa Rica ou à son défaut par celui d'une nation amie spécifiant qu'elles sont constituées et



Artisans costariciens. — Potière.

autorisées conformément aux lois du pays de leur siège central. Seuls les documents inscrits dans le *Registro Mercantil* auront effet légal, et le droit d'inscription de n'importe quel document sujet à enregistrement ne dépassera jamais deux colons.

Toutes ces mesures contribuent à entourer de garanties le commerce d'importation qui pendant longtemps encore devra suppléer aux besoins des habitants. Costa Rica, en effet, n'est pas encore un pays de grandes entreprises ; le manque de charbon, la rareté de la main-d'œuvre, le nombre restreint des consommateurs écartent actuellement la possibilité de manufactures importantes. Elles seraient obligées de se consacrer à l'exportation et se trouveraient dans des conditions défavorables pour lutter avec la concurrence. Par contre, pour subvenir aux besoins mêmes du pays, quantité de petites industries sont à créer dans lesquelles un capital restreint peut être engagé, semble-t-il, avec une entière sécurité.

C'est ainsi qu'en dehors de la grande fabrique nationale de liqueurs, dont le Gouvernement a le monopole, il s'est formé plusieurs fabriques de bière, de glace et d'eaux gazeuses, de savon, de bougies, de pâtes alimentaires, de briques et de tuiles ; deux grands moulins à vapeur à Limon et à San José, de nombreuses scieries mécaniques, surtout sur le versant du Pacifique. L'industrie des chaussures a été favorisée par des droits protecteurs et suffit presque à la consommation courante. Les chaussures de luxe et les cuirs fins viennent de l'extérieur. De même la plupart des meubles sont fabriqués maintenant dans le pays avec les bois du pays. Le Gouvernement subventionne à Alajuela une petite filature qui sert en même temps d'école. Des Français, MM. Robert frères, ont organisé à San José une importante maison de confection. Enfin, tout récemment, un ingénieur costaricien a installé à San José une fabrique très bien outillée pour la fabrication de cordes avec la fibre de la *cabulla* (*agave o pita*), plante textile abondante à Costa Rica. Il se propose d'introduire de nouvelles machines afin de pouvoir fabriquer aussi des sacs à café, des nattes et des brosses.

La force motrice nécessaire est fournie presque partout par les nombreux cours d'eau qui sillonnent toute la République. Ceux-ci peuvent devenir très utiles pour la production d'énergie électrique.

C'est ainsi qu'on avait songé à électrifier la ligne du chemin de fer au Pacifique et à se servir pour cela du rio Grande. Aussi, afin de protéger à la fois les intérêts cantonaux et ceux des entrepreneurs, le Gouvernement a-t-il soumis l'utilisation des eaux du domaine public pour des installations hydrauliques à une demande de concession. Il faut payer un droit fixe de 10 colons et un impôt annuel déterminé par le ministre de Fomento mais qui ne dépassera jamais un colon par cheval de force.

---

## CHAPITRE VI

# MINES ET AGRICULTURE

Mines. — Production d'or. — Agriculture. — Différentes zones. — Département d'Agriculture. — Bulletin de Fomento. — Champs d'essai. — Elevage. — Loi sur le déboisement. — Caisse de crédit rural.

A Costa Rica, comme sur tout le continent américain, les premiers *conquistadores* furent attirés par l'appât de grandes quantités d'or. Ici toutefois leurs espérances furent déçues ; les mines d'or que l'on disait exister dans la région de Talamanca ne furent jamais découvertes et sous aucun autre point du territoire on ne trouva, à cette époque, aucune trace du métal précieux si ardemment convoité. Durant toute l'occupation espagnole aucune mine ne fut ouverte. Ce n'est qu'au début de 1815 que Fray Nicolas Garcia, évêque de Nicaragua et de Costa Rica, en suivant la route du Mont del Aguacate, remarqua en cet endroit l'existence de pierres minérales. Des membres de sa suite s'empressèrent d'en emporter des échantillons et l'un d'eux, Lombardo Gallegos, dénonça en 1820 la mine de Sacra familia. Deux ans plus tard une autre mine était découverte dans la même région, la mine de Los Oreamunos, dont ceux-ci tirèrent plus d'un million de piastres et qu'ils louèrent ensuite. La mine de Los Castros, prolongement du filon de San Rafael dénoncé en 1822, rapporta jusqu'en 1835 plus de deux millions. « La Minita » était à son tour ouverte en 1832.

Le manque de voies de communication et de relations commerciales rendit tout d'abord l'exportation de l'or en barres très difficile et peu productive, mais en 1830 l'établissement dans le pays d'une Monnaie donna une impulsion plus grande à l'industrie minière. On calcule à cinq ou six millions de piastres la somme produite jus-

qu'en 1844 par ces différentes mines. La circulation de tout cet argent transforma complètement la situation intérieure du pays, mais bientôt il fallut creuser plus profondément et les Costariciens perdirent vite tout intérêt pour les mines. Peuple éminemment agriculteur, il préféra retourner à la terre et se dédia complètement à la culture du café.

Ce n'est que plus tard, en 1868, que fut fondée la *Compagnie del Monte del Aguacate* pour l'exploitation des mines de cette région. D'autres mines étaient découvertes dans le canton d'Esparta, près du rio Ciruelitas, et dans celui de Puntarenas, entre autres la mine de Montezuma et celle de La Union. Leur rendement ne fut jamais très important et les mines les plus riches et surtout les mieux exploitées se trouvent dans le district d'Abangares, sur la côte orientale du golfe de Nicoya. C'est un syndicat nord américain, *The Abangares Mining Syndicate C°*, qui a pris possession en 1897 de cette région et y a absorbé peu à peu les différentes mines d'or et d'argent, Tres Amigos, Tres Hermanos, Boston, San Raphael, Guacimal, Esperanza. Il y a fait d'ailleurs des dépenses considérables et a installé un outillage de premier ordre pour le traitement de l'or par le cyanure de potassium, ce qui lui a permis d'obtenir dans ces dernières années des résultats de plus en plus intéressants.

En 1884 la valeur déclarée de l'or et de l'argent en barres exportés de Costa Rica était de 25.477 dollars et elle se maintint longtemps sur ces bases modiques. Ce n'est qu'en 1899 qu'elle atteignit le chiffre de 229.850 dollars dont 144.850 d'or et 85.000 d'argent. Enfin en 1906 l'industrie minière commençait à se développer et on dépassait un million de dollars. En 1911 le maximum était atteint avec C 2.517.372, et en 1912 on exportait C 859.899 d'or et C 765.218 d'argent. En 1916, on arrivait aux chiffres de C 2.109.566 pour l'or et C 55.916 pour l'argent. Il existe aussi du cuivre dans la région du Pacifique et du fer en grande quantité sur la côte de l'Atlantique, au nord de Puerto Viejo. De récentes explorations dans la région de Talamanca ont amené la découverte de gisements de pétrole et il est vraisemblable que d'ici peu la République de Costa Rica ajoutera sur sa liste un nouvel article d'exportation.

Mais l'industrie minière, d'ailleurs presque entièrement aux mains d'étrangers, ne pourra jamais prendre une place bien considérable

dans ses préoccupations. Costa Rica est avant tout un pays agricole et là est réellement sa richesse. Son sol si fertile, son terrain si divers, divisé en zones chaude, tempérée et froide, lui permettent toutes sortes de cultures. Dans les terres chaudes, près des côtes où la végétation luxuriante des tropiques se montre dans toute sa splendeur, on trouve les cocotiers, les palmiers, les sapotiers, les bananes, la vanille, le caoutchouc et le cacao. Dans les régions plus tempérées, sur les plateaux de l'intérieur, c'est le café qui domine avec la canne à sucre et de nombreux arbres fruitiers, le maïs, les *frijoles*, ces petits haricots noirs et marrons très nutritifs, qui, avec le maïs, constituent la nourriture habituelle des gens de la campagne, les racines féculentes, les *yucas* (manioc doux) et les *chayotes*. Les parties plus élevées sont réservées à la culture des pommes de terre et aux pâturages. Enfin, dans la zone froide, c'est la région des chênes, et sur la cime des volcans, on ne voit plus qu'une végétation rabougrie avec un caractère nettement sub-alpin. A côté de ces diverses cultures, les vastes forêts qui couvrent encore une grande partie du territoire fournissent en abondance toutes sortes de bois de construction : le cèdre mâle, le nambar, le guachipelin (*diphusa robinioides*), le laurier, le guanacaste (*Enterolobium cyclocarpum*), le nispero, le quiebra-hacha (casse-hache), aussi dur que le fer ; de bois d'ébénisterie : l'acajou, le cèdre amer et le cèdre odorant, le gaïac, le cortez, le bois de rose, le cocobola ; et de bois de teinture : le bois de brésil, le mora, l'indigo, le rocou. Les plantes médicinales y sont aussi fort nombreuses. Parmi les plantes textiles, on trouve la *cabulla*, qui n'est autre que l'*henequen* du Yucatan, dont on fait des cordes, la *pita*, plus fine pour la confection des chapeaux ordinaires, et la *piñuela*, dont on ne tire encore aucun profit et qui n'est utilisée que pour faire des haies.

« Cultiver les champs, cultiver les cerveaux, disait le Président Jimenez, telle est la double tâche dont dépendent notre civilisation et l'existence de notre nationalité. » Il est juste de reconnaître que sous son administration le Gouvernement a fait tous ses efforts pour protéger l'agriculture et favoriser son développement en créant un Département spécial d'Agriculture inauguré le 1er janvier 1911. Celui-ci remplaçait la Société Nationale d'Agriculture qui n'avait pas l'estampille officielle et qui, avec ses maigres ressources, ne pouvait pas sub-

venir aux besoins des agriculteurs. Il comprenait plusieurs sections : propagande agricole, élevage, expériences et démonstrations agricoles, sylviculture, pomologie et pathologie végétale, chimie agricole et géologie agricole. Malheureusement le Congrès n'a pas pu donner à cette utile institution tout l'appui qu'elle réclamait et, en 1912, il enlevait quarante mille colons au faible budget de ce Département.

Ainsi privé d'une partie de son budget le Département d'Agriculture dut supprimer plusieurs sections et réduire ses services au strict minimum. Il dut abandonner la publication de bulletins populaires, écrits dans un style simple et compréhensible à tous, donnant aux agriculteurs des conseils pratiques et des indications sur les différentes cultures, sur le choix des semences, sur les maladies des plantes et des animaux, leurs symptômes et leurs traitements. Ces bulletins avaient déjà rendu d'appréciables services en répandant à travers la campagne la connaissance de méthodes nouvelles, plus modernes, permettant d'obtenir du sol un rendement supérieur, car les *campesinos* sont encore très routiniers, surtout dans les régions plus éloignées du plateau central. C'est ainsi que la plupart ignorent encore l'usage de la charrue ; ils se contentent de défricher un morceau de terrain, de mettre le feu aux troncs d'arbres abattus, et, une fois le terrain ainsi nettoyé, ils font des trous avec leur *machete*, ce sabre à lame courte et large dont ils ne se séparent jamais, y déposent quelques grains et attendent que le soleil et la pluie fassent le reste. La campagne de propagande n'a cependant pas été arrêtée. Aux Bulletins populaires a succédé le Bulletin de Fomento, Revue mensuelle fort bien présentée, contenant d'intéressantes études accompagnées de photographies et de dessins explicatifs très clairs, sur toutes les questions concernant l'agriculture en général, l'élevage du bétail, l'horticulture, l'arboriculture, l'aviculture et l'apiculture, la sylviculture, la lutte contre les insectes. La même idée a été poursuivie, de donner sous une forme simple et précise des conseils pratiques aux cultivateurs, en tirant profit des expériences acquises à Costa Rica ou dans d'autres pays, en conseillant l'emploi d'engrais, préconisant l'essai de cultures nouvelles. Pour un petit pays comme Costa Rica il semble, en effet, que l'ancien système était meilleur. Au lieu de s'adonner exclusivement à la culture du café, chaque *finca* produisait un peu de tout et

alors une récolte compensait une autre. Depuis longtemps, surtout depuis les prix élevés obtenus à une époque, les Costariciens ont tourné tous leurs efforts vers le café, abandonnant toute autre culture. C'est ainsi qu'ils importent des farines médiocres des États-Unis alors que jadis, de 1880 à 1890, les flancs de leurs montagnes étaient couverts d'un blé excellent. En 1884 la production de blé était de 145.542 litres, en 1887 de 171.358 litres; en 1888 elle tombait à 27.871 litres pour disparaître ensuite.

Cette propagande du Bulletin de Fomento est très efficacement secondée par les conférences que font des personnes compétentes parcourant les principaux districts du pays, apportant sur place aux agriculteurs les conseils dont ils ont besoin, mettant à leur portée les connaissances qui leur font défaut. Ces conférences du reste ont été accueillies partout avec beaucoup d'enthousiasme, les gens de la campagne y assistent de plus en plus nombreux et cette prédication en faveur des avantages procurés par le choix des semences, l'emploi des engrais et l'irrigation si nécessaire depuis que la destruction des forêts a modifié la régularité des pluies, ne tardera pas à porter ses fruits. Voulant encore augmenter sa sphère d'influence, le Gouvernement a inscrit dans les programmes des écoles primaires des cours d'agriculture afin d'éveiller, surtout chez les enfants de la campagne, un intérêt pratique pour les travaux de la terre et les encourager à s'y dédier dans leurs moments de loisir en mettant en pratique les leçons de leurs maîtres.

De même, depuis le 25 juillet 1912, un cours élémentaire d'agriculture, technique et pratique, a été institué pour la troupe dans les casernes de la capitale. En outre des conférences faites par un des conférenciers du Département de l'Agriculture et roulant sur des thèmes courants : sélection et culture du maïs, sélection et culture des pommes de terre, soins à donner aux caféières; des travaux pratiques, préparation du sol, semailles, etc., étaient exécutés par les soldats dans un champ d'essais spécial.

Cet enseignement se trouve complété par le bureau technique de consultations agricoles qui fournit avec la meilleure grâce, verbalement ou par écrit, les indications que lui demandent ses nombreux visiteurs ou correspondants. Le laboratoire agricole se charge de l'ana-

lyse des terres pour doser l'humidité, l'azote, l'acide phosphorique, la potasse et la chaux.

Dans le but d'améliorer les cultures existantes, d'en créer des nouvelles et d'aider les agriculteurs, le Département de l'Agriculture se charge pour le compte de particuliers, et sans aucune commission, de l'achat de machines agricoles, de semences. Il fait venir pour son compte une grande quantité de graines et d'engrais de première qualité qu'il vend au prix coûtant. Il introduit constamment des plantes nouvelles pouvant être utiles à l'agriculture, à l'élevage du bétail ou à l'industrie; il les confie à certains agriculteurs particulièrement soigneux ou les plante lui-même dans ses champs d'essais de Guadalupe près de San José et d'Orotina sur le versant du Pacifique.

Ce dernier, très vaste, sert surtout à la démonstration expérimentale de machines agricoles, à des essais pour l'emploi de différents engrais, à la culture des principaux produits du pays, riz, maïs et haricots, en employant les instruments et les procédés les meilleurs. A cet effet le Gouvernement a fait venir en 1911 une série de charrues de toutes sortes, de distributeurs d'engrais, de semeuses, de machines à dépiquer, de herses, etc., provenant des États-Unis, de la France et de la Belgique, dont beaucoup, après des essais publics, ont été achetées par des agriculteurs au prix coûtant. Une expérience très intéressante a été tentée en 1912 pour l'emploi des engrais. Six lots égaux d'une *manzana* ont été plantés de riz, le premier sans aucun engrais, les autres avec de la chaux vive, du carbonate de chaux et des engrais minéraux. La récolte des lots fertilisés fut naturellement bien plus importante, le meilleur résultat étant obtenu avec un mélange de carbonate de chaux et des engrais minéraux; par contre au point de vue économique le bénéfice fut bien inférieur, sauf pour les deux lots fertilisés l'un avec du carbonate de chaux, l'autre avec des engrais minéraux.

Le champ d'essais de Guadalupe, situé aux abords immédiats de la capitale, est réservé plus spécialement à l'acclimatation de plantes nouvelles et à des essais comparatifs permettant de constater celles qui s'adaptent le mieux au sol et au climat. On évite ainsi aux agriculteurs de coûteuses expériences et on facilite en même temps l'amélioration des pâturages par la distribution des meilleures graines, comme

le fameux *Rhodes grass* qui, récemment importé à Costa Rica, y réussit admirablement. Atteignant au bout de quatre mois près d'un mètre et demi de hauteur, il fournit un fourrage abondant très apprécié du bétail et il a en plus le grand avantage de résister très bien à la sécheresse.

Beaucoup de propriétaires ont pu ainsi, grâce aux semences distribuées, améliorer leurs pâturages et donner une nourriture appropriée aux animaux dont ils cherchaient à enrayer la dégénérescence par le croisement avec d'autres de qualité supérieure importés de l'étranger. Quelques éleveurs ont fait de gros sacrifices pour introduire des taureaux et des vaches de différentes races, Jersey, Guernesey, Durham. Pour les grandes haciendas des régions humides de l'Atlantique la race Holstein plus résistante est préférable, tandis que sur le versant du Pacifique on recherche plutôt les races Shorthorn et Hereford à cause de leur rusticité et de leur facilité d'acclimatation. Il semble que la race bretonne réussirait très bien à Costa Rica, habituée qu'elle est à de mauvais pâturages, à l'herbe dure et peu nutritive de la Bretagne et à la vie constante au dehors, exposée à toutes les intempéries.

Le Gouvernement a aussi apporté son aide en prenant à sa charge le transport par mer d'animaux de choix achetés aux États-Unis et en Europe. En outre le Département de l'Agriculture a fait venir quelques spécimens sélectionnés avec soin pour la reproduction qu'il maintient dans son champ d'essais de Guadalupe à la disposition des éleveurs : un étalon Hackney, un taureau Jersey, un taureau Guernesey et un taureau Lincoln.

Avec ces éléments nouveaux on peut espérer que la qualité du bétail s'améliorera rapidement en même temps que sa quantité s'accroîtra d'une façon appréciable. La loi récente établissant un impôt de cinq colons par chaque animal de race bovine importé ne manquera pas de contribuer à cette renaissance de l'élevage costaricien. Certains propriétaires, en effet, croyant trouver un profit plus rapide et plus important, préfèrent importer du bétail maigre du Nicaragua et l'engraisser. Or il a été calculé qu'un jeune taureau de deux ans de race Shorthorn, Durham ou Holstein, bien nourri, donne autant de viande qu'un taureau Chontal de cinq ou six ans. Ces résultats, semble-t-il, devraient avoir raison peu à peu de ces préjugés et stimuler le zèle des éleveurs

afin d'augmenter la production nationale et éviter de dépendre du pays voisin d'où vient actuellement une grande partie du bétail consommé.

L'élevage des chevaux est aussi en progrès, de ces petits chevaux vigoureux, remarquablement résistants, admirablement sûrs pour les chemins de montagne et d'une allure très souple. Les mules, si utiles dans ces pays, réussissent également très bien ; elles se vendent en moyenne 150 colons à San José et certaines, élevées sur le versant du Pacifique, ont atteint jusqu'à 180 et 200 colons.

Pour parer à la destruction inconsidérée des forêts le Gouvernement fait distribuer chaque année dans toute la République un nombre considérable de jeunes arbres, principalement des cèdres. Chaque arbre abattu pour l'exploitation du bois doit désormais être remplacé par deux plants de la même espèce. Il est en outre défendu de couper les arbres sur les pentes trop rapides, le long des routes, au bord des fleuves et des ruisseaux et dans un rayon de cinquante ou de soixante-dix mètres autour des sources, selon qu'elles se trouvent sur le versant des montagnes ou en terrain plat.

Cette destruction des forêts est due en partie à une coutume fâcheuse des gens de la campagne. Lorsqu'ils défrichent un terrain pour leurs cultures ils mettent le feu aux arbres qu'ils ont coupés sans prendre aucune précaution pour empêcher sa propagation, et chaque année ensuite ils brûlent entièrement le chaume. Faute d'un choix judicieux les forêts ont été détruites sur des versants trop escarpés pour être cultivés avec profit et ces erreurs répétées ont modifié le régime des pluies d'une façon très défavorable, occasionné des sécheresses excessives et de terribles inondations. Le procédé de recourir uniquement au feu, sans aucun autre travail, pour le nettoyage annuel des champs est absolument néfaste, il élimine complètement l'azote et enlève à la terre la faculté de retenir l'eau. Dans les terrains où dominent les argiles, la couche supérieure du sol se transforme en brique sous l'effet de la chaleur, l'humus est détruit et la couche inférieure prend une consistance qui rend plus difficile la pénétration des racines.

A maintes reprises les Gouvernements ont tenté de mettre fin à cette pratique fâcheuse, tout au moins d'en circonscrire les effets désastreux par une réglementation minutieuse. Un décret du 20 juin 1854 ordonnait d'ouvrir un chemin de ronde de cinquante mètres de large

autour du terrain auquel on voulait mettre le feu, de prévenir les voisins du jour et de l'heure de cette opération qu'il était interdit de faire en cas de vent. La loi du 26 octobre 1909 prohibait d'une façon absolue tout embrasement dans la campagne ; elle autorisait toutefois l'autorité politique locale à permettre des défrichements pour des cultures à condition d'observer les précautions indiquées. En outre il était défendu de mettre le feu dans un rayon de quatre cents ou deux cents mètres autour des sources. Les dégâts causés étaient toujours à la charge du propriétaire, du possesseur ou du locataire du champ embrasé. Un certain nombre se sont rendus compte du mal que causait cette habitude et y ont renoncé, mais beaucoup de petits agriculteurs s'obstinent, prétendant qu'il leur est impossible de préparer autrement leurs terrains. Il leur suffirait pourtant de se donner un peu de peine pour arriver à un meilleur résultat, mais ils préfèrent paresser et laisser le feu faire le travail à leur place. Aussi, durant ces dernières années le Gouvernement, sur l'initiative du Ministre de Fomento, don Enrique Jimenez Nuñez, a-t-il mené une campagne très vive contre cette coutume absurde et désastreuse et ordonné aux chefs politiques de faire appliquer la loi dans toute sa rigueur, d'imposer de fortes amendes aux infracteurs. Ces mesures énergiques ont obtenu un résultat très réel, les colonnes de fumée qui s'élevaient dans les champs pendant la période de sécheresse deviennent de moins en moins nombreuses et les efforts du Département de l'Agriculture pour faire comprendre les avantages des méthodes nouvelles auront à la fin raison de l'entêtement et de l'indolence de quelques-uns.

A Costa Rica, sauf dans quelques régions très éloignées des centres, le régime de la grande propriété n'existe pas. Les terres sont extrêmement divisées et il y a peu de familles qui ne possèdent pas leur maison avec un coin de culture. Par contre, beaucoup de ces petits propriétaires sont peu fortunés et n'ont pas toujours les moyens de donner à leurs champs tous les soins désirables, à plus forte raison de faire les frais nécessaires pour augmenter leur récolte. Il leur est très difficile d'obtenir à des conditions raisonnables l'argent dont ils ont besoin pour leurs travaux ou la subsistance de leur famille en attendant de pouvoir réaliser les produits de leur petite ferme. Le Gouvernement s'est préoccupé d'apporter à ces agriculteurs qui forment la majorité du pays

l'aide dont ils ont tant besoin et le 18 juin 1912 une loi décrétait l'établissement de « Caisses rurales de crédit ». Une Caisse centrale devait s'ouvrir à San José dont dépendraient des Caisses locales installées sur différents points de la République. Toutes les opérations se feraient sous le contrôle d'un conseil de trois membres, dont le Ministre de Fomento, et l'administration générale serait confiée à un Comité composé de cinq membres nommés par le Pouvoir Exécutif. Toutes ces fonctions, sauf celles de Trésorier, étaient gratuites. Cette institution avait pour but exclusif de faciliter et de garantir les opérations de crédit concernant l'agriculture. Les Caisses locales devaient être des unions de gens qui, par leurs qualités professionnelles, leur valeur morale et leur honnêteté, méritent confiance et crédit. Elles ne feraient de prêts à leurs membres que dans un but bien déterminé et justifié et ces prêts ne devaient jamais dépasser cinq cents colons. En aucun cas une action ne peut être intentée contre les membres individuellement mais ils sont tous responsables et obligés, en cas de déficit, à couvrir celui-ci par parts égales. Les opérations de ces Caisses de crédit rural étaient exonérées de tous impôts nationaux ou municipaux et le Gouvernement était autorisé à supporter, jusqu'à concurrence de vingt-cinq mille colons, les frais inhérents à la création et à la direction de ces Caisses et de leur fonds de réserve.

Les circonstances ont retardé jusqu'à présent la réalisation de ce beau projet, mais on peut espérer voir bientôt entrer en vigueur cette loi qui, pour beaucoup de petits agriculteurs, doit mettre fin à leurs difficultés et rendre leurs efforts plus efficaces.

## CHAPITRE VII

# ARMÉE. — INSTRUCTION PUBLIQUE

Effectif de l'armée. — École de musique militaire. — Instruction publique. — Loi de *Educacion comun*. — *Juntas de educacion*. — Enseignement secondaire. — Écoles professionnelles. — Périodiques et Revues. — Écrivains costariciens.

Tous les citoyens de la République appartiennent à l'armée, de dix-huit ans à quarante ans dans le corps d'opérations, de quarante à cinquante dans la réserve et de cinquante à soixante dans la garde nationale. En temps de paix le nombre de soldats en service actif peut s'élever jusqu'à mille hommes. Au cas de révolution intérieure il peut être porté à cinq mille et, en cas de guerre avec l'étranger au chiffre exigé par les circonstances. D'après les enrôlements l'armée totale se composerait de 50.485 soldats dont 37.280 pour l'armée active répartis entre 33 bataillons et rapidement mobilisables au moment nécessaire.

Vers la fin du siècle dernier le Président Rafael Iglesias avait élaboré une loi d'organisation générale de l'armée ; il recherchait volontiers l'appui de celle-ci et, d'autre part, à cause du conflit qu'il redoutait avec le général Zelaya, président de la république voisine de Nicaragua, il la voulait forte et bien préparée. Il avait donc prévu l'organisation de bataillons d'infanterie, d'escadrons de cavalerie, de batteries d'artillerie, d'un train des équipages, d'un état-major, d'un corps d'ingénieurs, d'un service de santé et d'une intendance. Les gouvernements libéraux qui lui ont succédé ont diminué tout cet apparat militaire et il n'existe plus maintenant que deux casernes à San José pour l'infanterie et l'artillerie et une à Liberia dans le Guanacaste pour surveiller la frontière du Nicaragua. Des jeunes gens de la campagne y sont appelés à tour de rôle pour quelques mois afin d'y recevoir des notions élémentaires

de discipline, d'hygiène et d'instruction militaire. Les nouvelles classes d'agriculture leur permettent en plus de profiter de ce temps passé à la caserne et d'acquérir des connaissances qui leur seront utiles à leur retour aux champs. Ils apprennent ainsi à cultiver la terre avec profit en temps de paix et, au cas toujours possible d'une guerre, à se servir habilement de leurs fusils pour la défense de la patrie menacée.

Une école de musique militaire a été fondée en 1909. Elle peut recevoir cinquante élèves âgés de 10 à 16 ans. Ceux-ci sont internes, prennent leurs repas à la cuisine militaire, sauf ceux dont les parents ou tuteurs vivent à San José, portent l'uniforme militaire et sont soumis à une discipline très stricte. Ils touchent une solde mensuelle de quinze colons pendant les deux premières années d'études et de vingt colons pendant les deux dernières. Indépendamment des classes musicales, ils reçoivent une bonne instruction primaire et un professeur spécial leur enseigne le mécanisme de la télégraphie sans fil. Organisée avec beaucoup d'ordre et dirigée avec beaucoup de zèle par M. Jean Loots, premier prix de flûte du Conservatoire de Bruxelles, cette école a donné des résultats très satisfaisants et fournit chaque année d'excellentes recrues pour remplir les vides des sept musiques militaires qui existent maintenant dans la capitale de chaque province. Celle de San José ne comprend pas moins de soixante-cinq exécutants et sa renommée a déjà dépassé les frontières de Costa Rica.

Pendant toute l'année, les officiers et sous-officiers s'exercent au maniement de canons de montagne et de mitrailleuses, suivent des cours d'artillerie sous la surveillance du général Romain, instructeur général d'artillerie, ancien officier belge depuis longtemps au service de la République à laquelle il a rendu de réels services pour la bonne organisation des troupes, leur bonne tenue et leur discipline. D'autre part les magasins tiennent préparées, en bon état et en quantité suffisante, les armes et les munitions nécessaires si jamais l'intégrité du territoire était menacée. Or c'est là l'important ; autrement ce faible noyau de troupes est suffisant pour ce petit peuple laborieux, pacifique, respectueux des lois et qui s'enorgueillit à juste titre d'avoir plus de maîtres d'école que de soldats.

En effet, l'instruction publique a toujours été une des premières préoccupations des gouvernants les plus éclairés qu'ait possédés la Répu-

blique. Sous la domination espagnole, l'ignorance crasse était pour ainsi dire la normale, même dans les familles les plus distinguées, et ce n'est qu'en 1815 que les habitants de San José fondèrent par souscription publique la *Casa de enseñanza de Santo Tomas*, afin d'éviter aux jeunes gens désireux de s'instruire d'aller à Guatemala et à Léon de Nicaragua où existaient des universités. Les premières dispositions pour organiser l'instruction publique furent prises sous le gouvernement de don Juan Mora Fernandez, puis sous le président Alfaro qui fonda en 1843 l'Université de Santo Tomas, sur l'initiative de son ministre le docteur José Maria Castro. Don Jesus Jimenez ensuite lui donnait une impulsion encore plus grande et plus efficace. Il faisait déclarer la liberté de l'enseignement, appelait d'Europe des professeurs distingués, ouvrait une école normale à San José, un collège à Cartago, et organisait l'enseignement primaire désormais obligatoire et gratuit. Il inscrivait à cet effet dans le budget une somme de 55.911,60 dollars, dont 31.942,10 pour les écoles primaires. Après lui le général Guardia se préoccupa surtout d'augmenter le nombre des écoles et c'est à don Mauro Fernandez, ministre sous le général Bernardo Soto, que revient le mérite d'avoir été le véritable organisateur de l'instruction publique dans le pays.

Convaincu de l'efficacité de l'instruction pour le développement intellectuel et moral des peuples, pour la formation de leur caractère, il porta tous ses efforts vers la diffusion de l'enseignement. Il lutta avec énergie contre les préjugés de certains esprits routiniers et timorés, fit comprendre aux pères de famille que l'éducation de leurs enfants était pour eux une obligation aussi sacrée que celle de leur donner des aliments et de les vêtir. En supprimant les châtiments corporels ou diffamants, en rendant l'école douce et agréable il la fit aimer aux élèves et, en relevant leur tâche à la hauteur d'un sacerdoce, il stimula le zèle des instituteurs. Par la loi sur l'instruction primaire, la loi de *Educacion comun*, promulguée le 26 février 1886, il organisa d'après une méthode scientifique l'instruction primaire, gratuite et obligatoire pour tous les enfants de 7 à 14 ans. Dans tous les endroits où se trouveraient au moins trente enfants en âge de recevoir l'instruction, une école devait être ouverte. Les cours, répartis entre six clases, portaient sur la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la géométrie, la géographie et l'his-

toire, la science élémentaire, notions du corps humain, animaux, plantes, minéraux, la morale, l'hygiène, le chant et la gymnastique. Dans les campagnes on ajoutait des notions d'agriculture et, pour les filles, des notions de couture et d'économie domestique, L'enseignement était laïque et ce ne fut qu'en 1892 que fut décrété l'enseignement du cathéchisme et de l'histoire sainte, mais celui-ci n'était donné qu'aux enfants dont les parents n'avaient pas manifesté par écrit un désir contraire.

En 1886, on comptait 260 écoles primaires fréquentées par environ vingt mille enfants des deux sexes. La loi permettait l'établissement d'écoles privées sous la condition de montrer au gouverneur de la province le diplôme du directeur et des maîtres, les programmes d'études ainsi que le règlement intérieur et de se soumettre à l'inspection scolaire pour l'assistance régulière des élèves, la moralité et l'hygiène. Les enfants avaient même le droit de recevoir chez eux l'instruction élémentaire obligatoire, mais ils devaient passer un examen à la fin de la seconde année et si celui-ci n'était pas satisfaisant ils étaient obligés de suivre les cours d'une école publique ou privée.

Pour l'administration scolaire, don Mauro Fernandez élabora la loi si bienfaisante des *Juntas de Educacion*, aujourd'hui encore en vigueur. Le territoire était divisé en districts correspondant autant que possible aux divisions politiques des cantons. Dans chacun de ces districts scolaires fonctionnait une *junta de educacion*, assemblée composée de trois membres titulaires et de deux suppléants, nommés par la municipalité cantonale pour une période de trois ans. Ces fonctions étaient gratuites et obligatoires. Pour être nommé, il fallait être majeur, avoir une conduite irréprochable, savoir lire et écrire, et, une fois élu, on ne pouvait se soustraire à cette obligation que dans certains cas prévus par la loi comme pour les conseillers municipaux. Ces assemblées avaient la personnalité juridique; elles étaient chargées de dresser la liste des enfants en âge de fréquenter l'école, de veiller à ce que les parents remplissent leur devoir à cet égard et d'imposer les amendes à ceux qui y manquaient. Pour chaque absence injustifiée de l'enfant, le père, le tuteur ou la personne qui en était chargée était passible d'une amende de vingt centimos, sans être obligé toutefois de payer plus de deux colons même si le nombre des absences était supérieur à dix. En cas de récidive l'amende pouvait être portée à cinquante centimos avec

un maximun de cinq colons, et à un colon avec un maximum de vingt-cinq colons. Dans le cas d'une négligence continue et volontaire le Gouvernement pouvait priver le père de la puissance paternelle et confier l'enfant à une autre personne. Les *juntas* étaient en outre chargées de la surveillance de l'hygiène, de la morale et de la discipline dans les écoles publiques, de la construction des édifices scolaires, de l'achat du mobilier et du matériel nécessaire exonérés complètement par l'État, ainsi que de leur conservation. Enfin elles devaient déléguer un de leurs membres pour visiter au moins une fois par mois toutes les écoles publiques du district.

L'État prend à sa charge les salaires de l'inspecteur général, des inspecteurs provinciaux, de tous les maîtres et maîtresses d'écoles. Les autres frais sont pris sur les fonds scolaires créés dans chaque district et dont la comptabilité est tenue par une trésorerie cantonale de l'enseignement primaire. Ces fonds sont constitués par différents droits perçus sur chaque arbre coupé dans les forêts nationales du district, sur chaque tête de bétail abattue dans le district, sur chaque débit de liqueurs nationales, sur les fers à marquer le bétail enregistrés par les personnes domiciliées dans le district, par les amendes, les successions vacantes, les contributions scolaires, les donations et les subventions de l'État provenant du fonds national d'éducation. Pour la construction des édifices scolaires, le district fournit le terrain puis, les plans et le devis une fois établis, les juntas convoquent une réunion générale des personnes domiciliées dans le district afin de couvrir la moitié des frais par des souscriptions volontaires. Si la somme n'est pas atteinte de cette façon, les Juntas doivent, dans la quinzaine suivante, établir le détail des sommes à verser par chaque individu en tenant compte des sommes déjà souscrites. Les pauvres ne pouvant pas payer au moins un colon sont exempts et de toutes manières la même personne ne peut être taxée pour plus de cent colons. La seconde moitié des frais est couverte à une date ultérieure de la même façon. Enfin pour assurer l'exécution des mesures prises par les autorités scolaires, le gouverneur ou le chef politique nomme chaque année un juge et des commissaires des écoles.

Don Mauro Fernandez se préoccupa également de l'enseignement secondaire. Avant son arrivée au pouvoir en 1885, celui-ci n'existait que

comme préparatoire aux études supérieures de l'Université ; il lui donna sa vie propre et pour préparer d'une façon spéciale ceux qui devaient devenir instituteurs de l'enfance, il créa le *Liceo de Costa Rica* comprenant trois sections, classique, commerciale et normale ; le *Colegio superior de Señoritas*, avec deux sections littéraire et normale. Cartago avait le collège de San Luis, Heredia celui de San Agustin, Alajuela l'Institut national. A San José, il y avait aussi deux écoles libres, le séminaire placé sous la direction de l'évèque et pour les jeunes filles un pensionnat dirigé par les Sœurs françaises de Sion. Une loi établissait une quarantaine de bourses tant pour le lycée que pour le collège de jeunes filles en faveur d'élèves pauvres et studieux désirant se consacrer à l'enseignement.

Pour l'enseignement supérieur il prit vis-à-vis de l'Université de Santo Tomas une décision qui souleva de violentes critiques. Sous prétexte que cette Université était surtout destinée aux études juridiques, qu'elle n'avait pas de Faculté de lettres organisée, que les conditions du pays ne permettaient pas l'établissement d'un centre d'investigation purement scientifique, il la supprima et la remplaça par une école de droit, une école du génie et une école de médecine. En fait, la première seule de ces écoles fonctionna.

Un emprunt scolaire de 300.000 dollars fut voté à cette époque, en 1888, pour l'édification d'écoles nouvelles et la réparation des anciennes, dans tous les districts de la République. Grâce à cette impulsion vigoureuse l'instruction primaire, fortement établie sur des bases solides et précises, résista victorieusement aux assauts des éléments rétrogrades, gagna peu à peu tout le territoire de la République et permit à celle-ci de prendre rapidement un rang honorable parmi les nations civilisées.

A leur tour, les présidents don Cleto Gonzalez Viquez et don Ricardo Jimenez apportèrent tous leurs soins à une application meilleure et plus efficace des dispositions contenues dans la loi générale d'éducation commune. Les programmes furent remaniés, les cours de l'instruction primaire ramenés à cinq classes, pour les écoles rurales à quatre ; l'inspection fut réglementée avec soin en 1907 par circuits scolaires comprenant un ou plusieurs districts, de même que la nomination et la classification du corps enseignant. Pour devenir maître d'école il

fallait être âgé de dix-sept ans, au moins, posséder un diplôme de l'école normale ou un certificat d'aptitude élémentaire ou supérieur délivré par la *Junta Calificadora del Personal Docente*, avoir une bonne conduite notoire, n'être atteint d'aucune maladie contagieuse ni d'aucune infirmité pouvant gêner dans l'accomplissement de ces fonctions. Les maîtres étaient classés en cinq catégories d'après le nombre d'années de service ou leur qualité, comme inspecteur ou directeur d'écoles avec un salaire mensuel de 100 à 125 colons pour la première, de 80 à 90, de 60 à 70, de 55 et de 45. Les auxiliaires formaient une catégorie spéciale avec un salaire mensuel de 35 colons. Enfin les maîtres spéciaux pour les matièrs accessoires, religion, langues vivantes, comptabilité, dessin, travaux manuels, couture, chant étaient classés en trois catégories avec un salaire mensuel variant de 40 à 15 colons pour une ou deux heures de classe par jour. Les promotions étaient déterminées par la *Junta Calificadora* d'après l'ordre rigoureux des catégories et au fur et à mesure des places vacantes.

Les maîtres des écoles publiques sont désormais inamovibles et ont droit à la pension indiquée par la loi générale d'éducation commune, c'est-à-dire la moitié de leur salaire après dix années de service consécutives, les trois quarts après quinze ans et le salaire entier au bout vingt ans. La loi prévoyait l'établissement d'un fonds de pensions avec les sommes versées à cet effet par l'État, les particuliers ou les associations et la reprise de 1 p. 100 sur le salaire des maîtres effectuée chaque trimestre. Mais cette dernière disposition était restée lettre morte et c'est pourquoi le règlement organique du corps enseignant des écoles publiques, en 1907, décrétait que dorénavant les sommes destinées à ce fonds de pensions seraient versées régulièrement. Par contre les instituteurs peuvent être suspendus ou destitués en cas de fautes graves, et parmi celles-ci le règlement a fort judicieusement placé tout manquement à la règle imposée aux maîtres de ne jamais attaquer les croyances religieuses de leurs élèves ou des familles de leurs élèves, ni de faire aucune propagande pour ou contre certaines opinions politiques.

Quant à l'enseignement secondaire, le règlement du 28 avril 1910 mettait au point, conformément aux exigences nouvelles, les programmes plusieurs fois modifiés. Les études comprenaient deux cycles ;

le premier, ayant pour objet l'éducation intégrale de l'élève, était de quatre années, dont une préparatoire, et le second, ayant pour but la préparation à l'enseignement, aux professions utiles ou à la vie pratique, était de deux ans, de trois pour la section normale. Le *Liceo de Costa Rica* avait plusieurs sections, d'humanités, normale, commerciale, technique, agricole; le *Colegio Superior de Señoritas* en avait deux, normale et supérieure. Chacune de ces sections décernait un diplôme. Dans les collèges de province, à Cartago, Heredia et Alajuela, les cours pouvaient être suivis en commun par les jeunes filles et les garçons.

Alors qu'en 1901-02 il n'avait été dépensé pour l'instruction publique que C 601.402, en 1912 la somme des dépenses engagées par ce Département s'éleva à C 1.267.519,63 dont 969.842,34 pour l'enseignement primaire. En 1891, il n'existait que 267 écoles, où professaient 479 maîtres et maîtresses et que fréquentaient 11.492 élèves sur 15.805 inscrits. En 1907 le nombre des écoles était de 347 avec 717 maîtres et, en 1912, il passait à 383 dont 34 de garçons, 32 de filles et 317 mixtes. Le corps enseignant, pour l'enseignement primaire seulement, se composait de 1.017 directeurs et maîtres d'école, dont 35 directeurs sans classes. On comptait 246 instituteurs et 736 institutrices costariciens et 34 étrangers. Les maîtres spéciaux, langues vivantes, chant, dessin, travaux manuels, religion, couture, cuisine, étaient au nombre de 174 dont 16 étrangers. Sur 31 407 enfants inscrits pour l'école 16.276 garçons et 15.131 filles, on obtenait une assistance moyenne de 27.680, soit une proportion de 88,13 p. 100. Il existe en outre 15 écoles privées avec 774 élèves inscrits, 14 à San José dont une allemande, et une à Turrialba ; 2 sont destinées exclusivement aux filles, la plus importante dirigée par les sœurs de Notre-Dame-de-Sion que fréquentent les jeunes filles appartenant aux meilleures familles pour y recevoir une éducation à la française, 3 aux garçons et les autres sont mixtes.

Pour encourager l'assiduité à l'école, le président Jimenez autorisait en août 1912 le ministre de l'Intérieur à retenir mensuellement cinquante colons sur son traitement pour les remettre dans les écoles de San José à l'élève, fille ou garçon, qui aurait obtenu les meilleures notes durant le mois. Il modifiait dans un sens plus libéral la loi sur

les bourses pour l'enseignement secondaire et supprimait la caution exigée par le décret de 1907. A égalité de points au concours la préférence devait être donnée aux enfants de la campagne sur ceux de la ville, au Costaricien sur l'étranger, à l'élève le mieux doué de qualités morales, au plus pauvre, enfin à celui dont les parents avaient rendu de bons services à la nation, en particulier dans l'enseignement. Enfin par de nouvelles réformes il s'efforçait d'augmenter encore l'efficacité de l'enseignement primaire, de le rendre plus pratique, d'adapter mieux les programmes aux conditions nouvelles créées par l'accroissement de la population et le développement des ressources nationales.

Pour un peuple agriculteur comme l'est celui de Costa Rica, la nécessité se faisait impérieuse d'écoles pratiques où les enfants, en outre d'apprendre à lire, à écrire et à compter, puissent acquérir les connaissances dont ils auront besoin plus tard dans leurs foyers. Il était aussi indispensable d'enlever aux gens de la campagne leur méfiance vis-à-vis de l'école. Pour cela le Gouvernement, après en avoir étudié soigneusement la possibilité, imposa aux maîtres l'obligation d'apprendre aux enfants à lire dans un laps de temps de trois mois. D'autre part, il enseigna l'agriculture aux garçons, la cuisine et la couture aux filles. Maintenant les parents envoient plus volontiers leurs enfants à l'école, convaincus désormais que le temps que ceux-ci y passeront ne sera plus sans aucun profit et qu'au contraire ils en sortiront mieux armés pour la lutte. Partout où cela a été possible des essais ont été faits et ils ont donné d'excellents résultats. Les programmes simplifiés ne comportent plus de géographie ni de science élémentaire ; ces matières seront enseignées en même temps que les élèves s'occuperont aux travaux des champs. Édifiée au milieu d'une petite ferme, l'école rurale permettra aux enfants de mêler dans ces travaux agricoles quotidiens la vie de l'écolier et celle du cultivateur. Dans un champ d'essais les élèves se livrent eux-mêmes à différentes cultures selon les méthodes préconisées par le Département de l'Agriculture, élèvent du bétail, des gallinacés ou soignent des ruches. Au cours de travaux manuels ils apprennent à orner leur maison, à réparer et même à fabriquer les menus objets indispensables. Aux conférences faites par les médecins du village ils s'initient à l'hygiène. En un mot, le Gouvernement veut transformer l'école « pour l'enfant, en un foyer

paisible et de bon aloi où il puisse travailler comme il aura à travailler dans la vie ordinaire, sous une direction affectueuse et intelligente, et pour le groupe social du district, en un centre d'éducation pratique, où par le moyen de leçons, de conférences et d'expériences, les adultes apprendront ce dont ils ont besoin ». Pour les filles on leur enseigne des travaux courants de couture et de confection ainsi que la cuisine. Ces cours sont très suivis et dans la cuisine spéciale dépendant de l'école, les fillettes s'ingénient avec entrain à préparer les aliments qui sont distribués aux élèves peu fortunés. Rien n'est touchant comme cette institution de la *Gota de leche* pour les enfants débiles, de la *Cocina escolar* et de l'*Abrigo de los Niños* pour les enfants pauvres assistant à l'école, auxquels elle permet de distribuer une nourriture simple mais saine et des vêtements. Tous y contribuent avec joie, Gouvernement, membres du corps enseignant et particuliers.

On ne saurait oublier la part prépondérante qui revient pour toutes ces réformes au jeune et intelligent sous-secrétaire, puis ministre de l'Instruction publique, dans deux des derniers gouvernements, don Roberto Brenes Mesen, dont l'activité et l'enthousiasme ne se sont jamais démentis. Prèchant d'exemple, il crée le *Boletin de Educacion Publica*, petite revue destinée aux maîtres d'école, renfermant des questions et des réponses sur différents sujets intéressant l'instruction publique et l'agriculture, des poésies et des contes pour lire aux enfants et les leur donner en dictée, des pensées simples, choisies dans les meilleurs auteurs, enfin des articles pédagogiques traduits de Revues étrangères. Il en assume la direction avec J. Garcia Monje et y collabore assidûment. Il visite fréquemment les écoles, réunit les instituteurs dans des conférences pour stimuler leur zèle, diriger leurs efforts et aussi pour écouter leurs doléances. Au hasard de mes excursions j'ai eu l'occasion de l'entendre à plusieurs reprises à San José, dans des chefs-lieux de province, dans des villes de moindre importance, dans de simples villages parfois. Partout, avec la même éloquence claire et précise, avec la même conviction profonde, il insistait sur ce point essentiel de l'école primaire, enseigner rapidement à lire. Il affirmait la possibilité de cet enseignement dans un laps de temps de trois mois, et, en montrant la nécessité impérieuse, il exigeait de tous ce résultat. Par des paroles quelquefois sévères il aiguillonnait la nonchalance de

certains maîtres, réveillait leur intérêt pour l'école, leur montrait la beauté de leur tâche, les adjurait de ne pas considérer celle-ci comme une corvée insupportable dont on s'acquitte avec ennui, uniquement pour s'assurer un gagne-pain.

Travaillant ainsi par une propagande personnelle à augmenter dans tout le pays l'efficacité de l'enseignement primaire, il se préoccupait de simplifier l'enseignement secondaire par un plan de matières obligatoires et de matières électives, de le rendre plus pratique, de l'assouplir et de l'élargir, d'ouvrir à la jeunesse d'autres horizons que ceux d'institutrices, de *médicos* ou de *licenciados*.

En attendant la fondation d'une École d'Arts et Métiers réclamée par le président Jimenez, on développait dans les collèges la partie industrielle, travaux de menuiserie, d'ébénisterie, etc., et au *Colegio de Señoritas* qui, en 1912, comptait 248 élèves, on créait une École d'arts domestiques, essentiellement pratique et expérimentale, dont les cours duraient deux années.

Quant à l'enseignement professionnel il comprend, à défaut d'Université, l'École de Droit dont les études ne comportent pas moins de six années, et où les élèves sont tenus d'assister régulièrement aux cours, la Faculté de Médecine dont dépend l'École d'Obstétrique, créée en 1900, l'École de Pharmacie, l'École du Génie récemment fondée, l'École de Musique de Sainte Cécile et l'École Nationale des Beaux-Arts, dotée d'une collection de moulages tout à fait remarquable, choisie à Paris avec un goût très sûr par le charmant auteur de *Cuentos Ticos*, don Ricardo Fernandez Guardia.

Grâce à ce développement de l'instruction publique, la culture intellectuelle générale du pays est très satisfaisante et dans les sphères plus élevées des carrières libérales, parmi la phalange d'ingénieurs, d'avocats, de médecins et de professeurs, se trouve un noyau d'esprits distingués, très cultivés, très avertis aussi des choses de la littérature. Quelques-uns ont fait leurs études en Europe, en France, en Belgique et en Suisse, les autres se sont servis de livres de texte français et c'est l'influence de notre langue et de notre méthode que l'on retrouve nettement chez la plupart des écrivains costariciens.

La Presse est représentée en temps ordinaire par des quotidiens du matin et du soir, *El Imparcial*, *la Información*, *la Prensa libre*.

Pendant les campagnes électorales surgissent plusieurs feuilles éphémères reflétant les idées de chaque parti et attaquant violemment celles du parti opposé. A Costa Rica le journalisme date des premiers jours de l'Indépendance sous la forme de périodiques manuscrits qu'un décret du 25 novembre 1824 invitait tous les citoyens à établir dans chaque village. La *Tertulia Patriotica* circula ainsi manuscrite pendant quelque temps et, en 1832, don Joaquin Bernardo Calvo fondait le premier journal imprimé *El Noticioso Universal*. Pio Viquez, poète et prosateur, d'une facilité de plume étonnante, se révéla dans le journalisme, chroniqueur brillant et plein d'ironie, et Léon Fernandez, l'auteur de *l'Histoire de Costa Rica sous la domination espagnole*, s'y distrayait de ses travaux sévères par des satires ingénieuses et mordantes. La liberté de la presse d'ailleurs a toujours été, sauf pour une courte période, complètement assurée et je me rappelle ce charmant épisode de l'administration de don Cleto Gonzalez Viquez. Celui-ci recevait un jour les doléances du représentant de don Manuel Estrada Cabrera au sujet d'articles dans lesquels le président de la République de Guatemala n'était pas admiré et glorifié comme il le désirait. En réponse à la demande qui lui était faite d'ordonner aux journalistes plus de respect il se fit apporter un album et montra au diplomate, soigneusement découpés, tous les articles et caricatures qui avaient paru sur lui-même dans les journaux costariciens.

Malheureusement l'intérêt du public pour les manifestations littéraires est restreint et presque toutes les revues créées dans ces dernières années sur l'initiative de quelques enthousiastes n'ont eu qu'une existence passagère. Plusieurs pourtant n'étaient pas sans mérite : *La Selva*, Revue d'art libre, *Paginas Ilustradas*; *El Figaro*; *Renovacion*, *Cultura* et *Vida y Verdad* rédigée par Roberto Brenes Mesen, l'auteur au style si châtié d'*El Canto de las Horas*, et Joaquin Garcia Monje, auquel on doit la publication de cette si utile collection Ariel, où sont présentés sous une forme simple et élégante les meilleurs poètes et prosateurs de toutes les époques et de tous les pays, philosophes, romanciers ou savants. A côté de cette publication, il faut citer *El Foro*, Revue intéressante de droit, de législation et de jurisprudence, dirigée par un avocat de talent, Luis Cruz Meza, et *Pandemonium*, Revue littéraire reprise par Justo A. Facio, le poète parnassien de *Mis Versos*,

l'artiste enthousiaste dont les efforts constants pour le développement de la culture intellectuelle de son pays ont réussi à maintenir depuis 1907 l'*Ateneo de Costa Rica*, temple où se réunissent toutes les personnes éprises d'un autre idéal que celui de la pure richesse. Groupant toutes les bonnes volontés, faisant appel à tous les talents, cette Société artistique et littéraire donne, devant un auditoire toujours nombreux et attentif, des conférences bimensuelles, traitant des sujets les plus divers, encadrées de morceaux de chant et de musique. Elle publie aussi des annales où paraissent de profondes études philosophiques de Roberto Brenes Mesen, Enrique Jimenez Nuñez, des études scientifiques d'Anastasio Alfaro, entomologiste savant, conservateur du Musée des antiquités costariciennes, de Fidel Tristan, érudit commentateur des éruptions volcaniques à Costa Rica, des études pénales du juge Luis Castro Saborio, des discours vibrants de Leonidas Pacheco, Ernesto Martin, Ramon Zelaya, d'élégantes traductions de maîtres français d'Alejandro Alvarado Quiros, des études critiques des meilleurs écrivains costariciens.

Au premier rang de ceux-ci se place don Ricardo Fernandez Guardia, le délicat auteur d'*Hojarasca*, et surtout des *Cuentos Ticos*. Ticos est le surnom donné aux Costariciens, de même que les habitants de Guatemala s'appellent *Chapines*, *Guanacos* ceux du Salvador, et Honduras, *Nicas* et *Pinolios* ceux du Nicaragua ; il provient de la coutume générale des Costariciens de se servir de diminutifs *hermaniticos* pour *hermanos*. Dans un langage élégant, très pur et très clair, il a su tracer une série admirable de tableautins de la vie costaricienne, d'une observation fine et malicieuse tout en restant profondément exacte. Avec une grâce charmante il note les moindres détails de la vie des *campesinos*, dépeint leurs mœurs simples et affables, leur candeur et leurs superstitions, montre les orages déchaînés dans les familles par les luttes politiques. Dans ces petits contes tour à tour héroïques, tendres ou railleurs, c'est toute l'âme de son peuple qui palpite, qui vibre, sourit ou gémit. La vie coloniale, avec ses légendes, ses intrigues amoureuses, sa foi superstitieuse et sensuelle, a été tracée de main de maître par D. Manuel de Jésus Jimenez.

L'étude des coutumes locales nous la retrouvons dans *Escenas costaricenses* de Claudio Gonzalez Rucavado, où sont dépeintes, dans

un style un peu relâché, les fêtes civiques de l'année et la vie à la campagne pendant les fortes chaleurs de la saison sèche, et dans les ouvrages de Joaquin Garcia Monje, *El Moto* et *Hijas del Campo.* Ces derniers renferment de fidèles et gracieuses descriptions des fêtes naïves des paysans, de la cueillette du café, de l'école du village et de son instituteur, ainsi que des pages émouvantes sur l'exode des belles filles de la campagne qui vont se placer à la ville pour s'y perdre le plus souvent. Dans un autre sens et sous une autre forme, le professeur Carlos Gagini a aussi contribué à cette littérature régionale par son *Diccionario de barbarismos y provincialismos de Costa Rica* où il a réuni les mots et expressions populaires, souvent très expressifs, propres aux Costariciens.

Dans *Zulai*, M^me^ Maria Fernandez de Tinoco raconte une légende indigène, pleine de fraîcheur, de beaux sentiments, de révoltes sublimes. Œuvre gracieuse, naïve et simple, elle est d'une haute élévation d'idées par le symbole qu'elle représente. C'est en effet, figurée sous la forme harmonieuse de *Zulai* l'âme de la race indigène occupant le territoire de Costa Rica. *Kaurki*, le cacique cruel qui la recherche comme épouse, représente la race Yankee voulant s'emparer des républiques centroaméricaines. *Zulai* se révolte, repousse avec fierté les insinuations hypocrites de l'ambitieux conquérant et préfère mourir dans les flammes pour se garder intacte de l'oppression étrangère.

Dans le domaine de l'histoire, Costa Rica compte quelques écrivains très estimables. Pour l'histoire de la conquête espagnole, Léon Fernandez et son fils Ricardo Fernandez Guardia, Anastasio Alfaro avec son intéressante étude sur l'administration de la justice, *Arqueologia criminal americana ;* pour l'histoire contemporaine Molina, Calvo, Francisco Montero Barrantes, Francisco Maria Iglesias ; pour l'étude des noms et des origines géographiques Cleto Gonzalez Viquez, Félix F. Noriega avec son utile *Diccionario Geografico de Costa Rica*, et surtout Manuel M. de Peralta, que sa belle série d'ouvrages, *Costa Rica, Nicaragua y Panama en el siglo XVI, Costa Rica y Colombia, Costa Rica y la Costa de Mosquitos, Historia de la Jurisdiccion territorial de Costa Rica, la Géographie historique*, etc. dans lesquels, par des documents patiemment recherchés, judicieusement réunis et savamment commentés il expose lumineusement les droits territoriaux de

Costa Rica, place au premier rang des historiens de l'Amérique latine.

Quant aux poètes, l'ardent soleil des tropiques, la beauté des paysages et la grâce des femmes « inspiratrices de sonnets et de madrigaux » les ont fait surgir en grand nombre : Pio Viquez, Rafael Angel Troyo, Justo A. Facio, Roberto Brenes Mesen, Alejandro Cardona, Eduardo Calsamiglia, José Maria Alfaro Cooper, poète délicat et ingénu, José Maria Zeledon, poète vigoureux et inspiré que ses idées emportent parfois à l'extrême. Deux noms toutefois se détachent, autant pour la valeur de leurs poésies que parce qu'ils sont les vrais représentants de la lyre costaricienne, Aquileo J. Echeverria et Lisimaco Chavarria, morts jeunes tous deux, l'un en terre étrangère, l'autre dans l'humble demeure où il était né, dans l'odeur vivifiante des champs, conservant sa sérénité jusqu'au dernier moment, visitant et chantant le coin de terre où il devait reposer, près de son village, et où il souhaitait de « voir, portées par des mains affectueuses, beaucoup de roses coupées avec amour ». Tous deux, bien que de façon différente, ont chanté la campagne costaricienne, les mœurs paisibles des paysans, l'âme gaie, franche, enthousiaste du *concho*, son respect pour sa mère, son amour touchant pour ses bœufs. Dans ses *Concherias*, Echeverria ne se préoccupe pas des rimes riches, de vers sonores, il écrit avec simplicité et aussi avec une pointe d'espièglerie. Sa muse, il le dit lui-même, est « jeune et ardente, brune au sein ferme, à la bouche sensuelle et plus rouge que les baies des caféiers ». Il chante « sa patrie adorée, son sol fertile, ses rosiers en fleurs, ses caféiers chargés de feuilles, les gars forts et honnêtes, joyeux, bons et sincères, les filles au cœur tendre et au sein dur, ses hautes montagnes, ses riantes vallées et son ciel limpide ». Il chante, comme l'oiseau auquel personne n'a appris à chanter, des choses délicieuses qu'il trouve dans sa tête. Dans ses *Orquideas*, *Nomadas*, *Desde los Andes*, *Añoranzas liricas* et son livre posthume, *Manojo de Guarias*, Lisimaco Chavarria a également chanté les beautés de la terre costaricienne, les parfums de la forêt, l'âcre odeur des brises marines, la douceur de la vie campagnarde, mais avec moins de gaieté, de joyeuse insouciance. Son inspiration est moins naturelle, plus raffinée ; elle est par contre plus vibrante et plus enthousiaste, souvent aussi c'est dans la douleur qu'elle puise sa force. Après des chants de révolte, des poésies

pleines d'amertume, il chante de nouveau les fleurs, la beauté des champs de maïs, la griserie des clairs matins, le murmure discret des ruisseaux, l'odeur de la terre humide après l'orage, le charme des jolies *campesinas*, les travaux, les joies et l'espérance du modeste cultivateur ; il dit tout son amour pour les plantes, son amour pour la vie des champs, pour le soleil

que nos envia
sus pompas en la tarde, cuando el viento
delira en los manglares
y juega entre las hojas de los mirtos.

---

## CHAPITRE VIII

## PUERTO LIMON ET LA COTE DE L'ATLANTIQUE

Puerto Limon. — Exportation des bananes. — Culture de la banane. — Droit d'exportation. — Chemin de fer de Limon à San José. — Nègres. — Matina. — Plantations de cacao. — Rio Parismina. — Tortuguero. — Bocas del Colorado. — Rio San Juan. — Castillo Viejo et San Carlos.

Sur la côte de l'Atlantique qui s'étend sur une longueur de 350 kilomètres la République de Costa Rica n'a qu'un port important Puerto Limon, l'ancien Puerto de Cariay, où, dans son quatrième et dernier voyage, Christophe Colomb vint ancrer ses bateaux le 18 septembre 1502. Il est situé au fond d'une baie, protégé par la petite île de la Uvita, que Colomb avait appelée La Huerta, jardin, tant il avait trouvé cet endroit enchanteur, et où sont placés maintenant les bâtiments de la quarantaine et le phare. Jusqu'au milieu du siècle dernier, il n'y eut là qu'un simple hameau de pêcheurs, composé de quelques huttes misérables. Le 20 septembre 1867 le président José Maria Castro décrétait que de ce jour la baie de Limon était ouverte au commerce extérieur et de cabotage comme port principal de la République sur la côte de l'Atlantique. Mais celle-ci ne devait s'animer qu'avec la construction du chemin de fer et se développer tout à fait qu'avec la culture en grand de la banane.

Placé à 2.025 milles de New York, à 1.340 milles de la Nouvelle Orléans, relié à la capitale par une ligne de chemin de fer, Puerto Limon accapare les quatre cinquièmes du commerce de tout le pays. Alors qu'en 1883 toute la *comarca* ne comprenait que 1.800 habitants, Limon compte aujourd'hui près de 7.000 habitants et possède deux quais parfaitement aménagés et fort bien outillés, un poste de télé-

graphie sans fil et un bel édifice spacieux en ciment armé que le Gouvernement vient de faire construire pour la douane.

La ville s'est beaucoup améliorée dans ces dernières années ; de nombreuses maisons nouvelles se sont édifiées, en bois ou en ciment armé, de beaux et vastes magasins se sont ouverts, succursales des grandes maisons allemandes de San José. Les rues sont plus propres, mieux entretenues ; grâce à la vigilance et à la fermeté du docteur don Benjamin de Céspedes les mesures d'hygiène ont été appliquées avec soin, des primes sont payées chaque année pour la destruction des rats, de grandes quantités de pétrole sont distribuées gratuitement pour la destruction des moustiques et les récipients d'eau sont recouverts d'un tamis. Des règlements sévères sont en vigueur ; les médecins doivent faire part des maladies qu'ils découvrent, de même que les hôteliers doivent indiquer n'importe quel cas de maladie sous peine d'une amende de 25 colons par jour. Grâce à ces dispositions, pas un seul cas de fièvre jaune n'a été relevé depuis le mois d'août 1904.

Bien qu'il n'existe pas encore d'hôtel de premier ordre, il y en a plusieurs suffisamment confortables comme chambres et comme nourriture. En outre du club, des tables et des chaises placées sur le trottoir devant un café permettent de se rafraîchir avec d'inoffensifs *refrescos* en face d'un petit parc délicieux se prolongeant jusqu'au bord de la mer, véritable oasis, planté d'arbres touffus et de fleurs délicates, lieu de refuge pendant la chaleur torride de la journée, et où, le soir, deux fois par semaine, la musique militaire vient jeter un peu de gaieté sous la direction enthousiaste du jeune maestro Manuel Coto. Bientôt des bains seront installés à un peu plus de deux kilomètres de Limon, à Cieneguita, et une concession a déjà été accordée pour la construction d'une ligne de tramway qui, partant du parc Vargas, traversera la ville et viendra aboutir à cet endroit.

A débarquer à Limon on éprouve une surprise ; la langue qu'on entend, les visages qu'on aperçoit font hésiter à se croire arrivé à Costa Rica, en territoire centroaméricain. En effet, à part les fonctionnaires, quelques commerçants et de rares ouvriers costariciens, on ne croise que des nordaméricains, employés de la *United* et du chemin de fer. Sur les quais, partout, on ne rencontre que des nègres importés de la Jamaïque, arrogants et grossiers ; de toutes parts on n'entend

que des conversations en anglais, un anglais nasillard et vulgaire.

Certains voyageurs ont complaisamment appelé Puerto Limon la ville de Mister Keith. Ce surnom n'est pas tout à fait exact. La République de Costa Rica doit certes beaucoup à l'homme qui, par son énergie, a pu mener à bonne fin la construction du chemin de fer de l'Atlantique. En implantant la culture de la banane dans ce pays où tout le monde s'était adonné à la culture du café à l'exclusion de toute autre, il lui a rendu là un réel service. Le demi-million de dollars d'or américain que la *United Fruit C°* s'est engagée à importer annuellement pour payer les salaires de ses employés a grandement facilité le maintien de l'étalon d'or. Tous ces avantages personne ne songe à les nier et on sait reconnaître, sans s'arrêter d'ailleurs à se rappeler la rémunération élevée de ses bienfaits, qu'en bien des circonstances et par réciprocité M. Minor C. Keith a été le bienfaiteur de Costa Rica. Pour Puerto Limon il est certain que c'est à son initiative première que sont dus son organisation en port, son développement comme ville, mais il convient de ne pas oublier que tous les travaux d'assainissement et d'embellissement ont été exécutés par l'État costaricien et entièrement à ses frais. La municipalité poursuit ces travaux, elle étend peu à peu le réseau des égouts et projette d'établir une usine hydro-électrique près de la chute du rio Blanco, à 21 kilomètres de Limon, pour assurer l'éclairage de la ville, la concession de la *United Fruit C°* touchant à sa fin, et en même temps doter ses habitants d'une abondante eau potable.

Le mouvement des entrées et des sorties augmente d'une façon constante et durant l'année 1912 elles furent de 532 pour les premières et de 530 pour les secondes, se divisant en 473 vapeurs marchands, 57 bateaux voiliers ou munis de moteurs à pétrole et 2 navires de guerre nordaméricains lors de la visite du secrétaire d'Etat Knox. Le nombre de passagers fut de 9.039 à l'entrée et de 8.290 à la sortie. Pour le cabotage il entra 261 embarcations et il en sortit 283.

En 1913, le nombre des entrées atteignait le chiffre de 574 avec un tonnage de 1.308.895 tonnes; il baissait en 1914 à 438 et en 1915, après un an de guerre, il n'était plus que de 310, avec un tonnage de 771.829 tonnes.

Un système excellent est organisé pour le débarquement des

bagages des passagers et leur transport aux hôtels ou à la gare. Un certain nombre de porteurs, *faquin*, est chargé de ce service ; ils ont tous une plaque de cuivre avec leur numéro et il faut se garder de prendre les individus qui ne peuvent pas la montrer. Les bagages de chaque voyageur sont posés ensemble par les soins de la douane qui remet un bulletin portant le nombre de kilogrammes. Comme un tarif imprimé indique le prix à payer par kilogramme selon que les objets sont portés du bateau à la douane puis de la douane à la résidence ou à la station, il n'y a aucune discussion possible et le numéro du *faquin* reste toujours une garantie.

La *Compagnie Générale Transatlantique* et l'espagnole du même nom, la *Hamburg Amerika Linie* service entre Colon et New York, la ligne italienne, la *Veloce*, envoient leurs bateaux à Limon une ou deux fois par mois. Une Compagnie anglaise *Elders et Fyffes Limited* assure un service hebdomadaire direct entre Bristol et Puerto Limon en dix-sept jours. C'est peut-être la meilleure voie pour se rendre d'Europe à Costa Rica, c'est en tous cas la plus régulière, la plus économique, la moins pénible et presque la plus rapide ; elle évite tout transbordement, le nombre des passagers est restreint, 12, et 50 pour les plus grands bateaux tout récents, les cabines sont confortables et on est certain d'être traité avec civilité par les officiers et le personnel. Pour les États-Unis, la *United Fruit C°* a trois services par semaine sans compter les nombreux bateaux qui s'occupent uniquement du transport des bananes.

On sait que le premier régime de bananes importé aux États-Unis le fut en 1871, sur une goëlette de 100 tonneaux qui arriva de la Jamaïque à Boston après onze jours de traversée. Le fruit était complètement pourri. Le capitaine Baker sans se décourager retourna à la Jamaïque et ramena, toujours à Boston, un chargement de 1.450 régimes qu'il vendit à raison de 2 dollars et demi, 3 dollars chacun, alors qu'il les avait payés 25 centavos. Il continua son commerce jusqu'en 1879, époque à laquelle s'organisa une Compagnie de bateaux à vapeur entre la Jamaïque et les États-Unis. En 1885 se formait la *Boston Fruit C°*, puis d'autres et enfin la *United Fruit C°* qui peu à peu engloba toutes les Compagnies existantes. Pour Costa Rica, le premier chargement de bananes eut lieu à bord du *SS. Earnholm*, le



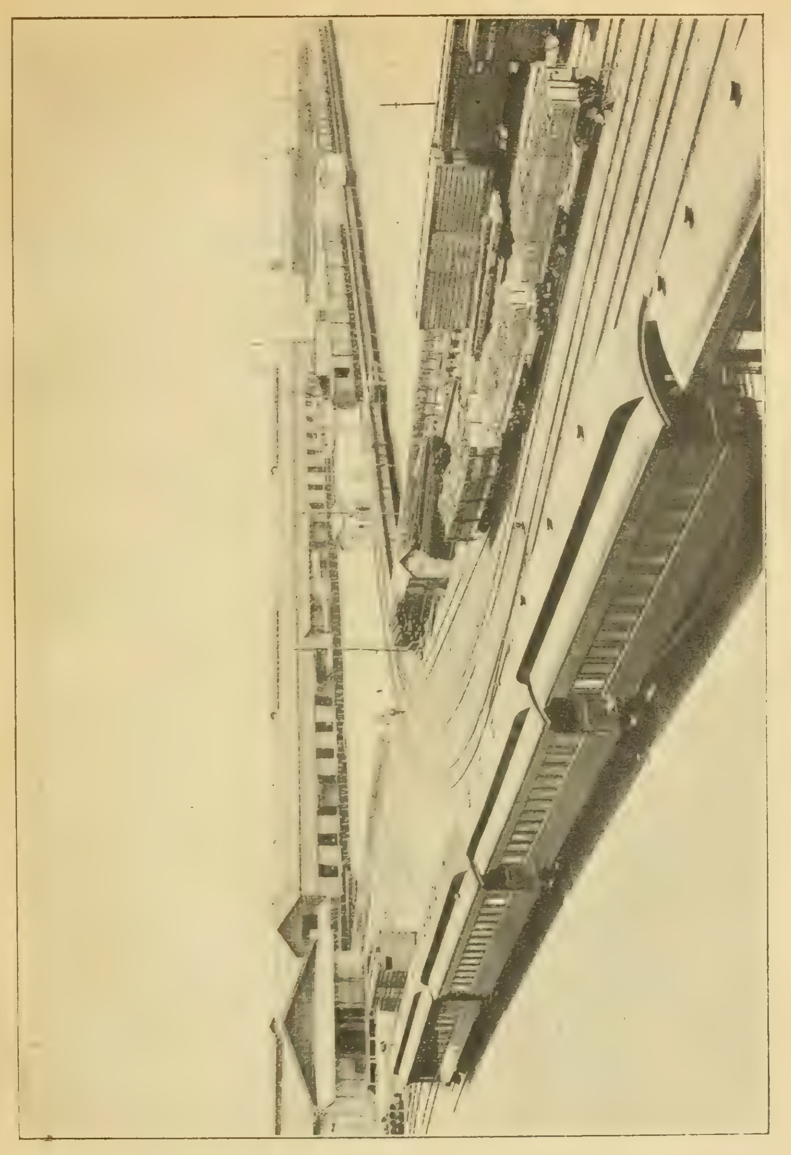
Culture du café. — Semis de café. Préparation des jeunes plants pour leur transport dans les plantations.



Culture du café. — Les caféiers en fleurs.

de Périgny

Planche IV (p. 96).



LIMON. — Les quais d'embarquement.

7 février 1880, de Puerto Limon à New York. Il n'était que de 360 régimes de 4 à 12 mains, une main contenant environ de 8 à 15 doigts. En 1883, on exportait 110.801 régimes, en 1890 on atteignait le premier million, en 1900 on dépassait trois millions et en 1912 les chiffres statistiques indiquaient 10.647.702 dont un million pour la région du Rio Sixaola. En 1916, il s'en exportait encore 10.058.738, dont 7.300.062 aux États-Unis et 2.758.676 en Angleterre. Pour la région de Limon la progression dans ces dernières années était la suivante :

| | CANTON DE GUAPILES | | CANTON DE SIQUIRRES | CANTON CENTRAL DE LIMON | TOTAUX |
|---|---|---|---|---|---|
| | — | | — | — | — |
| 1908 . . . . | 1.433.343 | régimes. | 4.584.708 | 4.054.749 | 10.072.800 |
| 1909 . . . . | 1.113.613 | — | 4.333.612 | 3.891.033 | 9.338.258 |
| 1910 . . . . | 1.265.780 | — | 4.473.998 | 3.237.208 | 8.976.986 |
| 1911 . . . . | 1.155.474 | — | 4.797.065 | 2.827.478 | 8.780.017 |
| 1912 . . . . | 1.460.296 | — | 5.361.2[illegible]7 | 2.962.532 | 9.784.055 |

Toute cette côte de l'Atlantique convient merveilleusement à cette culture du bananier qui réclame une chaleur extrême et très humide, un sol argileux et arénuleux, riche en humus et en dépôts d'alluvion. Dans ces conditions le bananier ne requiert pas beaucoup de soins : il produit des fruits toute l'année et se propage spontanément au moyen de jeunes pousses qui surgissent du pied de la plante mère. A cause de la constance des pluies dans cette région on peut semer à n'importe quelle époque ; une fois le terrain défriché en ayant soin de laisser quelques arbres comme abri contre les vents, on tire des lignes parallèles orientées de l'Est à l'Ouest afin que les plantes reçoivent toute la journée les rayons du soleil. La distance entre les allées varie selon la qualité du terrain de 4 à 7 mètres ; de même entre les trous qui mesurent généralement 20 à 25 centimètres de côté ainsi que de profondeur si la terre est douce, 30 à 40 si elle est dure. Pour les plantations mixtes de bananes et de cacao la distance doit être de 5 mètres partout et les plants de cacao sont placés au milieu entre deux pieds de bananiers en suivant le sillon. Les agriculteurs costariciens choisissent pour les semences le *puyon de aguja*, de forme conique, qui peut atteindre jusqu'à un mètre de hauteur sans déployer de feuilles et qui est particulièrement vigoureux ; mais dans la zone bananière de la côte

on adopte plutôt le système plus économique de semer de la racine, véritables tubercules pesant de 15 à 20 kilos et qu'on divise en plusieurs morceaux avec deux ou trois bourgeons. Lorsque la plante est âgée de dix ou douze mois, on coupe le fruit, un régime pour chaque plante. Ce régime est formé d'une tige fibreuse longue d'un mètre et terminée en forme de pointe de lance autour de laquelle sont disposés les fruits en plusieurs rangées ou mains se recouvrant en partie. Ces mains sont au nombre de 7 à 12 et se composent de 15 à 25 doigts. Après avoir donné un régime la plante meurt ; on la coupe et on se sert pour de nouvelles plantations des 4 ou 5 jets qui poussent de la racine. Il convient de dégager les pieds des mauvaises herbes et cette opération doit se faire trois ou quatre fois au moins la première année. Il faut également veiller à l'écoulement régulier et facile des eaux.

On considère une bonne production celle de 40 à 45 régimes par hectare et par mois. Un bon terrain produit au bout de dix mois, en pleine production au bout de quinze. Une plantation dure en moyenne douze ans, parfois vingt ans. Le régime de première classe, soit de 9 mains pèse en moyenne 28 kilos et demi, celui de seconde, soit de 7 ou 8 mains environ 15 kilos et demi. A Costa Rica on obtient une moyenne de 70 p. 100 de régimes de première classe et de 30 p. 100 de seconde.

Il existe de nombreuses variétés de bananiers différant légèrement l'une de l'autre par la dimension, la couleur et la saveur des fruits ainsi que par leur forme et leur nombre sur chaque régime. Les principales à Costa Rica sont : musa paradisiaca, sapientium, normalis, arnoldiana, religiosa, martini, rosacea, sumatrana, superba, etc. La variété la plus commune des *bananos* est la *musa sapientium*, c'est celle qui donne les fruits pour l'exportation ; elle est plus résistante que les autres espèces, produit des régimes plus compacts et plus réguliers, de poids et de dimensions uniformes, qui supportent mieux le transport et dont le fruit bien formé a un goût sucré très agréable. Pour les *platanos*, dont le fruit est plus grand et de texture plus fibreuse, la variété la plus répandue est la *musa paradisiaca ;* elle croît partout sur la côte du Pacifique et jusqu'à 1.200 mètres d'altitude et sert pour la consommation intérieure. A l'encontre du *banano* le *platano* n'est pas comestible cru, on le mange cuit. Une variété dominicaine produit

des régimes qui n'ont pas plus de 10 à 25 doigts, mais chacun mesure 30 centimètres de long et pèse de 2 à 4 livres ; c'est l'aliment quotidien des gens de toutes classes, vert et cuit ou mur et frit. Le *guineo macho* sert sur le plateau central à donner de l'ombre aux caféiers, de même que le *guineo morado* dont on prend les fruits pour engraisser les pourceaux.

On utilise d'ailleurs la banane de bien des façons : on en fait de la farine, du vinaigre, de l'alcool. Bernardin de Saint-Pierre ne disait-il pas : « Le bananier à lui seul donne à l'homme de quoi le nourrir, le loger, le meubler, l'habiller et l'ensevelir. » Dans certains pays on fabrique des tissus avec les parties fibreuses de la plante et on se rappelle le banquet offert il y a quelques années par un Américain à Cuba, servi sur une table couverte de feuilles de bananes, avec le menu suivant : Soupe de bananes. — Pain blanc et pain noir de bananes. — Beurre de bananes. — Purée de farine de bananes. — Confits de bananes au vinaigre de bananes. — Poulet sauce banane. — Biscuits de bananes. — Gâteau de bananes. — Gelée de bananes. — Pastilles de bananes. — Crème de bananes. — Confiture de bananes. — Bonbons de bananes. — Vin de bananes. — Champagne de bananes. — Au dessert les discours en prose et en vers célébrèrent l'excellence de la banane.

A cause du climat très dur de la région bananière, on est obligé de recourir à la main-d'œuvre nègre et la *United Fruit C°* n'emploie pas moins de 5 000 nègres de la Jamaïque dans ses plantations pour nettoyer les champs, labourer le sol avec des bœufs, l'assécher, planter les arbres, couper les régimes et les charger sur les trains. On les paie en moyenne de C 2,50 à 2,75, soit 6 francs à 6 fr. 60 par jour, mais ils ont l'avantage de résister parfaitement aux fièvres, de travailler sous les plus violentes averses aussi bien que sous le soleil le plus brûlant. Beaucoup de planteurs font faire leurs travaux par contrat ; pour le premier défrichement, coupe des jeunes pousses avec le *machete*, 12 colons par hectare, pour le placement des jalons, 6 colons, et pour abattre les arbres, 80 colons. Pour préparer 100 hectares de terrain on calcule environ quatre mois.

Voici, d'après des observations faites pendant de nombreuses années, dans des propriétés particulières et dans beaucoup de planta-

tions de la *United Fruit C°*, le coût approximatif de l'établissement d'une plantation de bananes de 200 hectares, par hectare :

| | |
|---|---|
| 1re *année.* — Valeur d'un terrain à proximité de la voie ferrée. . | C 50 » |
| Défrichage, semences, salaires des employés, mensuration du terrain, campement. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 145 » |
| Allée de dégagement chaque 50 mètres à 8 centimos le mètre. . | 16 » |
| 2e *année.* — Nettoyage, repiquage, construction de maisons, drainages, frais généraux, salaires, etc. . . . . . . . . . . . . . . | 75 » |
| Construction de tramways . . . . . . . . . . . . . . . . . | 72 » |
| Coupe et chargement de 100 régimes à 10 centimos chacun. . . | 10 » |
| 3e *année.* — Nettoyage, repiquage, salaires, etc. . . . . . . . . | 60 » |
| Coupe et chargement de 300 régimes à 10 centimos chacun . . . | 30 » |
| Total des frais à la fin de la 3e année . . . . . . . . . | C 458 » |
| Vente de 400 régimes à 66 centimos . . . . . . . . . . . . . . | 264 » |
| | C 194 » |
| Intérêts à 10 p. 100 pendant 1 an 1/2. . . . . . . . . . . . . . | 29,10 |
| Coût net d'un hectare à la fin de la 3e année . . . . . . . . . . | C 223,10 |
| 4e *année.* — Production moyenne, 500 régimes, profit net de 26 centimos par régime = C 130. — Chaque hectare coûte donc C 223 moins C 130 = 93 plus 10 p. 100 d'intérêts . . . . . . . | C 102,30 |
| 5e *année.* — Diminution du produit à cause de l'épuisement des terres et de la multiplication des régimes de seconde classe. Bénéfice net : 450 régimes à 26 centimos . . . . . . . . . . . | C 117 » |

En calculant l'intérêt on voit que l'hectare est complètement remboursé à la fin de la cinquième année.

Le bananier n'est pas exempt de maladies et parmi ses ennemis il en est un qui ne manque pas de causer de sérieux dommages : c'est la *taltuza*, petit rongeur du genre écureuil qui attaque les racines du bananier et en provoque rapidement la mort. Tous les essais faits pour l'exterminer sont restés vains jusqu'à présent et les planteurs en sont réduits à payer un dollar or pour chaque animal que leurs ouvriers parviennent à tuer. L'excès de pluie entraîne aussi parfois des dépenses considérables pour l'évacuation de l'eau accumulée à la base des plantes. Enfin le sol a tendance à s'épuiser au bout de quelques années et il est certaines plantations, en particulier dans le canton central de Limon, dont la terre est complètement épuisée et qu'il faudra songer à remplacer par des plantations de cacao ou de canne à sucre. Une grande Compagnie de la Nouvelle Orléans aurait, dit-on, l'intention de s'entendre avec la *United* pour lui acheter à des conditions

avantageuses une partie de ses vieilles plantations pour y semer de la canne et monter une raffinerie à Limon.

Les régimes sont coupés au jour le jour, absolument verts s'ils sont destinés à l'Angleterre, et à des degrés différents de développement suivant les marchés des États-Unis, la Nouvelle Orléans, Mobile, Philadelphie, New York ou Boston, où ils seront expédiés. Ils sont apportés avec des plates-formes sur rails ou à dos de mulets, le long de la ligne de chemin de fer où un train spécial vient les chercher pour les amener à Puerto Limon jusque sur les quais. Là, une équipe d'ouvriers les prend un à un, les dépose sur des toiles sans fin mues mécaniquement qui les amènent doucement sur le bateau où ils sont descendus dans des cales spéciales, aménagées de cases à claires voies, maintenues pendant toute la traversée à une température très basse.

La loi du 13 octobre 1882 déclarait libres de droit et d'impôt d'exportation tous les produits nationaux du sol et de l'industrie. En vertu de cette loi, la *Tropical Trading et Transport C* signait un contrat avec le Gouvernement, le 2 juin 1900, s'engageant à développer la culture de la banane dans les terrains de sa propriété à condition que la libre exportation serait assurée pour un terme d'au moins dix ans, contrat qu'elle passa aussitôt à la *United Fruit C°*. Mais après de longues et difficiles négociations, le Gouvernement obtint en 1907 que la Compagnie acceptât de payer un droit d'exportation d'un cent or (0 fr. 05) par régime, sans distinction de classe, jusqu'en 1910. Cet impôt a été prolongé jusqu'au 29 octobre 1920 ; il est destiné exclusivement au paiement de la Dette intérieure. Le prix d'achat fixé par la Compagnie était de 31 cents or (environ 1 fr. 55) jusqu'au 29 octobre 1910. A cette époque il a été baissé à 30 cents or pour les régimes de première classe et à 15 cents or pour ceux de seconde) jusqu'au 29 octobre 1914. Ce prix doit rester rigoureusement le même pour tous.

On évalue à environ 30.000 hectares la superficie totale des plantations, sur lesquelles 11.000 appartiennent à la *United*. Les autres sont la propriété de 200 petits planteurs, la majorité Américains du Nord ou Européens. Maîtresse du chemin de fer la *United* exerce en fait un véritable monopole. Par des contrats passés avec les propriétaires elle s'engage à leur acheter leur production totale. S'il en était ainsi réellement, ce serait un grand bienfait pour les *finqueros* assurés de

vendre tous leurs fruits bien qu'à un prix relativement bas. Mais en pratique la *United* ne prend que ce qui lui convient selon ses besoins et trouve toujours un prétexte quelconque pour refuser des régimes, même de première classe, en excellent état. Aucune autre Compagnie malheureusement n'a réussi à s'implanter dans le pays, à entrer en concurrence avec le trust tout-puissant et par là même sauvegarder les intérêts des petits propriétaires. La seule qui s'y était hasardée, la *Atlantic Fruit C°*, s'est heurtée à de telles difficultés créées par les deux entreprises intéressées à soutenir par n'importe quel moyen le monopole de l'exportation de la banane, la *United* et le chemin de fer de Costa Rica, que malgré l'énergie et la rectitude du Gouvernement pour faire respecter la loi, elle dut abandonner la partie.

Une Compagnie composée en majeure partie de Costariciens, la *Costa Rica Banana Products C°*, s'est formée récemment et s'est installée près de Limon pour l'exploitation de la banane desséchée. C'est une innovation très heureuse qui rendra de réels services aux producteurs, car elle leur permettra d'écouler les bananes rejetées par la *United Fruit* ainsi que tous les régimes qui ne sont pas au moins de la seconde classe et qui, actuellement, se perdent.

La ligne de chemin de fer qui relie Puerto Limon à San José est longue de 166 kilomètres et le trajet se fait en six heures. On longe quelque temps la mer, puis on pénètre dans la forêt et c'est alors toute la splendeur de la végétation tropicale, le taillis épais et vivace des palmiers de toutes sortes, des plantes aux feuilles larges et diverses, nuancées de rouge et de jaune. On traverse ensuite la région des bananiers, aux grandes feuilles déchiquetées, plantées régulièrement en longues files parallèles. Puis des stations, de petites maisons de bois apparaissent, bâties sur pilotis, carrées, avec un toit couvert de feuilles de tôle et une plate-forme sur laquelle se prélassent des nègres riant de leur large rire stupide. Toute cette région leur appartient, mais heureusement pour la race costaricienne, ils y restent confinés et se répandent peu dans le reste du pays. Employés aux travaux des plantations, à l'entretien de la voie, préposés aux magasins des *haciendas*, mécaniciens, tailleurs, ils sont partout. Dans le train ils accaparent tous les sièges, certains malpropres, à l'air bestial, d'autres à la physionomie plus affinée, portant des complets de drap, du linge propre, tous

aux mâchoires massives qui s'agitent en un mastiquage constant et ne s'arrêtent que pour laisser fuser un rire bruyant éclairant des dentures maculées d'or, négresses huilées et parfumées d'odeurs bon marché, coiffées de chapeaux immenses, vêtues de robes aux volants multiples, blanches ou de couleurs éclatantes, le cou et les bras chargés de colliers et de bracelets d'or ou d'argent.

On passe à Matina sur le rio Matina, découvert par Juan Vasquez de Coronado en avril 1564, jadis centre important pour la culture du cacao, ouvert comme port en 1636 par le gouverneur Gregorio de Sandoval et mis à sac quelques années plus tard, en 1665 et 1668, par les pirates anglais Mansfield et Morgan. En 1737 on comptait 137.848 arbres de cacao répartis entre 89 haciendas appartenant à des habitants de Cartago, sans compter 99 290 arbres qui ne produisaient pas encore. Ces plantations étaient très prospères, mais peu à peu, à la suite des constantes invasions des Indiens Mosquitos elles furent détruites ou abandonnées.

Par décret royal du 1er décembre 1811, Matina fut qualifié port et pendant dix années les produits exportés par là étaient exonérés. En 1838, Enrique Cooper, chargé d'étudier un chemin de Cartago à Matina, évaluait encore à 174 les propriétés établies dans cette vallée, mais remarquait que faute d'un village et d'un bon chemin, les habitants se retiraient et que les haciendas marchaient chaque jour vers la ruine complète. La culture du cacaoyer reprit pourtant plus tard, le Gouvernement payant des primes de 4 à 5.000 piastres aux agriculteurs propriétaires des meilleures plantations. L'exportation commença en 1894 avec 1.834 kilos et en 1912 Costa Rica exportait 309.410 kilos de cacao pour une valeur de C 182.988.

Après avoir passé le rio Pacuare on arrive à Siquirres près du rio Reventazon, la station la plus importante de cette ligne avec un dépôt de locomotives et des ateliers de réparation. La ville située à quelque distance s'est beaucoup développée dans ces dernières années à cause des nombreuses haciendas qui se sont formées dans le canton, où il existe maintenant 10.717 hectares de bananes, 885 hectares de cacao et 1.371 de pâturages. Une canalisation établie par un ingénieur français amène d'une distance de 900 mètres une bonne eau potable et en quantité suffisante pour les besoins des habitants et les services publics en

cas d'incendie. L'éclairage électrique est sur le point d'être installé ; enfin une maison importante y a ouvert un magasin de vente en gros et au détail et rend ainsi Siquirres plus indépendante des commerçants de Limon chez qui elle devait auparavant s'approvisionner.

A deux milles de là, à la Junta, se détache la *linea vieja* qui va jusqu'à Guapiles, centre des fertiles plaines de Santa Clara, irriguées par de nombreux rios, au climat salubre bien que chaud, et où sont établies de nombreuses et importantes *fincas* de bananes et de bétail. Divers embranchements desservent les différentes plantations, en particulier celui du Cairo qui s'avance à travers les bananiers et les cacaotiers jusqu'à une faible distance du Puerto del Peje sur le rio Reventazon. C'est là qu'on s'embarque dans de longs et mobiles *canoas* faits d'un seul tronc d'arbre ou dans de petits canots à pétrole pour remonter ce fleuve puis le rio Parismina jusqu'à Parismina. On glisse mollement sur la grande rivière tranquille, bordée d'un côté de files parallèles verdoyantes et, de l'autre, des grands arbres de la forêt drapés de lianes. Plusieurs nouvelles fincas se sont établies là pour la culture de la banane et aussi du cacao qui réussit particulièrement bien. C'est la variété Matina qui est plantée de préférence. Pour l'ensemencement on prépare une sorte de bouillie dans laquelle on lave les graines afin de les préserver des insectes, on les expose ensuite au soleil puis on les met une par une dans de petites boîtes sans fond de 4 centimètres de côté et de 12 à 15 centimètres de hauteur. On les laisse ainsi deux mois en semis à l'ombre sous des feuilles de bananiers et lorsque la feuille est bien verte et dure on transplante à n'importe quelle époque, tout en évitant la grande sécheresse ou de très fortes pluies. Le cacaoyer produit au bout de quatre ans.

Le petit village de Parismina se trouve à l'embouchure du fleuve, sur une jolie plage de sable fin. Les requins sont très abondants dans ces parages ; un après midi nous avons réussi à en prendre huit dans une heure de temps et nous en aurions pris davantage si la lassitude ne nous était pas venue. On se sert d'un gros harpon attaché à une forte et longue corde, on y fixe un morceau de viande et dès que l'animal a mordu on le hèle sur la plage où on le tue à coups de revolver à sa sortie de l'eau. Le premier requin pris, la pêche devient facile. On découpe un morceau sur la partie grasse du dos et, comme ces monstres

se dévorent volontiers entre eux, ils mordent très rapidement à cet appât.

On dit que c'est par là que passaient jadis les Indiens Mosquitos pour aller saccager les plantations de Matina. La barre excessivement dangereuse empêche l'établissement d'un port en cet endroit et le village ne compte guère, en plus des quelques douaniers postés là, que deux cents habitants, presque tous negritos et Nicaraguains, fournissant la main-d'œuvre pour la pêche des tortues, la récolte des noix de coco, la coupe des bois de cèdre destinés à la scierie à vapeur établie récemment par d'industrieux Cubains qui ont ouvert aussi un magasin et s'occupent du transport des marchandises jusqu'à El Peje. Certains recueillent du caoutchouc et d'autres, dans de petites propriétés, s'adonnent à la culture du cacao

Un large bras de mer forme à l'intérieur des terres, dans le prolongement du rio Parismina comme un canal naturel parallèle à la côte jusqu'à l'embouchure du rio Tortuguero. On y est complètement à l'abri et le paysage est ravissant. Seuls de nombreux *lirios de agua* (eichornia speciosa) que les indigènes appellent *chorejas*, entravent quelque peu la navigation que la profondeur constante rend autrement très facile. Ils se détachent des bords et, petits radeaux de verdure nuancés de mauve, ils descendent lentement au fil de l'eau pour se réunir à certains endroits et barrer complètement le chenal. Près de l'embouchure du Tortuguero se trouvent quelques haciendas de bétail. Il y a là des milliers d'hectares de terrains excellents pour la banane, pour le riz et qui restent inutilisés à cause de leur éloignement de la ligne du chemin de fer. Le président de la République, Jimenez, soucieux du développement économique de ces immenses plaines si fertiles du Tortuguero et du Sarapiqui, avait entamé des négociations avec une importante maison allemande pour la construction d'un nouveau port sur l'Atlantique qui servirait de débouché à toute cette région isolée et jusqu'à présent improductive, où pourrait venir une autre Compagnie exportatrice de bananes sans crainte de représailles de la *United*. Il semble que le meilleur point serait à l'embouchure du rio Tortuguero dont la barre est moins dangereuse que celle du rio Colorado et plus facile à modifier. D'autre part il est placé au centre des régions à desservir et, en attendant que des voies ferrées sillonnent ces

terrains jusqu'au Sarapiqui, les produits pourraient être facilement acheminés de Parismina et du Colorado par les canaux naturels que forment ces bras de mer vers le sud et vers le nord.

Actuellement pour se rendre du poste de douane établi à l'embouchure du Tortuguero jusqu'à Boca del Colorado il faut longer la côte. On passe près d'un pic isolé de 300 mètres de hauteur à 100 mètres de la mer et, pendant près de six heures, on suit la plage, une longue plage monotone, embarrassée de troncs d'arbres desséchés, à demi enfouis dans le sable, bordée de massifs d'arbrisseaux à feuille ovale luisante couverts de fruits rouges de la grosseur d'une noix. Au second plan s'élèvent des arbres de taille moyenne à couronne arrondie de la famille des mélastomacées et par derrière les têtes touffues des cocotiers. Ensuite c'est une autre formation, des arbrisseaux couverts de grappes de fruits, des raisins de mer (coccobola uvifera), et des liserons à fleurs blanches et roses.

De distance en distance on remarque une hutte abandonnée ou un poteau indiquant chaque mille. C'est qu'en effet le Gouvernement afferme sur toute la côte de l'Atlantique le privilège de la pêche des tortues. Celui-ci est mis aux enchères à San José, chaque année, au prix de trois mille colons par an. C'est toujours la même personne, un riche commerçant de Limon, qui l'obtient. Il est d'ailleurs le seul qui se soit organisé pour l'exercer avec profit. Il tient postés sur toute la côte, à certaines époques, des veilleurs pour surprendre les tortues quand elles viennent poser leurs œufs sur la plage et les retourner sur le dos. Des embarcations à voiles passent les recueillir et les déposer dans un parc installé sur le bord d'un bras de mer près de Limon en attendant qu'elles soient embarquées pour être vendues à New York ou en Europe. Car c'est surtout pour la viande que se pêchent ces tortues. Depuis très longtemps les bateaux qui fréquentaient ces parages s'occupaient de ce commerce et les Indiens Mosquitos l'avaient jadis monopolisé depuis Belize jusqu'à Bocas del Toro, exigeant de chaque pêcheur un tribut pour pêcher en mer et pour veiller sur la plage. Actuellement il s'en expédie environ 1.500 par an, surtout en Europe, où elles sont payées de cinq à six livres sterling. Les negritos s'adonnent aussi à la pêche des tortues à écaille qui sont très rares et louent 40 colons le mille au concessionnaire avec l'obligation de lui vendre

toute l'écaille qu'ils recueillent à raison de 9 colons la livre pour la première qualité et 5 colons pour la seconde. Une tortue peut donner une moyenne de 30 colons.

Toute la partie près de l'embouchure du rio Colorado a été déboisée et il s'y est formé un petit village autour de la douane. Il est bien aéré et malgré les pluies continues le climat n'y est pas malsain. Il existe un poste de télégraphie sans fil avec une tour en fer de 50 mètres de haut, très important à cause de la proximité de la frontière du Nicaragua. Les communications avec Limon pour le courrier et les marchandises sont établies par un canot à pétrole appartenant au Gouvernement, mais elles sont loin d'être régulières et en outre la barre très mauvaise a déjà causé plus d'un désastre. Il semble que l'on obtiendrait, pour le courrier tout au moins, un service plus rapide et plus certain par le rio San Juan et le rio Sarapiqui sur lesquels la navigation n'offre aucun danger même pour de petites embarcations. En 1912 le chiffre d'importations par Barra del Colorado était de 6.138 kilogrammes, d'une valeur de C 5.678, consistant principalement en haricots, pétrole, huile et la machinerie pour une scierie mécanique installée dans le village près du fleuve. En 1913 il entrait 50 bateaux avec un tonnage de 2.105 tonnes, tandis qu'en 1915 il n'en est entré que 19 avec un tonnage de 1.820 tonnes. Les forêts avoisinantes abondent en effet en essences précieuses, cèdre amer et cèdre odorant, cèdre mâle surtout, néflier, amandier, Santa Maria et laurier blanc dont le bois très dur ne se pourrit jamais en terre. La vanille y est aussi très abondante mais personne ne s'en occupe ne sachant pas la traiter.

En face, à la pointe d'une presqu'île formée par le rio Colorado et un large bras de mer qui s'avance très loin vers le Nord, est placé un autre poste de douaniers, le *resguardo* d'Agua Dulce. Un Allemand y tient une petite boutique assez bien approvisionnée et le Gouvernement nicaraguain y a un magasin pour les marchandises car, pendant la saison sèche, si tant est que l'on puisse se servir de ce terme dans une région où il ne cesse jamais complètement de pleuvoir, les bateaux à vapeur qui font le service entre Granada, sur le lac de Nicaragua et Greytown (San Juan del Norte) sur la côte atlantique, ne peuvent pas remonter le rio San Juan formant limite entre Costa Rica et Nicaragua et sont obligés de suivre le bras méridional du delta, le rio Colo-

rado. Une goëlette mixte à pétrole vient prendre là les marchandises et les amener à Greytown et à Bluefields.

La navigation du rio San Juan est assurée par de grands bateaux à vapeur à fond plat mus par une roue à palettes à l'arrière. Elle est facile et la largeur même du fleuve, variant de 200 à 250 mètres, permet à un pilote expérimenté d'éviter les bancs de sable et les troncs d'arbres arrachés pendant les crues et solidement implantés dans le fond. La vue est admirable. Tout d'abord la forêt touffue se reflète de chaque côté dans cette belle nappe d'eau qui coule paisiblement entre des bords verdoyants. A certains endroits la ligne continue est coupée par de grandes bandes de terrain plat couvert de hautes herbes, ressemblant à de vastes prairies au-dessus desquelles émergent des groupes séparés d'arbres surchargés de plantes parasites et de lianes tandis que, dans le lointain, se profilent de petites collines de 15 à 18 mètres de hauteur. Puis le fleuve s'ouvre largement, de nombreuses îles aux contours gracieux égaient la monotonie du paysage.

Après la Junta, où le San Juan reçoit les eaux du rio Sarapiqui, l'aspect reste le même ; les rives, généralement basses, s'élèvent en certains points qu'on remarque de loin par la couleur rouge brique du sol. Des deux côtés on aperçoit de temps à autre de petits ranchos avec des plantations de bananes, de caoutchouc, de cacao. Elles sont peu importantes en général.

Vers le milieu de son cours le San Juan reçoit son principal affluent le rio San Carlos qui descend des montagnes des Guatusos. Après il se rétrécit, les plantations disparaissent et la forêt de nouveau vient border le fleuve de son épais rideau de verdure sur lequel se détachent en notes vives les fleurs jaunes et mauves des *jalapas* et des liserons, les formes délicates et bizarres d'orchidées de toutes sortes.

Un peu plus loin, il faut quitter le vapeur et remonter le fleuve dans un grand chaland halé à la gaffe par huit hommes. Ceux-ci sont obligés de se mettre à l'eau pour traverser les rapides de Machuca, ainsi appelés en mémoire du vaillant Diego Machuca de Zuazo qui, en compagnie du capitaine Alonso Calero, explora le rio San Juan en 1539. En face de Castillo Viejo, ancien fort des Espagnols appartenant aujourd'hui au Nicaragua, se trouvent d'autres rapides très violents où faillit périr Alonso Calero et plus loin les rapides d'El Toro longs de près d'un

kilomètre. Puis les rives s'abaissent, le fleuve s'élargit et la navigation ne rencontre plus de difficultés jusqu'au lac de Nicaragua au pied du fort de San Carlos. Dominant le Desaguadero ou rio San Juan, le lac de Nicaragua et l'embouchure du rio Frio, ce fort joua un rôle important dans la campagne de 1856 contre le flibustier nordaméricain Walker et pendant les dernières révolutions qui ont agité le Nicaragua.

Durant cette campagne fameuse où le peuple de Costa Rica vint généreusement au secours de la république voisine pour chasser de son territoire l'intrus étranger qui cherchait à s'en emparer, cette route du rio San Juan fut le théâtre de glorieux faits d'armes. Au mois de décembre 1856, une colonne de 250 soldats descendit sur des radeaux le rio San Carlos et le rio San Juan. A un point nommé La Trinidad, près du confluent de ce dernier fleuve avec le rio Sarapiqui, elle surprit un campement fortifié des flibustiers et s'en rendit maître par assaut. Après ce premier succès un petit nombre d'hommes descendit le rio San Juan et réussit, dans la nuit du 22 décembre 1856, à s'emparer par surprise de quatre vapeurs de la Compagnie de Transit ancrés dans le port de San Juan del Norte. Avec ces embarcations le major Blanco remonta le fleuve, captura en passant deux autres vapeurs et occupa Castillo Viejo puis le fort de San Carlos qui se rendit. Le drapeau costaricien flottait sur toute la route du rio San Juan et la cause de Walker recevait ainsi un coup mortel. Le mois de février suivant 400 flibustiers venant des États-Unis arrivèrent à San Juan del Norte dans le but de réoccuper cette voie ; ils attaquèrent la garnison de La Trinidad qui, trop faible, dut se replier, puis mirent le siège devant Castillo Viejo défendu par le colonel Cauty et 30 hommes seulement. La résistance héroïque de ce petit groupe permit aux renforts envoyés du fort de San Carlos d'arriver et les flibustiers furent mis en déroute avec des pertes sérieuses. Deux mois après, Walker, après une belle défense à Rivas, réduit à la dernière extrémité, capitulait le 1er mai 1857 et l'Amérique Centrale était libérée de l'invasion nord-américaine.

L'année suivante, le 15 avril 1858, pour éviter une guerre imminente avec le Nicaragua, Costa Rica devait signer un traité modifiant à son désavantage les frontières naturelles qui étaient le rio San Juan et la

rive du lac de Nicaragua jusqu'à la rivière de la Flor. Il cédait sur la rive droite du lac et du fleuve une bande de deux milles anglais depuis l'embouchure du Sapoa jusqu'à un point éloigné de trois milles anglais en aval de Castillo Viejo, abandonnant ainsi ce fort et celui de San Carlos. Modification que regrettèrent plus d'une fois des étrangers qui, passant par là pour pénétrer en territoire costaricien, eurent à subir la grossièreté et la brutalité de soudards nicaraguains, alors que le caractère religieux ou scientifique de leur personnalité, le but pacifique et élevé de leur mission auraient dû leur assurer tous les égards.

---

## CHAPITRE IX

# CARTAGO

Turrialba. — Juan Viñas. — *Ingenio* de sucre. — Coliblanco. — Industrie laitière. — Route de Pacayas à Cartago. — L'ancienne capitale. — Cour de Justice centre-américaine. — Ascension de l'Irazu. — Vallée d'Orosi. — Ujarras.

Après la Junta la voie s'engage dans la vallée du Reventazón, qui prend naissance au sud de Cartago, longe le torrent bouillonnant aux bords escarpés, couverts d'arbres, auxquels s'accrochent des entrelacs de verdure. Puis on quitte le niveau du fleuve et on s'élève rapidement. Le chemin de fer passe sur de minces viaducs au-dessus de gorges profondes, au fond desquelles on voit, en se penchant, les restes des premiers ponts arrachés par le torrent. Ce sont des courbes vertigineuses à flanc de coteau, au-dessus du fleuve qui apparaît comme une ligne blanche dans le fond de la vallée sauvage, entre les arbres touffus de la forêt. On devine toute la vie intense du sous-bois, la multitude d'oiseaux d'une merveilleuse beauté dont on connaît presque un millier d'espèces.

Les palmiers ont complètement disparu ; de temps à autre, près des maisons isolées, on aperçoit les taches vertes d'un groupe de bananiers. L'Irazu apparaît la tète couronnée de nuages ; nous sommes sur le haut plateau, l'air devient frais et remarquablement pur. Dans un décor nouveau, ce sont de verdoyants pâturages rappelant ceux du Jura et c'est au pied du volcan grandiose et terrible, Cartago, l'ancienne capitale, fondée en 1563 par l'*adelantado* Juan Vasquez de Coronado, à laquelle le roi Philippe II d'Espagne accordait deux ans plus tard le titre de cité avec ces armes : un écusson partagé en deux parties, dans l'une, sur champ de gueule, un lion d'argent debout sommé

d'une couronne et barré de trois barres de gueule, dans l'autre, une tour d'or sur champ d'azur, entourée de six aigles noirs, avec une couronne et la devise *Fide et Pace*.

A Turrialba, à 600 mètres d'altitude, on s'arrête quelques minutes, le temps de savourer d'excellents ananas que de vieilles négresses offrent coupés par tranches sur des assiettes. Centre d'un grand nombre d'haciendas, la petite ville progresse assez rapidement en dépit de son climat chaud et humide. C'est là que commencent les plantations de café dont les plus importantes se trouvent aux environs de Tuis, à dix kilomètres de là. Les récoltes y sont abondantes, le grain toutefois est beaucoup moins consistant que celui du haut plateau ; il est mou, spongieux et pèse beaucoup moins. Le bétail réussit très bien dans toute cette région, de même que la canne à sucre. A Aragon, où un commerçant allemand de San José a installé un moulin assez important, il a été récolté en 1912 une quantité de 355.856 kilos de sucre tandis qu'un peu plus loin à Juan Viñas et à Los Angeles on en récoltait 921.840. En 1915, la production, pour ces dernières localités, atteignait 2.077.176 kilos.

Ce nom de Juan Viñas avait été donné dès le XVII^e^ siècle à un *sesteo*, halte, sur le chemin de Cartago à Matina. La grande hacienda qu'y posséda don Francisco Maria Iglesias fut l'origine du bourg florissant qui existe aujourd'hui. Il fit édifier à ses frais la première église et se chargea de l'entretien du curé qui vint s'y établir en 1862. La proximité du chemin de fer et l'excellence du terrain y attira beaucoup de capitalistes et plusieurs haciendas se formèrent aux alentours, haciendas de bétail, de café, de canne à sucre. Situé sur un vaste haut plateau à 3 kilomètres de la station du chemin de fer et à 28 milles de San José, le petit hameau de jadis, érigé en ville au mois de juin 1903, compte actuellement 1.686 habitants. Bâti sur le flanc d'une colline, il est très pittoresque ; on y trouve en outre un certain confort, éclairage électrique, canalisation d'eau, une vaste église, un beau marché couvert, des magasins bien approvisionnés. C'est d'ailleurs une région privilégiée ; le sol y est très fertile, l'eau abondante et le climat très sain. La main-d'œuvre se trouve facilement fournie par des gens honnêtes et travailleurs. Quant à la vue elle est admirable. Adossé à des collines harmonieuses au delà desquelles s'élèvent les pics de



CARTAGO. — Le parc central.

l'Irazu et du Turrialba, on a devant soi la vallée profonde du rio Reventazon, à la fois sauvage et riante, égayée par les teintes vives des caféières, les taches blanches des groupes de maisons isolés et, dans le lointain, nettement détachées sur l'azur d'un ciel magnifiquement pur, les lignes dentelées de la cordillère. Il y a là, au bord de ce plateau surplombant la vallée, un emplacement parfait pour un hôtel de saison où les gens de la côte et de Panama pourraient venir pendant les quatre mois de sécheresse, respirer un air frais et vivifiant, se reposer au milieu d'un site ravissant, et où de jolies promenades à cheval s'offrent de tous côtés.

Actuellement ce sont les grands banquiers costariciens, Lindo Brothers, qui sont les propriétaires de presque tous les terrains environnant Juan Viñas. La plus importante des haciendas, toute proche de la ville, appartient à Lindo et Cochenour ; elle ne couvre pas moins de trois mille manzanas, sur lesquelles 400 sont plantées de café, 800 de canne à sucre dont 600 en pleine production. Dans de vastes *potreros* paissent des bœufs de Mysore dont les cornes régulières dessinent comme une lyre au-dessus de la tête fine et élégante. Importés par la *United Fruit C°*, ces zébus ont en général bien réussi ; très résistants, ils ont l'avantage de ne pas souffrir des *garrapatas*, ces insectes parasites si épuisants pour le bétail.

Un bon chemin carrossable à lacets mène à travers les caféiers de la station jusqu'à Juan Viñas, en passant près de la maison d'habitation de l'hacienda. Celle-ci est le modèle des grandes *fincas* sur le versant atlantique, vaste maison en bois à deux étages, à galeries circulaires, avec fenêtres et portes munies de toiles métalliques, où les Compagnies compensent par un peu de confort la vie solitaire, très active, pleine de responsabilités et parfois de risques que mènent les administrateurs et le haut personnel d'une plantation importante. Généralement la visite d'un étranger est la bienvenue comme diversion. A Juan Viñas, le cordial accueil de M. Cochenour, l'amabilité des auxiliaires principaux m'ont fait passer des journées délicieuses à me promener dans cette belle campagne au milieu des caféiers surchargés de baies, des champs vert tendre de canne à sucre, près des coquettes *almacigas* où sont disposés en lignes régulières les jeunes plants de café gracieux et frêles.

La préparation des champs pour la canne à sucre se fait par contrat, à raison de C 150 par *manzana* ; le propriétaire fournit la canne à sucre pour la semence et permet de planter, entre les rangées distantes de 2m.50 l'une de l'autre, des haricots ou des pommes de terre dont la récolte appartient au contractant. Trois variétés différentes sont cultivées, *Criolla*, *Cuba* et *Jamaïca*. Les champs nouveaux produisent au bout de deux ans et donnent une moyenne de 200 quintaux par *manzana*. La canne ici ne fleurit pas et on peut couper toute l'année. Ainsi tandis que le *beneficio* de café ne s'anime que pendant quelques mois, l'*ingenio* ne chôme jamais.

Costa Rica n'exporte que depuis peu d'années ; les sucres turbiné et en poudre que fabriquent les *ingenios* sont consommés dans le pays par les habitants des villes. Quant aux gens de la campagne ils préfèrent encore le *dulce*, sucre tout à fait brut qui ne demande qu'une préparation rudimentaire, à l'aide d'un *trapiche*, petit moulin composé de trois cylindres verticaux en bois ou en fer, actionné par des mules ou des bœufs ou même à force de bras. On verse le jus de canne épaissi et déféqué dans de longs moules en bois formés d'une série de trous d'où on le retire une fois séché sous forme de petits cônes tronqués d'une couleur brunâtre qui n'a rien de séduisant. Ce dulce sert également à la fabrication de l'eau-de-vie nationale, *aguardiente* ou *guaro*, dont le Gouvernement s'est réservé le monopole. En 1888, on comptait 5.000 hectares de terrain planté en canne à sucre produisant 550.436 kilogrammes de sucre et 6.166.208 kilogrammes de *dulce*. En 1910 on calculait 13.083.55 hectares et en 1912 la production totale de sucre était de 2.471.442 kilogrammes. En 1915, elle atteignait 5.207.460 kilogrammes.

Presque en face, sur la rive droite du rio Reventazon, se trouve le pittoresque petit village de Tucurrique, une des résidences des anciens Indiens Güetares dont il subsiste encore d'assez nombreux représentants. On s'y rend par un bon chemin, frais et discret, qui descend dans le fond de la vallée et remonte sur l'autre rive. Dans le bas, près de la rivière, on rencontre quelques petites plantations de tabac, plus haut on retrouve les caféiers et dans le village même se dressent les troncs droits et élancés de nombreux *pejibayes*, palmiers épineux dont les fruits sont très estimés, surtout cuits ou confits.

A Santiago del Yas la ligne de chemin de fer atteint une altitude de 1.230 mètres. C'est la station de Pacayas, district situé à 8 kilomètres au Nord-Est de Cartago, fondé il y a vingt ans par des habitants des environs de San José, de Guadalupe et de San Pedro del Mojon, centre important pour la culture du maïs et des pommes de terre. C'est de là qu'on expédie le beurre de Coliblanco, la ferme modèle de don Alberto Gonzalez Soto, sur le versant de l'Irazu entre 2.700 et 3.000 mètres d'altitude. A l'abri des grandes forêts qui couvrent les flancs du volcan il a réussi à créer d'excellents pâturages avec un mélange spécial de graines, composé de *Timotea*, *Foxtail*, *Redtop*, *White Glover* et d'autres espèces. Il n'y a pas moins de 1.000 manzanas de *potreros*, dont 600 de premier ordre, où paissent près de 900 animaux ayant partout à leur portée des abreuvoirs alimentés par une excellente eau de source captée et distribuée par un vaste réseau de tuyaux de fonte. J'ai vu là des animaux de toute beauté et en parfait état, valant de 300 à 500 colons. La race dominante est la Yorkshire qui, comme laitière, a donné les meilleurs résultats; M. Gonzalez Soto a aussi quelques bons spécimens de Jersey et il songe à faire des essais avec des vaches bretonnes. Il possède en ce moment 12 taureaux Yorkshire, dont deux, d'ailleurs mis à part dans un corral spécial, sont de race très pure et ont été payés 400 dollars chacun aux États-Unis, soit plus de 2.000 francs. Mais pour obtenir de bonnes vaches laitières la qualité ne suffit pas, il faut prendre soin de leur alimentation. Aussi à Coliblanco comme à la ferme voisine du président Jimenez à Chicua, donne-t-on aux vaches dans l'étable, matin et soir, une nourriture spéciale de luzerne avec un peu de son de blé, environ 30 livres de luzerne et 10 livres de son par jour. On obtient ainsi une moyenne quotidienne de 40 litres de lait. A Chicua on ne vend que du lait envoyé à dos de mulet à Cartago, tandis qu'à Coliblanco on fabrique surtout du beurre, qui est du reste très bon, environ 800 livres par semaine. Il est vendu à San José C 1,25 la livre; le lait vaut de 15 à 20 centimos la bouteille d'un demi-litre et la crème C 1 la bouteille. On fabrique aussi à Coliblanco une sorte de fromage blanc, appétissant et nutritif, qui se vend 80 centimos la livre.

Une route nationale conduit de Pacayas à Cartago. Par une mati-

née claire la vue s'étend sur tout le haut plateau de Cartago et au delà jusque sur la fertile vallée de Cachi, sur de gras pâturages et des champs de maïs démarqués par des lignes d'arbres. On passe en dessous de Cot, village très ancien et jadis très important à l'époque de la conquête lorsque ses deux caciques Chumarazu et Aquitava firent leur soumission en 1562 à Juan Vasquez de Coronado. Il est aujourd'hui encore peuplé en majorité d'Indiens occupés à la culture du maïs qui acquiert ici une vigueur extraordinaire et à celle de la pomme de terre qui, dans ce climat froid et quelque peu humide, dans les terres sablonneuses de la zone supérieure de l'Irazu, est excellente. Jadis ils cultivaient le tabac à Chircagre, près de là. On sait que pendant la période coloniale ce tabac Chircagre fut un des plus importants articles d'exportation de Costa Rica, et c'est aussi avec du tabac que la République put remettre les fonds nécessaires pour payer la part de la dette de l'Union Fédérale qui lui incombait. Vers le milieu du siècle dernier, Oersted écrivait que « tout ce plateau (de Cartago) se distinguait pas ses magnifiques pâturages, ses champs de blé et de maïs, et, dans le district de Chircagre en particulier, par son excellent tabac ». Malheureusement le monopole, qui ne fut aboli complètement que le 12 août 1896, enraya longtemps cette culture. En 1883, on comptait 284 cultivateurs disséminés dans tout le pays, pour une superficie de 142 hectares, en 1905 on atteignait 625 hectares et 815 en 1910.

On traverse le village de Santo Domingo et on arrive à Cartago. L'ancienne métropole qui compte à peine 5.000 habitants, dort paisiblement au pied du volcan superbe qui lui donna souvent de terribles réveils. En 1841 une éruption de l'Irazu la détruisit presque complètement, 12 maisons à peine restèrent debout. Le président Braulio Carrillo décida qu'elle serait reconstruite au même endroit et ordonna que les rues eussent 16 mètres de large. Une violente inondation en 1891 causait à nouveau d'effrayants ravages et enfin en 1910 elle était pour ainsi dire rasée à la suite d'un tremblement de terre. Mais les habitants attachés à leur vieille ville ne se sont pas laissés abattre et ils la reconstruisent peu à peu. A part quelques édifices en ciment armé la plupart des maisons sont en bois et même certaines sont en tôle. Dans les larges rues macadamisées, où coule de chaque côté une jolie eau limpide, les passants sont rares et la ville conserve un aspect triste et

vieillot. Elle ne s'anime que le dimanche où les *campesinos* des environs accourent au trot souple de leurs petits chevaux pour se rendre au grand marché couvert en ciment armé construit près de la gare, où l'on vend parmi toutes sortes de légumes et de fruits, les pêches renommées de Cartago, et les soirs de musiques où jeunes filles et jeunes gens se retrouvent autour du Parc Central. Car ici la mode capricieuse veut que la société se promène sur le trottoir autour des grilles et abandonne aux gens de la campagne et aux artisans plus modestes les feuillages gracieux et les jolies allées sablées du petit parc.

Aucun des édifices importants n'a été épargné, ni la fameuse cathédrale en pierre de taille, restée inachevée, ni le pompeux édifice que la générosité de Carnegie avait fait élever pour la Cour de Justice centroaméricaine et qui s'effondra au moment où il allait être inauguré. M. Carnegie, fier de contribuer à une belle œuvre de haute culture, a renouvelé sa générosité et pour mieux combattre les forces aveugles de la nature a confié à son propre beau-frère, éminent architecte, la réédification à San José, à l'épreuve des secousses sismiques, du palais de la paix centroaméricaine.

L'église de Notre Dame de Los Angeles fut aussi détruite et on l'a reconstruite provisoirement avec des lames de tôle pour protéger la Vierge miraculeuse offerte, selón la tradition, par le roi Philippe IV. On lui attribua jadis la brusque retraite du village de Turrialba en 1666 des 600 pirates venus par la vallée de Matina sous les ordres de Mansfield, Morgan, Broadley et Jean Le Maire et au moment du tremblement de terre de 1723 les habitants de Cartago allèrent la chercher en grande pompe pour la promener à travers les rues de leur ville. Dans de grandes vitrines sont suspendus une infinité d'ex-voto d'or et d'argent représentant le membre dont la guérison fut obtenue, jambe, pied, main, œil, figurines entières de personnes ou de choses pour lesquelles fut demandée l'intercession toute-puissante de la Vierge, soldats, cheval et maison. Seule, a résisté à la catastrophe, la statue de bronze érigée au milieu du parc Troyo au glorieux fils de Cartago, le président Jesus Jimenez, homme de talent, de cœur et de conscience qui, après deux administrations particulièrement fructueuses pour le bien public, se retira pauvre du Pouvoir et les mains libres de toute souillure.

Situé à 1.400 mètres d'altitude avec un climat frais et sain, dans une atmosphère de tranquillité amène, Cartago est par excellence un endroit de repos, de villégiature pour les gens de San José pendant les fortes chaleurs et surtout pour les gens de la côte. Plusieurs fois de hauts fonctionnaires du canal de Panama sont venus avec leurs familles chercher là le calme, la fraîcheur et le bon air que réclamait leur santé ébranlée. Il est certain que dans ces régions on ne saurait trouver d'endroit plus favorable à une cure d'air et de repos. Cartago a en outre, depuis quelques années, l'avantage très appréciable en ces pays de posséder un bon hôtel, l'hôtel Lafayette, tenu par un Français, propre, confortable, avec une cuisine saine et appétissante faite par un vrai chef français, et à des prix modérés, même pour des touristes de passage, ce qui lui donne sur ce point une réelle supériorité sur San José. On trouve aussi facilement et à des conditions qui ne sont jamais exagérées de bons chevaux de selle et des guides, *baquianos*, pour les jolies excursions qui ne manquent pas autour de la vieille capitale.

L'ascension de l'Irazu (3.413$^{m}$) est une promenade à la portée de tout le monde. Elle ne présente aucune difficulté et il ne faut que six heures environ pour se rendre à cheval jusqu'à la cime même du volcan. On aperçoit d'abord le cratère immense, vaste cirque de rochers de plus de mille mètres de diamètre, puis du sommet, quand l'atmosphère est pure, on découvre comme dans un éblouissement, le plus magnifique des panoramas, les deux océans, l'Atlantique et le Pacifique sur l'azur duquel se dessinent les contours gracieux du golfe de Nicoya et de ses îles, et au Nord les grands fleuves nonchalants dont les méandres capricieux tracent des lignes blanches fantastiques sur la verdure des forêts.

Dans une autre direction on peut aller à Agua Caliente, source thermale découverte par le gouverneur Juan Flores en 1782, et surtout dans la pittoresque et riche vallée d'Orosi et d'Ujarras, entre des montagnes abruptes d'où descendent les rios Juco et Blanco et le rio Macho qui, à partir de là, prend le nom de Reventazon. On part de très bonne heure, enveloppé dans son caoutchouc pour se protéger contre la *garua* du matin, et par une large route d'une pente assez prononcée que le sol argileux rend très glissante, on descend vers la vallée.

Celle-ci apparaît soudain dans un décor vaste et grandiose, éblouissante sous les rayons du soleil qui fait miroiter les feuilles sombres et luisantes des caféiers, irradier en un vert tendre les plantations de tabac. Au sommet des collines les tiges frêles des *yucas* s'inclinent doucement sous la brise et, au flanc des coteaux, les jeunes plants de *frijoles* rapprochés en files régulières, donnent l'impression d'un gâteau de miel fraîchement dessiné.

Dans le fond de la vallée, le petit village d'Orosi dort à l'abri de ses caféiers et de ses orangers. Habité par de nombreux Indiens il reçut en 1561 la visite de Miguel Sanchez de Guido envoyé pour y chercher du maïs par le gouverneur de la cité de Garcimuñoz, Juan de Cavallon. Le cacique fit le meilleur accueil au capitaine et aux vingt-cinq soldats qui l'accompagnaient et leur remit des quantités importantes de grains, mais au bout de vingt jours les Indiens se révoltèrent et tentèrent de les surprendre pendant leur sommeil. L'alarme fut donnée par un esclave nègre et les Espagnols ne durent qu'à la diligence et à la grande bravoure de leur chef de ne pas être tous exterminés. Plus tard vers le milieu du XVIII siècle des religieux franciscains y fondèrent un village avec une centaine d'Indiens terbis venus volontairement à Cartago après l'expédition de Talamanca en 1747. On leur avait assigné un endroit dans la vallée du rio Pejibaye entre Atirro et Tucurriques, mais, en 1750, ils s'établirent à Orosi. Ensuite les moines amenèrent à différentes reprises de Talamanca près de six cents Indiens cabecares, biceitas, changuenes, et développèrent rapidement cette région. Devant la plaza de gazon s'élèvent le couvent des franciscains complètement délabré et la simple petite église où l'on conserve encore des meubles et des ornements de cette époque, des candélabres, des flambeaux et des clochettes en argent massif, témoins d'une prospérité aujourd'hui disparue. Un chemin pierreux longe la rive droite du Reventazon et mène jusqu'à Cachi, au milieu d'une zone très fertile que l'absence des vents rend excellente pour le café. Puis on traverse le fleuve, on passe à Ujarras, colonie agricole très prospère du temps des Espagnols mais que les habitants abandonnèrent peu à peu à cause du mauvais climat. Aujourd'hui il ne reste aucun vestige de ces temps heureux, sauf les ruines pittoresques d'une église, seul édifice important construit à Costa Rica sous la

domination espagnole et dont les abords sont maintenant couverts de plantations de tabac. Puis, par une belle et large route bien tracée on remonte sur le haut plateau en passant près d'une cascade magnifique qui précipite ses eaux à travers les rochers et les buissons d'une hauteur de soixante mètres.

---

## CHAPITRE X

# SAN JOSE ET SES ENVIRONS

El Alto de Ochomogo. — San José. — Monument national. — Animation des rues. — *Campesinos*. — Grâce féminine. — Edifices. — Théâtre. — Asile Chapui. — *Penitenciaria*. — *Beneficio* de café. — Campagne costaricienne. — Petites villes.

De Cartago la ligne de chemin de fer monte jusqu'à 1.600 mètres à El Alto, où passe la ligne de démarcation des eaux, pour descendre sur San José, la capitale actuelle, à 1.135 mètres, au delà de laquelle surgissent majestueux, couverts de verdure jusqu'au sommet, les puissants volcans du Poas et du Barba.

C'est à cet endroit, El Alto de Ochomogo, que coula pour la première fois le sang costaricien dans une courte guerre civile qui mit aux prises la capitale impérialiste, décidée à s'inféoder à l'empire mexicain d'Iturbide, et la ville de San José républicaine, penchant au contraire en faveur du Gouvernement indépendant. Pendant la nuit du 4 avril 1823, trois mille soldats de San José marchèrent contre Cartago et vinrent s'embusquer sur les hauteurs d'Ochomogo. Mille soldats sortirent de la capitale à leur rencontre. On tira de part et d'autre de nombreux coups de fusil mais sans enthousiasme et au bout de trois heures le feu cessa sur les instances du Père Quintana, curé, qui se précipita entre les deux camps en criant : « Mes fils, rappelez-vous que ces hommes sont vos frères ; finissez avec ces caprices. » Malgré tout ce bruit, le nombre des victimes était restreint ; d'un côté on releva seize morts et vingt-deux blessés, de l'autre quatre seulement avaient été frappés mortellement. Cartago capitula pour éviter des troubles plus graves et le chef républicain, Gregorio José Ramirez, pénétra dans la ville pour l'occuper et se faire remettre toutes les armes. En dépit

des traités, ce soldat brutal fit emprisonner les principaux chefs impérialistes et pour châtier la vieille cité, on lui enleva son titre de capitale de l'État de Costa Rica pour le donner à San José.

Dès l'entrée en gare une nuée d'enfants, de *muchachos*, s'abat sur le train encore en marche, se précipite à l'intérieur des wagons et sollicite à cris aigus la permission de porter les bagages à main, lorsqu'ils ne les prennent pas d'autorité. Au dehors attendent de nombreuses voitures, véhicules usagés et peu confortables, traînés par des attelages appareillés souvent par le hasard plutôt que par la taille, de larges victorias modernes très propres attelées de beaux chevaux fringants, et même des automobiles.

Une belle avenue mène de la gare au centre de la ville, laissant à gauche un joli parc bien dessiné, orné de plantes exotiques, malheureusement délaissé par le public qui le trouve trop éloigné. Au milieu de celui-ci se dresse un beau monument élevé en souvenir de la campagne de 1856 et dû au ciseau du sculpteur français Carrier-Belleuse. Ce groupe de paysans transformés en soldats, de femmes vêtues en hâte d'une simple chemise, d'où jaillit un sein ferme et harmonieux, symbolise bien la réponse sublime du peuple costaricien à l'appel de la Patrie en danger, l'effort subit et général pour repousser l'ennemi envahisseur, Walker, le flibustier nordaméricain. Monument glorieux qui entretient au cœur des jeunes générations le culte de la Patrie et de la Liberté et rappelle à ceux qui seraient tentés de l'oublier, l'abnégation et la vaillance de leurs anciens, les héros de Santa Rosa, de Rivas et de Sardinal. Pour les dernières élections, comme un membre d'une commission cantonale hésitait à porter sur la liste des électeurs un vétéran de 56 qui n'avait d'autres ressources que sa pension, le président Jimenez répondait indigné : « Si nous sommes un pays autonome et si nous pouvons, nous Costariciens, faire aujourd'hui des élections, c'est grâce à ceux qui partirent en 1856 et 1857 au-devant de la mort, qui payèrent leur dette de patriotisme avec la meilleure monnaie, celle du sang. Et les restes de ces armées, ces soldats qui n'hésitèrent pas à mourir pour sauver la patrie, parce qu'ils n'ont d'autre richesse que le souvenir des exploits auxquels ils ont pris part, nous les écarterions des urnes électorales comme indignes de veiller au destin du pays ! Si j'étais un de ces guerriers, à l'autorité qui me demanderait :

Avez-vous quelque bien? je répondrais : « J'ai cette médaille d'or que la Patrie reconnaissante attacha sur ma poitrine. » — Avez-vous d'autres bijoux? — Découvrant ma vieille blessure, j'ajouterais : « Oui, cette cicatrice glorieuse. » Mais la jeunesse n'a pas oublié et elle est prête aux mêmes sacrifices plutôt que de perdre la liberté. C'est au pied de ce monument qu'elle l'a affirmé hautement, dignement, lorsqu'elle protesta tout entière contre l'insinuation du secrétaire d'État Bryan déclarant que les États-Unis n'étendraient le protectorat sur les autres pays de l'Amérique Centrale que dans le cas où ceux-ci le solliciteraient. « Nous ne sommes pas, dit un des orateurs, de ceux qui attendent le coup pour pleurer, mais de ceux qui préparent leurs armes quand l'ennemi commence à se mouvoir. » Et, groupée autour du monument symbole de la patrie centroaméricaine, en rangs serrés, calme mais frémissante, toute la jeunesse costaricienne entonna l'hymne national comme un défi et une profession de foi.

La ville de San José située sur la gracieuse vallée del Abra entre les rios Torres et Maria Aguilar est construite par rues parallèles et perpendiculaires, avec deux rues principales sillonnées par des tramways électriques et où se trouvent un grand nombre de magasins importants et bien approvisionnés. Ces tramways traversent toute la ville dans les deux sens, desservent les gares de l'Atlantique et du Pacifique, se prolongent jusqu'au faubourg de San Pedro et de Guadalupe. Les rues sont propres, malheureusement très défoncées par les pluies; aussi la municipalité s'efforce-t-elle de les transformer une à une et de les macadamiser. Les trottoirs sont vraiment trop étroits, surtout dans ce pays où l'on a encore le respect de la femme et où la coutume veut qu'on s'efface toujours du côté de la rue pour la laisser passer, fût-elle une paysanne.

Le matin, quand on s'éveille dans cette atmosphère si pure, avec ce beau soleil colorant le cirque magnifique de montagnes qui encadre la petite ville, on ne peut s'empêcher d'un élan de sympathie; et cette impression je l'ai ressentie aussi vivace chaque fois que je suis revenu à Costa Rica. San José a un charme spécial: elle a à la fois le calme d'une petite ville de province et le mouvement d'une capitale. Elle ne compte pourtant que 35.000 habitants, mais située au milieu du plateau central, à proximité de Cartago, de Hérédia et d Alajuela, reliée par le

chemin de fer aux deux Océans, elle est le cœur même du pays et s'anime du va-et-vient continuel des passagers qui la traversent.

Les matinées sont toujours radieuses, même pendant la saison des pluies, et le mouvement dans les rues est considérable. Les gens sont paisibles, simples et polis ; ils ne gesticulent pas en parlant, et, s'ils causent avec vous, ils ne s'arrêtent pas brusquement sur un trottoir au risque d'entraver la circulation, pour mieux ponctuer la force de leurs arguments. La tenue générale est très correcte ; les gens de la campagne sont vêtus à l'européenne, mais beaucoup conservent l'habitude de marcher pieds nus. Ils sont la plupart d'une bonne taille, sains et robustes, le regard franc, la physionomie ouverte. Ils ont toujours avec eux leurs *alforjas*, ce sac spécial au pays et extrèmement pratique. Il est fait de deux grosses sacoches en cuir épais avec une poignée et reliées par deux larges courroies en cuir. A cheval ils le placent sur leur selle, une sacoche pendant de chaque côté ; à la ville ils le portent par les poignées ou le suspendent sur l'épaule par une des courroies, ou bien encore, lorsqu'il est trop lourd, ils placent une sacoche sur leur dos et l'autre sur la poitrine en se servant des courroies comme de bretelles.

Les femmes passent nombreuses ; souvent jolies, elles sont toujours gracieuses avec leurs cheveux bien coiffés, leur taille enroulée coquettement dans de grands châles de soie aux couleurs chatoyantes et leurs pieds petits chaussés de souliers découverts pour en faire mieux ressortir la finesse. Les yeux noirs ou bleus sont vifs, les traits délicats, la peau est très blanche, l'ovale du visage très pur. A certaines heures, les rues s'animent du va-et-vient de groupes rieurs de jeunes élèves du *Colegio Superior de Señoritas*, charmantes sous leur uniforme simple et de bon goût : une jupe bleu foncé, une chemisette blanche avec des raies bleues, un chapeau de paille noire ou bleue à larges bords, rehaussé d'un ruban noir ou bleu. Quel dommage que tant de jeunes femmes et même de jeunes filles se croient obligées, par un sentiment de coquetterie mal compris, de gâter avec des artifices le plus souvent malhabiles, les charmes que la nature leur a si généreusement prodigués !

Dans la journée tout le monde fuit l'ardeur du soleil ou les averses torrentielles pendant la saison des pluies. Le soir on se promène

devant les boutiques brillamment éclairées et les jours de musique au Parc Central et surtout au Parc Morazan. Dans les allées soigneusement carrelées sous la lumière étincelante de puissantes lampes à arc, jeunes gens et jeunes filles se promènent en sens inverse, le plus souvent par bandes séparées, se lançant des œillades, s'adressant du bout des doigts un furtif bonsoir. Souvent aussi au lieu de sortir, les jeunes filles restent accoudées sur le rebord des grandes fenêtres à causer avec les jeunes gens debout dans la rue.

Dans la société les réceptions empreintes toujours d'un ton de simplicité et de cordialité sont fort aimables. Souvent les familles se réunissent pour entendre quelques morceaux de musique et de chant exécutés par des amateurs, dont certains ne manquent pas de talent, et se livrer ensuite au plaisir de la danse. Les dîners ne sont pas aussi nombreux que le souhaiteraient peut-être les maîtresses de maisons, à cause des difficultés constantes qu'elles ont pour les domestiques. Très changeantes, très susceptibles, à la moindre observation celles-ci s'en vont et presque toujours elles profitent pour demander leur compte du soir même où elles devaient préparer un dîner. Aussi les dames s'occupent-elles beaucoup de leur intérieur et elles s'y adonnent avec infiniment de bonne grâce.

Sauf pour quelques bureaux ou les magasins nouvellement édifiés toutes les maisons sont basses, à un seul étage. Elles sont vastes, avec le patio espagnol et son petit bassin entouré de fleurs et d'arbustes ; toutes sont pourvues d'une salle de bains ou de douches, cimentée ou carrelée. Elles sont construites en briques ou avec des *adobes*, rectangles de terre battue mélangée de paille hachée. Parfois les murs sont faits de *bajareque*, treillis de canne couvert d'un mortier grossier de débris de tuiles et de terre. Depuis les fortes secousses sismiques de 1910 beaucoup de ces vieilles habitations ont été détruites et remplacées par de coquettes maisons en bois. Les quartiers nouveaux, le barrio Otoya en particulier, se sont parés de jolies constructions de bois ou en ciment armé entourées de jardins dont l'aspect est tout à fait gracieux.

De différents côtés, au-dessus du plan uniforme des maisons, s'élèvent des édifices importants : la Bibliothèque qui ne contient pas moins de 43.256 volumes reliés et qui, en 1912, recevait 19.329 lecteurs,

soit une moyenne de 56 par jour; parmi les ouvrages demandés il y en avait 9.152 en espagnol, 1.494 en français, 1.265 en anglais et 125 en allemand; le Musée, les Archives nationales, la cathédrale, le séminaire et le Palais épiscopal où sont installées les admirables collections d'antiquités costariciennes recueillies par le savant évêque Thiel que l'évêque actuel, S. G. Juan Gaspar Stork, conserve avec soin et qu'il montre toujours avec une très grande affabilité aux personnes s'intéressant à ces études. Dans le Palais du Gouvernement se trouvent les différents ministères et la salle du Congrès ornée des portraits de tous les présidents de la République, tandis que l'édifice *Metálico* sert aux écoles primaires supérieures de garçons et de filles. On doit citer encore le Colegio de Señoritas, le Liceo, la Banque de Costa Rica, la Fabrique Nationale de liqueurs, l'hôpital, et à Guadalupe l'hospice des Incurables, qui sert de lieu de refuge pour les vieillards.

L'hôpital San Juan de Dios construit en 1852 connut de cruelles vicissitudes; fermé pendant quelques années il fut ouvert de nouveau en 1863. En 1900 sur l'initiative de don Cleto Gonzalez Viquez, président de la *Junta de Caridad*, le Congrès créa un impôt de 5 centimos sur chaque billet de chemin de fer supérieur à C 0,25; celui-ci fut d'abord destiné exclusivement à l'hôpital San Juan de Dios mais par la suite le produit de cet impôt fut distribué au prorata de leur importance et de leurs besoins entre les principaux hôpitaux de la République. Il est fort bien tenu et divisé en deux services, médecine et chirurgie, avec dans chacun d'eux, un pavillon pour hommes et un pavillon pour femmes. Il comprend en outre une salle d'opération et une salle d'autopsie, un pavillon pour incurables et un département de la Maternité avec une école annexe d'obstétrique.

Parmi tous ces édifices élevés dans la petite capitale de Costa Rica, ceux qui lui font le plus d'honneur sont le théâtre et l'asile Chapui. Le théâtre est non seulement le plus beau de l'Amérique Centrale, mais il pourrait occuper la première place dans beaucoup de grandes villes d'Europe. La façade principale avec ses grandes baies encadrées de fines colonnes ioniques est d'un bel effet. Le vestibule orné de colonnades et de statues, flanqué d'un buffet à droite pour les messieurs et d'un à gauche pour les dames, donne accès sur un double escalier peut-être un peu trop chargé de dorures. Celui-ci débouche sur le foyer

aux vastes proportions, décoré de grandes glaces et de fines boiseries qui encadrent de belles fresques dues à un artiste italien.

Ce magnifique théâtre fut inauguré en 1897 par une troupe d'opéra française engagée à Paris, à laquelle le Gouvernement accorda une forte subvention; elle s'y fit applaudir pendant toute une saison et remporta de beaux succès. Il y vient cependant peu de troupes de passage, mais le théâtre ouvre souvent ses portes pour les séances littéraires et artistiques de l'*Ateneo* et pour des fêtes de bienfaisance. J'ai assisté à quelques-unes de ces fêtes et certes on souhaiterait d'admirer plus souvent cet agréable spectacle de tant de jolis visages et de tant d'élégances.

Quant à l'asile Chapui, il mérite le titre d'Asile modèle tellement son installation est bien comprise. On y accède par une belle avenue de palmiers au milieu d'un jardin joliment dessiné, aux allées bien entretenues, bordées de haies et de rosiers. Le salon de réception possède un remarquable parquet en marqueterie de cèdre et d'acajou exécuté par des ouvriers du pays. Tout le reste du bâtiment est à l'avenant; les corridors, les salles, les bains, la cuisine, tout est d'une propreté irréprochable. L'éclairage obtenu par le haut est à la fois doux et bien distribué.

Il fut fondé grâce aux libéralités du Gouvernement qui fit don en 1885 à la *Junta de Caridad* d'une somme de cinq mille piastres et permit l'organisation d'une loterie dont les tirages ont lieu chaque mois. Il fut inauguré le 4 mai 1890 et l'année suivante on comptait déjà 158 malades. Il y en a actuellement environ 250 et le nouveau directeur de l'Asile, le docteur Carlos Alvarado, médecin de la Faculté de Montpellier, calcule 32 p. 100 de guérisons. Là aussi il y a deux départements complètement séparés, hommes et femmes; quelques chambres sont mises à la disposition des pensionnaires fortunés à raison de C 150 par mois et bon nombre de malades sont envoyés là des autres républiques de l'Amérique Centrale et de Panama. Hommes et femmes ont une grande cour avec un large préau et peuvent ainsi rester constamment à l'air; ils ont aussi un gymnase. Un nouveau pavillon d'un style très élégant vient d'être construit pour les femmes selon les règles plus modernes de la médecine et de l'hygiène. Le docteur Alvarado fait en ce moment édifier un mur d'enclos autour d'un

vaste terrain qui se trouve par derrière et où il projette d'organiser des colonies agricoles. Déjà les aliénés paisibles sont tous occupés à des travaux, les femmes à la lessive, les hommes au jardinage.

L'asile porte le nom du curé Chapui qui fit don de tout le terrain sur lequel est bâti San José ainsi que de la Savane, vaste plaine aux confins de la ville, à laquelle aboutissent les tramways et où les jeunes gens peuvent se livrer à tous les sports en face d'un panorama admirable. San José, en effet, ne date que du milieu du XVIII[e] siècle. En 1738, le curé de Barba avait sous sa juridiction tous les villages du haut plateau et quelques habitants de la vallée d'Aserri ayant demandé à ce qu'on formât une paroisse plus proche, le gouverneur fit aviser 21 familles de ces parages d'avoir à se réunir à un endroit appelé Boca del Monte. Ce fut le noyau de la *Villa Nueva del Señor San José*. En 1751 la Villita comptait 26 maisons et en 1755, tous les habitants d'Aserri et d'Escasu reçurent l'ordre de se concentrer à Villa Nueva.

La culture du tabac y attira bientôt beaucoup de gens, même de Cartago, et c'est en 1783 que le curé de San José, Manuel Antonio Chapui de Torres, légua à la municipalité des terres sur lesquelles sont la ville et la Savane. A cette époque San José ne comptait que 4.869 habitants, dont 577 espagnols, 3.664 métis et 628 mulâtres. Trente ans plus tard, le 16 octobre 1813, les Cortes espagnoles lui accordaient le titre de ville (*ciudad*).

Dès le début les habitants de San José avaient eu à souffrir du manque d'eau qu'ils devaient aller chercher fort loin. Sous le gouverneur don Cristobal Ignacio de Soria on fit venir l'eau par des canaux à ciel ouvert sur une distance de plus de deux lieues. En 1802 don Tomas de Acosta amplifiait l'œuvre et desservait chaque maison par des canaux ; pour filtrer on se servait de grandes jarres en pierre spongieuse qui abonde dans les environs de San José. Plus tard, en 1869, on captait les eaux du rio Tiribi, à deux lieues et demie de la ville, on les amenait par un aqueduc dans cinq réservoirs où elles étaient filtrées et distribuées dans les maisons par des tuyaux de fonte. Mais l'eau restait sale et, en plus, n'était pas assez abondante. Aussi, après avoir établi un système complet d'égouts, s'occupa-t-on de capter les sources du Chiguite et du Padre Carazo dans des réservoirs en ciment



San José. — Une des rues principales.



San José. — Un nouveau quartier de résidences.

hermétiquement fermés et de conduire l'eau jusqu'à la ville par des tuyaux afin d'en assurer la pureté absolue.

Sur une éminence un peu en dehors de San José, au delà du rio Torres, s'élève la *Penitenciaria*, bel édifice solidement construit, avec un système central de surveillance, et où tout a été calculé avec soin pour l'hygiène générale et la propreté des détenus. Tous les couloirs sont carrelés et chaque cellule a son water-closet à siphon et un lavabo. Les prisonniers travaillent dans un atelier de tailleur et un petit atelier de menuiserie où ils fabriquent pour les différents services publics des tables, des chaises, des lits, des armoires. Chaque semaine on liquide les comptes de chacun d'eux. On déduit trois colons pour les aliments reçus, on remet une somme à sa famille pour la nourriture et, avec le reste, on forme un fonds de réserve qu'on lui remet à sa sortie. Tous les samedis plusieurs juges viennent visiter la prison, demander aux détenus rangés par files dans les corridors s'ils ont quelque réclamation à présenter. Comme je faisais remarquer à l'un d'eux combien la prison était propre, bien tenue et combien ses hôtes me paraissaient traités avec douceur il me répondit en souriant : Et pourtant, c'est ce qu'on appelle ici de la tyrannie. Le public se plaint que les larcins augmentent ; il en est lui-même jusqu'à un certain point responsable. Le régime de la *Penitenciaria* est beaucoup trop doux et bon nombre de paresseux ne pensent qu'à commettre un délit pour aller en prison où ils sont abrités et abondamment nourris. Certain directeur avait implanté le système du pain et de l'eau à la troisième récidive et avait obtenu d'excellents résultats. Mais il avait dû bientôt le supprimer devant les réclamations d'une sensibilité mal placée. En effet, par un sentimentalisme exagéré, les gens conservent leur pitié pour le coupable subissant une peine, pourtant très légère, sans s'inquiéter le plus souvent de la victime. Il n'est pas rare, au passage d'un individu emmené par des agents de police, d'entendre des personnes s'exclamer : « *Ay! pobre!* » Si par hasard elles s'inquiètent du délit qui l'a mis dans cette posture et qu'on leur réponde qu'il a frappé ou volé, elles répètent apitoyées : *pobre, pobrecito*, sans qu'un seul instant elles songent à appliquer cet adjectif au malheureux qui a été blessé ou lésé dans ses intérêts. Récemment on a agrandi et aménagé en caserne, avec tout le confort possible, avec ce même souci de l'hygiène, de la propreté et de

l'ordre, la partie du bâtiment réservé aux femmes et celles-ci ont été transportées dans un nouvel édifice situé un peu en dehors de la ville, à l'autre extrémité où s'est organisé en même temps un service sévère de prophylaxie.

Non loin de la Penitenciaria, sur le flanc de la petite colline qui s'élève sur la rive droite du rio Torres, s'étalent en une large tache blanche les vastes *patios* du *beneficio* de café de la maison française de Bordeaux, H. Tournon et C°. Ce fut elle qui, sous la firme Le Quellec, vers 1860, fit les premiers voyages avec des voiliers dans le but d'importer en Europe les cafés de Costa Rica. C'est elle qui, la première, eut l'idée de traiter les cafés comme on les traitait à Porto Rico et à la Jamaïque. Alors qu'avant 1880 le café de Costa Rica, mal préparé, figurait parmi les sortes inférieures, il vient aujourd'hui en tête des qualités les plus fines et se consomme presque exclusivement à Londres, où il obtient de véritables prix de fantaisie.

La préparation du café, telle qu'elle se pratique ici, comporte deux opérations principales, la partie humide et la partie sèche. Une eau courante transporte les baies à une première machine, *despulpador*, décortiqueur qui enlève la première enveloppe extérieure. Le grain toujours charrié par l'eau est ensuite déversé dans des canaux en briques ou en ciment à ciel ouvert divisés en compartiments. Le café par sa pesanteur tombe et la grosse enveloppe est emportée par le courant ; il est ensuite étendu au soleil sur de grandes cours cimentées où on le laisse jusqu'à ce qu'il soit complètement sec. Un appareil le débarrasse alors d'une seconde enveloppe qui a l'aspect du parchemin. Enfin le *pulidor*, composé de deux cylindres à surface rugueuse marchant en sens inverse, lui enlève une petite pellicule (épisperme) qui couvre chaque grain. Un classeur trie le café selon la grosseur et la forme, en première, deuxième et troisième qualité. Certaines fèves ne donnent qu'un seul grain rond ; c'est ce qu'on appelle *Caracolillo*.

Pour bien connaître Costa Rica et les Costariciens il faut se promener à travers la campagne, il faut visiter les diverses artères qui donnent la vie à la capitale avec leur café, leur canne à sucre, leurs grains, leurs légumes et leurs fruits. C'est une joie de s'en aller au trot souple des petits chevaux du pays, par ces matinées radieuses, dans de jolis chemins bordés de verdure, vers les villages et petites

villes des environs. San Isidro, sur le flanc des montagnes de Bella Vista, d'où viennent chaque matin quantité de laitiers, à cheval, avec quatre grands bidons fixés à l'arçon et au trousquin de la selle. En montant au-dessus du village, la vue s'étend sur tout le plateau central, bordé à gauche des montagnes abruptes de Candelaria, Bustamante et Dota, à droite par un grand plan incliné montant vers les cimes boisées du Poas et du Barba. Au fond, dans une échappée, apparaît l'Océan Pacifique, le golfe de Nicoya au delà duquel se détache sur l'horizon la Cordillère du Guanacaste. Desamparados, à cinq kilomètres de San José, à l'extrémité sud de la vallée del Abra, coquette petite ville aux rues propres, à l'aspect agréable. Alajuelita, renommée pour ses vases d'argile, où accourt au mois de janvier une foule empressée pour vénérer l'image sacrée du Santo Cristo de Esquipulas. Aserri, une des villes les plus anciennes de la République, siège du cacique Aczarri dont l'aide fut si précieuse à Juan Vasquez de Coronado dans sa fameuse expédition chez les Indiens de Quepo et Turucaca ; à peu de distance, au milieu d'une colline surplombant la ville, est une immense pierre de 30 mètres de hauteur sur 10 de largeur, qu'on dit être restée ainsi suspendue, arrêtée par un miracle au milieu de sa course. Curridabat, village également très ancien, d'origine indigène, en pleine prospérité grâce à l'esprit industrieux de ses habitants et à son sol fertile. Enfin, sur la route nationale de 45 kilomètres de long qui mène de San José à Puriscal en passant par Pacaca, antique site des Indiens Güetares, Escasu et Santa Ana, célèbres l'un pour son *dulce* et la source d'eau minérale de Salitral et l'autre pour ses haricots. Toutes ces petites villes ont l'éclairage électrique et l'eau est distribuée à chaque habitation. Les maisons sont simples et discrètes. Dans la grande salle aux murs blanchis à la chaux l'accueil est toujours cordial, et sur la table massive recouverte d'une nappe bien blanche sont placés sans façon, appétissants, le *pollo* gras et doré, le riz coloré d'*achiote*, les *yucas* savoureuses, les *tiquisques*, les *chayotes*, les succulents *frijoles* noirs et les petites piles de *tortillas*, minces galettes de maïs qui remplacent ici le pain.

Près de Santa Ana, sur les bords du rio Virilla, se trouve l'usine électrique del Brasil qui fournit la force pour les tramways de San José ainsi que pour l'éclairage de la ville. Elle produit actuellement

1.500 kilowatts et quand la machinerie sera complètement installée, elle pourra produire le double. *La Costa Rica Electric Light and Traction C°* possède en outre l'usine de Los Anonos qui, en se servant des eaux des rios Tiribi et Maria Aguilar fournit une énergie de 300 kilowats. Mais cette force n'est pas suffisante et l'éclairage public et privé de San José est assuré par d'autres installations appartenant à la Société Felipe J. Alvarado y Cia qui éclaire également Heredia et Santo Domingo. La plus ancienne est celle du rio Segundo avec une force de 750 chevaux ; la seconde de 800 chevaux est installée à San Juan de Santa Barbara, utilise les eaux du rio Porrosaty et la troisième, l'usine Hatillo, de 500 chevaux, est établie près du rio Tiribi. Elles ont toutes deux une turbine Francis. Les deux premières installations se trouvent à 17 kilomètres du centre de distribution et la dernière à 5 kilomètres. Le voltage employé pour la transmission est de 8.000 volts et on se sert d'alternateurs à phase simple et à trois phases, de 2.400 et 2.300 volts. Enfin la même Société vient de terminer une grande usine, située à 18 kilomètres de San José, à San Antonio de Belen, près d'une chute du rio Virilla. Elle a été montée avec le plus grand soin et c'est actuellement la plus importante de l'Amérique Centrale.

---

# CHAPITRE XI

## HÉRÉDIA

Plantations du café. — Coutumes campagnardes. — Hérédia.
Marché aux bestiaux. — Chemin du Sarapiqui.

De tous côtés, dès que l'on sort de la capitale, s'alignent en files régulières les plantations de café, toutes blanches et odorantes au moment de la floraison en avril, éclatantes de rouge au mois de décembre lorsque les baies commencent à mûrir. Les premiers grains furent importés de la Havane en 1796 par Francisco Xavier Navarro et plantés à Cartago. Appuyé par le zélé gouverneur don Tomas de Acosta, le Père Velarde fit une propagande active en faveur de cette culture, et plus tard en 1833, la municipalité de San José concéda gratuitement certains terrains de sa juridiction avec la condition expresse qu'ils seraient plantés de caféiers. Les plantations alors ne tardèrent pas à se développer et avec les prix élevés qu'obtint le café les propriétaires ne s'adonnèrent plus qu'à cette culture au détriment de toutes les autres. Dès 1861, cent mille quintaux étaient expédiés à l'étranger ; en 1884 on calculait le nombre d'arbres à 23.446.278 produisant 18.632.438 kilogrammes, en 1892 il y en avait 26.981.078 produisant 17.398.704 kilogrammes, en 1910 la superficie des plantations était de 31.000 hectares et pour la récolte 1912-13 Costa Rica exportait 13.019.059 kilogrammes soit 205.541 sacs.

Il y eut une période de 1896 à 1902 où les pluies commençaient d'une façon régulière à l'époque propice et on obtenait des récoltes de 300.000 sacs, mais la coupe inconsidérée des forêts au sommet et sur les pentes des montagnes a profondément modifié le régime des pluies et les propriétaires doivent recourir à l'irrigation. On se plaint aussi

que les terres fatiguées d'une longue et même culture ne soient plus aussi fertiles et depuis quelques années on commence à se servir d'engrais, plus spécialement de sulfate et chlorure de potasse, de nitrate de soude, de sulfate d'ammoniaque, de superphosphates. Devant les excellents résultats obtenus par tous les *hacendados* qui en ont fait usage le Département de l'Agriculture a décidé de distribuer gratuitement la quantité d'engrais suffisante pour vingt plants de café à tous les agriculteurs qui en feraient la demande avec une note explicative sur la façon la plus efficace de l'employer. On espère ainsi généraliser l'usage d'engrais dans tout le pays et augmenter la production sensiblement en baisse dans ces dernières années.

La culture du café demande beaucoup de soins. On commence par faire un semis et au bout de quarante jours on transporte les jeunes plants dans l'*almaciga* où ils continuent à se développer pendant un an. Ils sont ensuite transplantés dans le *cafetal* même et disposés en longues files à la distance de 2 m. 50 l'un de l'autre. Pour protéger les jeunes arbustes des rayons du soleil on place entre eux des bananiers et à intervalles inégaux on laisse s'élever de grands arbres touffus, ceiba, poro (*erithryna sp. v.*), madera negra (*gliricidia maculata*) surtout sur le versant de l'Atlantique, et guajiniquil à larges feuilles (*inga edulis*) sur celui du Pacifique. Cette question de l'ombre pour les caféiers a été vivement discutée depuis quelque temps, mais il ne semble pas jusqu'à présent que le problème ait été nettement résolu.

Au bout de deux ans commence la série de travaux qui durent presque toute l'année. Il faut enlever, à la pelle et au *machete*, les mauvaises herbes que la fertilité du sol fait repousser avec une extraordinaire rapidité, recouvrir sur les pentes déclives le pied des arbres à moitié déchaussés par les pluies torrentielles. Il faut ensuite procéder à la *raspa*, racler le tronc au couteau pour le débarrasser des lichens et des mousses, puis à la *capa*, couper les jeunes pousses qu'il ne convient pas de laisser se développer, et enfin à la *desbandola*, émonder chaque arbre des branches inférieures près du sol. On peut faire une première petite récolte au bout de trois ans, mais ce n'est guère qu'après quatre années que les caféiers entrent en pleine production. Les récoltes naturellement varient et il est rare que deux bonnes années

se succèdent sans intervalle. Un *cafetal* très bien tenu produit de 25 à 30 *fanegas* par manzana, environ 70 ares, et une *fanega*, soit quatre hectolitres, donne environ 50 kilogrammes de café sec. Mais la moyenne est plus faible et donne entre 10 et 15 *fanegas*.

La récolte commence entre novembre et décembre et dure jusqu'au mois de mars. Les caféières s'animent alors du va-et-vient des *cogedoras* et offrent un spectacle pittoresque plein de charme. Les femmes, un chapeau de paille négligemment posé sur les cheveux tressés en deux longues nattes tombant dans le dos, une corbeille attachée à la ceinture, passent pieds nus parmi les files d'arbustes aux feuilles reluisantes, arrachent des branches pliant sous le poids les baies rouge cerise arrivées à maturité ou à genoux ramassent celles qui sont tombées à terre. Des enfants les aident dans leur travail qui est effectué à la tâche, à raison de 25 ou 30 centimos par *cajuela* de 16 litres 66. Une bonne *cogedora* arrive à recueillir huit à dix *cajuelas* par jour. La récolte de chaque quadrille est mise dans des sacs et placée sur des charrettes pour être menée au pas tranquille des bœufs jusqu'au *beneficio* où les petits propriétaires des alentours viennent aussi apporter leur mince récolte, le plus souvent à dos de mulet.

Hérédia, à dix kilomètres de San José, est reliée à la capitale par une ligne de chemin de fer qui va jusqu'à Alajuela et par la grande route *carretera* de Cartago à Puntarenas, ouverte aux premiers temps de l'Indépendance, car ici tout date de cette époque rien pour ainsi dire n'ayant été fait par les Espagnols. J'y suis allé à cheval, sur un de ces petits chevaux du pays qui ne payent pas de mine mais qui sont d'une résistance extraordinaire et dont l'allure spéciale, l'amble, permet de rester de longues heures en selle sans se fatiguer. Avec M. Tournon nous passons à travers les plantations de café parées à ce moment du frais et délicat manteau blanc des fleurs épanouies sur les hauteurs de San Miguel et de San Isidro où se récolte la meilleure qualité de café, puis à Santo Domingo, que l'esprit civique de ses habitants cherche à maintenir dans l'état de prospérité qu'elle acquit jadis à l'époque des prix élevés obtenus sur les marchés d'Europe.

Tout le long du chemin on aperçoit à chaque instant, un peu en

retrait de la route, de petites maisons isolées flanquées d'un auvent, entourées d'un jardin planté de bananiers et de canne à sucre. La propriété est extrêmement divisée. Chacun a son champ, son verger, sa modeste plantation de café, un cheval, une paire de bœufs avec son chariot aux roues pleines en bois, toujours propre et peint de couleurs vives. Tout autour de la maison picorent de nombreuses volailles, grognent de gros porcs noirs. Dans de telles conditions une révolution certes n'est pas à craindre.

On croise à cheval ou à pied des *campesinos* se rendant à la ville, des groupes de femmes chargées de grains, de légumes, de fruits ou de poulets qu'elles portent sur la tête dans une corbeille jusqu'au marché voisin. Tous saluent en passant d'un *adios* aimable. Par contre si on leur demande à quelle distance on se trouve d'un endroit qu'ils connaissent très bien ils répondent invariablement d'un ton pénétré, *quien sabe;* si l'on insiste et que l'on précise un chiffre, ils ne diront pas si celui-ci est exact ou erroné mais acquiesceront d'un *talvez*, peut-être, de parfaite bonne foi d'ailleurs, par habitude.

Hérédia, l'ancienne Cubujuqui, à l'époque de sa fondation, en 1751, comptait à peine cent maisons, la plupart de simples huttes. Grâce à la fertilité de son sol et à son climat excellent, elle s'est rapidement développée au détriment de sa voisine et rivale, la ville de Barba, l'une des plus anciennes du pays. Les deux mille habitants du Cubujuqui avaient demandé à être séparés de San Bartolomé de Barba et réclamé le titre de ville. Après de vifs débats devant l'Audience de Guatemala, le président de ce tribunal et Capitaine Général don Alonso Fernandez de Hérédia, décida de leur donner satisfaction et le 1^er^ juin 1763 Cubujuqui devint la « villa de la Inmaculada Concepción de Cubujuqui ». Elle conserva ce nom jusqu'au 1^er^ novembre 1824, où elle se transforma en cité de Hérédia, en souvenir de son bienfaiteur.

Elle compte aujourd'hui 8.200 habitants, possède plusieurs églises, un beau cimetière bien tenu, orné d'artistiques et coûteux mausolées, un marché couvert fort bien approvisionné et un lycée très renommé. Sur les indications de son directeur, M. Carlos Gagini, on a choisi pour les élèves des deux sexes qui le fréquentent un uniforme très coquet adapté au climat assez chaud de la région, en même temps



Artisans costariciens. — Fabricants de *petates* (nattes).

qu'il oblige à des habitudes d'ordre et de propreté. Pour les jeunes filles, une jupe bleue et une blouse de marin blanche bordée de larges bandes bleues ; pour les jeunes gens, pantalon bleu, veste de toile blanche avec col et parements bleus. La ville qui avait connu un léger déclin au moment de la baisse persistante du café est en progrès depuis quelques années. Un bel édifice pour les écoles a été terminé et la *plaza* que j'avais vue lors de mon premier voyage, misérable et desséchée, est maintenant transformée en un joli parc au frais gazon parsemé de corbeilles d'arbustes et de fleurs, entouré d'une grille en fer fort élégante. Récemment elle s'est vue dotée d'une splendide *Escuela Normal* dont le président, Alfredo Gonzalez, a voulu embellir sa cité natale.

Tous les terrains aux alentours sont couverts de caféières et c'est à San Francisco, à deux kilomètres à l'ouest de la ville, qu'est installé l'important *beneficio* de don Julio Sanchez, surnommé le roi du café à Costa Rica. Il vient en effet en tête des exportateurs avec une moyenne de 14.000 sacs par an. Fils d'un paysan, d'un *boyero* occupé au transport des marchandises sur la route de Carrillo, il s'est formé seul et a élevé sa fortune avec les deux cents livres sterling qui lui furent avancées par l'agent d'une maison anglaise de Londres. Il a le mérite de s'en faire gloire et malgré des ressources aujourd'hui considérables il a su rester simple, dans sa grande maison confortable sans prétention où il vit au milieu de ses *cafetales* avec sa femme et ses onze enfants, très sévèrement élevés, et où l'étranger est toujours accueilli aimablement, comme je l'ai été, avec cordialité et sans affectation. Son fils aîné est aller passé plusieurs années aux États-Unis et est revenu s'occuper de la comptabilité générale des *fincas* auprès de son père qui toujours actif veille aux moindres détails de leur exploitation et qui, dit-on, s'entend à faire produire ses propriétés plus que tout autre.

Hérédia est en outre le grand centre de la vente du bétail. Un marché s'y tient tous les mercredis et j'y ai vu de fort beaux animaux. Beaucoup sont élevés dans la République même, mais une grande quantité est importée du Nicaragua pour être engraissée ensuite dans le pays. En effet, il s'en faut de beaucoup que la production soit en rapport avec la consommation locale, qui a été en 1912, pour la pro-

vince de San José seule de 17.620 têtes et pour le pays tout entier de 49.307 têtes. En 1916, elle fut de 51.543.

Il semble pourtant que les propriétaires costariciens auraient avantage à développer l'élevage en introduisant des animaux reproducteurs de bonne race plutôt que d'importer du bétail de Nicaragua de qualité inférieure. D'autant plus que la production de ce dernier pays a beaucoup diminué et il faut prévoir l'époque où attiré par d'autres marchés il ne pourra plus subvenir aux besoins de Costa Rica. Il faut aussi compter que les prix d'achat ont beaucoup augmenté ; il y a quelques années un *novillo* Chontal de Nicaragua valait 16 à 18 colons, aujourd'hui il en vaut 40 à 45 et quand on ajoute les frais de transport et de mise à l'engrais le bénéfice est inférieur à celui qu'on retire avec un *novillo* du pays, qui vaut en moyenne 60 colons D'autre part on a calculé qu'un taurillon de deux ans de race Shorthorn, Durham, Devon ou Holstein, bien nourri, donne autant de viande qu'un taurillon de race Chontal de cinq ou six ans. Il faut donc espérer que l'impôt de 5 colons par tête de bétail importé encouragera les éleveurs à ne plus sacrifier les vaches et les génisses et à en conserver pour la reproduction. Enfin on n'aurait plus besoin de tuer les veaux comme le font les propriétaires adonnés à l'industrie laitière, car ils ne seront plus improductifs et pourront être vendus au *repastador*, à l'éleveur qui s'occupe seulement d'engraisser. Ce serait autant d'argent qui resterait dans le pays.

Le marché est assez bien installé, avec des *corrals* pour séparer les animaux que louent les différents vendeurs. Un service d'ordre très rigoureux est en vigueur et chaque animal est enregistré avec soin lorsqu'il passe sur la balance. Très grande, celle-ci permet de peser plusieurs bêtes à la fois faisant partie du même lot Chaque mercredi il se vend une moyenne de 600 animaux, dont le poids individuel varie entre 400 et 600 kilogrammes. Le prix du kilogramme selon les cours est coté de 18 à 22 centimos; pour des animaux de tout premier choix il monte jusqu'à 23, 23 1/2.

Une vache d'élevage se paie de 80 à 100 colons et une bonne paire de bœufs de travail vaut de 170 à 200 colons.

De Hérédia part le chemin du Sarapiqui en passant par l'antique et paisible Barba, à 3 kilomètres. Ce chemin quelque peu abandonné

eut à son heure une grande importance lorsqu'aux premiers temps de l'Indépendance on se préoccupait de trouver un débouché vers le rio San Juan et le port de Greytown, San Juan del Norte. Il fut d'abord reconnu en 1820 par Joaquin Mora, mais les événements qui se produisirent les années suivantes empêchèrent de donner suite à cette exploration. Animé par le décret du 20 mars 1827 promettant une prime de 500 dollars en espèces et de 1.000 en terres *baldios* à celui qui découvrirait une voie de communication avec le San Juan, Miguel Alfaro partait d'Alajuela, le 5 avril 1827, reconnaissait le rio Toro Amarillo dont le courant très violent empêche la navigation, descendait le rio Sarapiqui jusqu'au San Juan et allait jusqu'à San Juan del Norte. A son retour il remontait le rio Sarapiqui qu'il abandonnait bientôt pour se diriger vers l'Ouest à travers la forêt. Au bout de trois jours il rencontrait le sentier conduisant à San Miguel, arrivait à Sardinal, au Cerro del Congo, où il faillit périr de fatigue et de faim, et rentrait enfin à Alajuela. Une Société se forma aussitôt dans cette dernière ville pour rendre ce chemin praticable au moins pour les bêtes de charge et réussit à faire passer l'année suivante jusqu'au rio Sarapiqui un convoi de 18 mules chargées de tabac chircagre. En 1829, la maison française A. Dumartray et C^ie y installa une plantation de canne à sucre mais le manque de main-d'œuvre rendit l'exploitation impossible et malgré les frais considérables qu'elle y avait faits elle l'abandonna en 1838. Le chemin ne servit plus guère qu'au courrier mensuel que le président Braulio Carrillo fit passer par là en 1842, bimensuel à partir de 1851. Cette même année une Société au capital de S 80.000 entreprit d'ouvrir cette route jusqu'à la Cuesta del Congo, entre Cariblanco et San Miguel, mais en 1855 elle disparut et un service de bateaux à vapeur fut établi sur la côte du Pacifique. En 1856 on se désintéressa complètement du chemin du Sarapiqui. Plusieurs plantations de cacao se formèrent, la plupart furent abandonnées, bien que la qualité des graines fût excellente. Toutefois le mouvement agricole et industriel s'est sensiblement accru durant ces dernières années et l'on compte maintenant dans ce district un certain nombre de plantations de canne à sucre, de cacao et de caoutchouc en même temps que se sont formés des élevages importants. En 1912 le marché de Hérédia recevait 600 *novillos* de cette

région. On a installé une scierie mécanique à Vera Blanca, de nouveaux *trapiches* à Cariblanco, à La Virgen et à la Chilalate et il est certain que le développement de cette fertile vallée du Sarapiqui s'accentuera rapidement dès que le chemin reliant Hérédia et El Muelle, point où le fleuve devient navigable, sera mis en état et facilitera le transport, jusqu'ici pénible et coûteux, des marchandises aux lieux de consommation.

---

## CHAPITRE XII

# ALAJUELA

Juan Santa Maria. — Campagne de 56. — Volcan Poas. — Grecia. — Ingenios. Plantations de canne à sucre. — Naranjo.

A l'ouest de Hérédia se trouve Alajuela au pied des montagnes de Barba, entre les rios Maravilla et Ciruelas, reliée à San José par une ligne de chemin de fer de 21 kilomètres. Elle fut fondée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle par le curé de Hérédia, don Juan Manuel Lopez del Corral, qui sollicita de l'évêque de Nicaragua et de Costa Rica la permission d'établir une paroisse pour les familles dispersées dans les cinq villages de la Lajuela ou la Alajuela, Targuas, Siruelas, Puas et Rio Grande, que la distance et aussi leur pauvreté empêchaient d'aller jusqu'à Villa Vieja accomplir leurs devoirs religieux. Au cours d'une visite pastorale, le 12 octobre 1782, Sa Seigneurie Illustrissime don Esteban Lorenzo de Tristan, convaincue des besoins de ces habitants, fit dresser un oratoire dans une maison particulière qu'il acheta à cette effet et leur remit un calice, des chasubles et tous les ornements nécessaires à la célébration de la messe. De leur côté les 268 paroissiens s'engageaient le 18 du même mois par-devant don Joseph Miguel Porras, lieutenant gouverneur de Villa Vieja, à payer 200 piastres par an, soit 2 piastres par messe pour un maximum de 90 jours de fête, et 20 piastres pour la cire, le vin et les hosties. L'endroit choisi fut celui de la Alajuela, comme étant le meilleur, le plus fertile, le plus avantageux et le plus central ; peu à peu le bourg grandit autour de l'oratoire, devint la Villa Hermosa, puis le 10 novembre 1824 la cité d'Alajuela.

Elle compte 6.481 habitants. Jadis très prospère à cause de sa situa-

tion intermédiaire sur la route du Pacifique, elle est quelque peu déchue. Elle renferme pourtant de beaux édifices : l'Institut National pouvant contenir 400 élèves affecté aujourd'hui aux écoles primaires de filles ; le *cuartel* formidable construit par le célèbre président, le général Tomas Guardia, dépourvu de soldats et ne servant plus qu'à la police ; la *paroisse* avec sa coupole immense ; le *Palacio Municipal* récemment terminé en face du joli Parc Central. Un essai intéressant y a été fait : la création d'une école professionnelle de jeunes filles où celles-ci apprennent à fabriquer des chapeaux de panama avec une plante qui pousse dans le pays et qu'on appelle *tica*. Le Gouvernement subventionne aussi une petite fabrique de tissus qui est en même temps une école. Avec des métiers à main, garçons et fillettes fabriquent des toiles au mètre pour vêtements, des hamacs, des serviettes et des chaussettes. Ils tressent également des paniers en osier et des articles en cuir pour l'harnachement

Il faut féliciter le gouverneur don Pompilio Ruiz de l'essor qu'il a su donner à Alajuela pendant son administration. Les rues empierrées ont été maintenues en bon état, plusieurs ont été macadamisées et un rouleau à vapeur répare constamment les dégâts causés par les pluies et les roues des charrettes. L'éclairage électrique est assuré par la municipalité dans de bonnes conditions et à un tarif très réduit ; aussi la force de 100 kilowatts produite par son installation à 3 kilomètres de la ville sur la rive gauche du rio Itiquis sera-t-elle bientôt insuffisante pour satisfaire les nouvelles demandes de force motrice. L'hôpital, au bout de la ville lui fait vraiment honneur. L'édifice solidement construit est vaste, les salles sont grandes, bien aérées, très claires et dans un état de propreté parfaite. Autour du patio où sont isolées les cuisines court un large couloir orné de fleurs et près des pavillons des malades de petits jardins viennent jeter un peu de fraîcheur et de gaieté. Un ingénieux système de filtrage au charbon purifie les eaux sales de l'hôpital en les amenant par des tuyaux dans un local où elles passent à travers deux couches de charbon et d'où elles sortent limpides pour se jeter dans le rio voisin. Des bancs confortables en ciment permettent de se reposer sous les ombrages du Parc Central bien arrosé et nettoyé avec soin, et surtout l'étranger n'est plus péniblement impressionné au sortir de la gare par le jardin poussiéreux,

misérable, sans plantes ni fleurs, qui entourait jadis la statue élevée à l'héroïque enfant d'Alajuela, au soldat Juan Santa Maria.

A peine l'Indépendance avait-elle été déclarée dans l'Amérique Centrale que la guerre civile éclata dans la République de Nicaragua et y régna presque sans discontinuité. En 1854, les villes de Granada et de Leon, sièges respectifs du parti conservateur et du parti démocratique, se disputaient âprement la suprématie. Pour augmenter ses troupes insuffisantes le chef démocratique, don Francisco Castellon, attira sous le prétexte fallacieux de colonisation un certain nombre de flibustiers nordaméricains à la tète desquels se trouvait William Walker déjà connu par son expédition piratique de la Sonora. Débarqué à Realejo en juin 1855, celui-ci fut nommé de suite colonel ; après une courte campagne il réussit à s'emparer par surprise de Granada et le 23 octobre il signait un traité de paix avec le chef militaire du parti conservateur en vertu duquel don Patricio Rivas était nommé président. Walker restait à la tète de l'armée et, fort de nouvelles bandes de flibustiers venus sous le prétexte de passer en Californie, imposait sa volonté au Gouvernement. Il commit bientôt toutes sortes d'excès. Le président de Costa Rica, don Juan Rafael Mora, comprit de suite le danger de cette situation : il convoqua le Congrès en session extraordinaire et celui-ci, par décret du 27 février 1856, autorisait le Pouvoir Exécutif à porter ses armes au Nicaragua, seul ou avec les forces alliées des autres États de l'Amérique Centrale, pour défendre ses habitants contre l'oppression ignominieuse des flibustiers et à rejeter ceux-ci hors du pays. Fièrement, le président Mora se mit à la tète de 9 000 hommes de toutes armes et partit, confiant en Dieu pour obtenir la victoire et « avec elle la paix, la concorde, la liberté et l'union de la grande famille centroaméricaine ». Le premier groupe de 2.500 hommes, sous le commandement du général don Joaquin Mora, se mit en marche le 3 mars et le 20 il fut assez heureux pour surprendre dans l'hacienda de Santa Rosa, à six lieues de Libéria, les troupes de Walker qui s'était empressé de franchir la frontière pour battre la petite armée costaricienne. Attaqué avec un entrain extraordinaire par les 500 hommes de l'avant-garde, le colonel Schlessinger subit une défaite complète et malgré les efforts des officiers, les soldats flibustiers s'enfuirent en pleine déroute. Ce désastre obligea Walker à concentrer ses forces à Rivas dans le Nica-

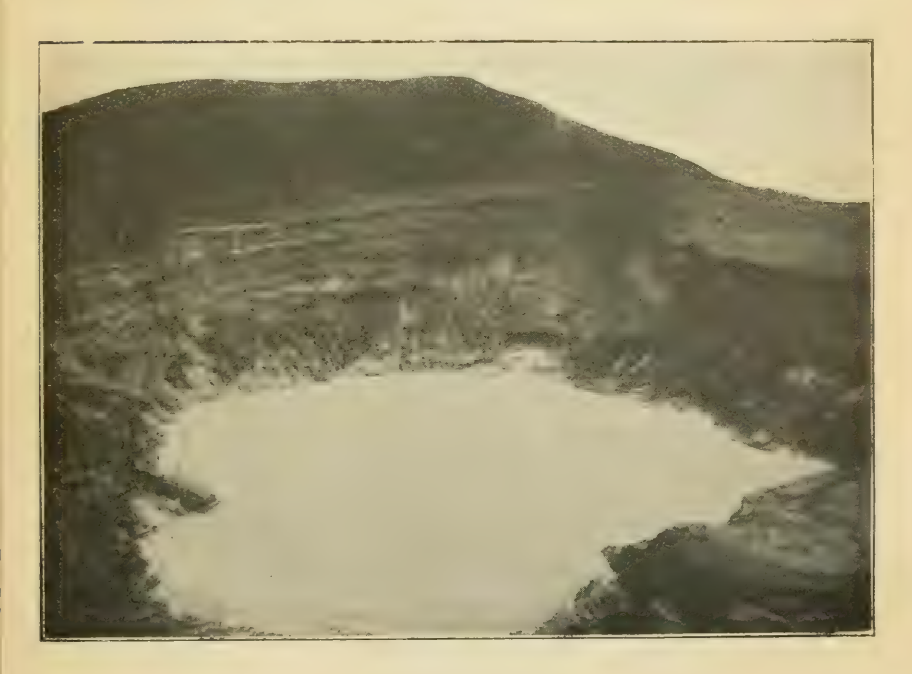
ragua, tandis que l'armée de Costa Rica entrait à Sapoa le 29 mars, arrivait à Santa Clara le 6 avril et se mettait aussitôt en marche vers Rivas. Walker, que des raisons d'ordre politique avaient ramené à Léon puis à Granada, partit immédiatement avec toutes ses forces, ne laissant que deux compagnies dans cette dernière ville.

Le 10 avril deux piquets d'éclaireurs échangèrent quelques coups de feu près du village El Obraje. Non loin de là la chance fit tomber entre les mains des flibustiers un prisonnier qui, menacé de mort, donna une description minutieuse des positions occupées par les Costariciens. Walker put donc facilement préparer son plan, former ses colonnes et ayant habilement évité deux patrouilles envoyées en reconnaissance, le 11 avril 1856, il tomba à l'improviste sur l'ennemi et l'attaqua avec vigueur de tous côtés. Au milieu de la surprise générale l'état-major costaricien faillit même être pris et il ne dut son salut qu'au sang-froid du lieutenant José Maria Rojas qui arrachant un fusil des mains d'un de ses soldats frappa mortellement le chef flibustier Machado. L'alarme était donnée et les Costariciens faisaient bravement face à leurs assaillants ; à leur tour ils prenaient l'offensive et bientôt les flibustiers n'occupaient plus que la plaza, les avenues de chaque côté de l'église. Mais une partie s'était concentrée dans un édifice important appelé le *Meson de guerra*, d'où ils dirigeaient un feu mortel grâce à leurs armes supérieures et à leur plus grande habitude du tir. Sans artillerie de siège on ne pouvait songer à reprendre cet édifice ; il fallait l'incendier, mais pour cela on manquait de projectiles. Voyant la nécessité de recourir à un moyen extrême, le général en second, don José Maria Cañas, se tourna vers ses troupes : « Mes enfants, leur dit-il, parmi tant de braves y en a-t-il un qui veuille risquer sa vie pour mettre le feu au Meson et sauver ses compatriotes ? » Un soldat sortit du rang, Juan Santamaria, natif d'Alajuela. Il dit simplement : « J'irai, mon général, mais je vous charge de ne pas oublier ma mère. » Au milieu de la nuit, le feu prit au Meson. Une balle frappa au bras Juan Santa Maria qui se précipitait, une torche à la main ; de son bras gauche il reprit la torche et courut mettre ailleurs l'incendie jusqu'à ce qu'une autre balle l'étendît à terre, mort. Les flibustiers affolés s'enfuirent et la victoire resta à Costa Rica.

Plusieurs essais de cultures nouvelles ont été faits dans les envi-



Types costariciens. — Groupe de jeunes filles de Hérédia.



Cratère du volcan Poas.

rons d'Alajuela. Un vignoble a été créé par le D[r] don José Maria Soto, élève du lycée de Bordeaux, médecin de la faculté de Paris, bienfaiteur de la Société française de bienfaisance établie à San José ; il est tout récent et semble devoir donner des résultats satisfaisants. Un Nordaméricain originaire de la Californie, M. Meggs, a installé une luxueuse plantation d'orangers et de *grape fruits*, d'après les méthodes employées dans cette région des États-Unis ; elle a parfaitement réussi et de nombreuses caisses sont expédiées chaque année sur les marchés de la Nouvelle Orléans et de New York.

J'ai dit combien sont simples les mœurs des paysans. En revenant de cette plantation, j'ai rencontré sur la route menant à Alajuela un enterrement. Le cercueil était porté sur les épaules de quatre hommes remplacés fréquemment et sans que le convoi subisse d'arrêt. Par derrière suivait un groupe de *campesinos* vêtus d'un pantalon maintenu par une ceinture en cuir à large boucle et de la petite veste courte s'ouvrant sur une chemise blanche sur laquelle flottaient les bouts d'un mouchoir de couleur ou d'un foulard de soie noué autour du cou. Puis venaient à cheval des femmes et des vieillards, un lourd parapluie de coton suspendu à la selle ou placé en travers pour protéger du soleil brûlant ou de l'*aguacero* probable au retour. Je m'efface avec mon cheval sur le côté de la route pour laisser passer le convoi ; à mon salut respectueux les derniers rangs répondent par de discrets *adios Señor* ou *buenos dias* et, comme je suis à quelque distance, un de ceux restés en arrière m'aborde avec simplicité par un *Que tal, amigo*. Comment va, ami ? et sortant une bouteille de sa poche me dit d'un ton avenant sans malice : « *Quieres un traguito?* » Veux-tu boire un petit coup ?

On a beaucoup parlé d'un tramway d'Alajuela à Grecia, mais il est probable que pendant plusieurs années encore il faudra se servir de la route *carretera* qui relie la capitale de la province aux différentes villes de cette région, très progressives, pourvues de l'éclairage électrique, de bonne eau potable canalisée et amenée par des tuyaux dans toutes les maisons. On passe d'abord à San Pedro de Poas, point de départ de l'excursion à l'admirable volcan Poas, une des merveilles de l'Amérique Centrale, qui seul vaudrait une visite à Costa Rica. C'est en effet de là que l'ascension se fait le plus facilement et le plus agréa-

blement, bien que l'hôtel Poas n'offre pas, malgré ses prix, le minimum de confort que des touristes sont prêts à accepter. On part à cheval, vers trois heures du matin, on s'élève en pente douce par une large route carrossable de six kilomètres de long pour prendre ensuite un chemin plus escarpé pendant trois kilomètres jusqu'à La Lecheria, à 2.114 mètres, où beaucoup de personnes viennent passer la nuit dans la petite ferme et où le matin on s'arrête toujours pour boire une excellente tasse de lait. Par un beau clair de lune la vue est féerique; sur la tache sombre du haut plateau scintillent par places les lumières de San José, de Hérédia, d'Alajuela et de Grecia, puis peu à peu le soleil paraît, grandit, illumine tout ce vaste panorama, fait miroiter au loin les eaux paisibles du Pacifique. Il faut se presser d'arriver au sommet, 2.644 mètres, car à partir de midi, même aux plus beaux jours de *verano*, d'épais nuages enveloppent complètement la cime. De La Lecheria jusqu'au cratère le trajet est de six kilomètres; le chemin à travers la forêt devient plus abrupt mais reste praticable à cheval et on arrive au *Potrero del Volcan*, vaste cratère transformé en pâturages, où on laisse généralement les animaux bien que l'on puisse arriver à cheval jusqu'au cratère même. On marche ensuite pendant 500 mètres et on se trouve subitement en face d'un spectacle impressionnant, un immense amphithéâtre d'un kilomètre de diamètre aux parois multicolores hautes de 300 mètres, au pied desquelles s'étale une nappe d'eau jaunâtre, boueuse, chargée d'acide sulfurique, constamment en ébullition, d'où jaillit parfois d'une poussée brusque et puissante une forte colonne liquide entourée d'un épais nuage de vapeurs. La descente dans le cratère parmi les rochers vers ce lac toujours bouillonnant, aux abords sablonneux et inconsistants, est très pénible, dangereuse même à certains endroits. Avec un vieux guide très sûr, je l'ai faite en trois quarts d'heure, et pour la montée plus fatigante encore à cause de la pression atmosphérique, il ne nous a pas fallu moins d'une heure.

Lors de sa visite au volcan Poas en 1861, Frantzius trouva que la température de l'eau était de 39°1 centigrades; le 26 juillet 1888 avant l'éruption du 30 décembre de cette année elle était de 55°5 et le 14 janvier 1889 de 64°2. L'éruption de 1888 causa de grands dommages à San José, Hérédia et Alajuela. Le 30 janvier 1905, au cours d'une nou-

velle éruption, des colonnes de boue s'élevèrent à une hauteur de plusieurs centaines de mètres; l'une d'elles atteignit 500 mètres. Enfin le 25 janvier 1910, un peu avant 5 heures du soir, on vit s'élever au-dessus du volcan jusqu'à près de 4.000 mètres une immense colonne d'eau mélangée de cendres qui s'abattit sur toute la région avoisinante. A une distance de 150 à 200 mètres du bord supérieur du cratère on rencontra une grande quantité de pierres de toutes dimensions jusqu'à 5m,40 d'épaisseur et certaines avaient pénétré dans le sol jusqu'à 1 mètre de profondeur après avoir brisé de grosses branches d'arbre. Le Poas a eu à plusieurs reprises de semblables éruptions de cendres mais beaucoup moins importantes et, si jadis à une époque très éloignée il a été certainement un volcan, on le considère aujourd'hui comme un geyser. Ses éruptions sont excessivement irrégulières; certains jours elles se succèdent à intervalles de dix ou vingt minutes, puis pendant des jours et des semaines elles cessent complètement. Après avoir admiré le panorama grandiose on suit pendant quelque temps la cime rocailleuse et blanche, plantée de myrtes et de maigres arbustes rabougris, et on descend par une pente abrupte de 60 mètres environ vers une petite plage de sable au bord d'un lac délicieusement joli, aux eaux merveilleusement pures et tranquilles, où se reflètent les bords entièrement couverts de verdure de cet ancien cratère.

Un hôtel « Excelsior » vient d'être installé dans un des sites les plus pittoresques des montagnes du Poas et tout près du volcan. Les touristes pourront trouver là un logement confortable pour un séjour, s'approvisionner pour des excursions et se procurer des guides. D'autre part le Congrès a voté 5.000 colons pour ouvrir ou arranger une route nationale entre Alajuela et le cratère du Poas. Certains désirent que le chemin soit fait pour automobiles sans se rendre compte sans doute des frais considérables que représente pareille entreprise. A trop vouloir on s'expose parfois à ne rien avoir et il semble que le mieux serait d'arranger les parties défectueuses du chemin actuel, de tracer de nouveaux lacets pour adoucir la pente trop rapide, ce qui permettrait aux touristes de monter sans fatigue jusqu'au cratère même et de faire une charmante promenade à cheval, pittoresque et facile.

A 18 kilomètres d'Alajuela, sur cette même route nationale, se trouve la ville de Grecia dans une vallée fertile et bien cultivée. La

petite ville est prospère et le mouvement commercial assez important. Deux grands *almacenes*, admirablement assortis, tenus l'un par un Costaricien l'autre par un Allemand, font un chiffre d'affaires de 20 à 25.000 colons par mois. Ils importent directement les 3/4 de leurs marchandises. La plaza, très vaste, est entourée d'un trottoir fait de larges dalles de pierre et ornée d'un kiosque à musique où joue de temps à autre une philharmonie composée de jeunes amateurs de bonne volonté. De chaque côté sont placés deux grands bancs en ciment en forme de demi-lune sous une gracieuse tonnelle de lianes grimpantes. A l'une des extrémités on accède par un vaste escalier à l'église de Notre Dame de la Merced, avec ses deux hautes flèches, fines et élancées, tout en fer et peintes en rouge. Construite par une Compagnie belge elle représente une somme respectable et les habitants de Grecia en sont très fiers. Elle a du moins l'avantage de résister aux tremblements de terre et d'indiquer fort loin dans la campagne la situation exacte de la ville.

Un proverbe du pays dit que Grecia doit sa richesse à la canne à sucre, Naranjo au café, Palmarès au tabac et San Ramon au commerce. Il y a, en effet, dans les environs de Grecia de nombreuses plantations de canne à sucre et c'est près de là que sont installés les importants *ingenios* de don Eduardo et don Alberto Pinto, à Tacares, qui en 1912 ont produit chacun 276.000 kilogrammes de sucre et de Guillermo Niehaus, la Victoria, dont la production a été de 209.346 kilogrammes. La Victoria possède une machinerie bien installée; le moulin en fer à trois cylindres est, dit-on, le plus important de la République, mais combien petit il paraît en comparaison des immenses moulins des grandes haciendas du Mexique. La variété cultivée le plus généralement est l'Otahiti. On fabrique trois classes de sucre, principalement la première et la seconde, et presque tout est consommé dans le pays. Les petits propriétaires des environs vendent directement leur canne à sucre à l'hacienda. Certains la portent à un *trapiche* appartenant à M. Niehaus près de Grecia et celui-ci leur fabrique le *dulce* qu'ils viennent rechercher pour le vendre eux-mêmes. Il leur est compté 8 colons pour la fabrication de 100 *atoros* de 2 *tapas* chaque. La *tapa* est ce petit cône tronqué qu'affectionnent particulièrement les gens de la campagne; l'*atoro* pèse 6 livres et se vend en moyenne 50 centimos.

Autour de Naranjo on retrouve les caféières. On passe d'abord par le bourg de Sarchi, centre d'un des plus riches districts du canton de Grecia, abondamment arrosé par le rio Colorado, le rio Trojas et le rio Sarchi, qui à la suite d'un violent tremblement de terre, le 6 juin 1912, déborda de ses rives et emporta complètement le pont de Sarchi sur la route nationale de Grecia à Naranjo. Sa spécialité est la fabrication d'amidon de *Yuca* (*manioc*) qu'on cultive par gradins sur les pentes des collines. Le procédé employé est très primitif: on rape les racines avec une machinerie très simple, puis on fait passer la poudre ainsi obtenue dans des bassins d'eau où elle se dépose. Les racines se vendent C 1,50 le quintal et il faut de 4 à 5 quintaux pour faire 1 quintal d'amidon, dont le prix varie, entre 8 et 12 colons. A certaines époques il est monté jusqu'à 20 colons.

Tout le long du chemin sont disséminées des maisons, mais à des intervalles très grands. En été les abords de la route sont couverts d'une épaisse couche de poussière rouge brique et dans le silence de la campagne, au grincement des *trapiches*, se joint le *güi* aigu des *arrieros* dirigeant leurs bœufs paisibles, les encourageant dans les côtes fortement inclinées de cette région. L'amour des campesinos pour leurs bœufs est touchant. Dans les longs trajets ils s'arrêtent le soir venu, laissent la charrette d'un côté de la route et mettent leurs animaux à l'abri d'un bouquet d'arbres touffus près d'un clair ruisseau. Avec leur *machete* ils préparent avec soin la canne à sucre pour leur nourriture, les débarrassent des *garrapatas*, les nettoient et les soignent avec des gestes doux et caressants.

Naranjo, située au pied des collines del Espiritu Santo, à 28 kilomètres d'Alajuela, est construite sur une sorte de pyramide tronquée. Ses rues larges et droites se terminent à deux des extrémités sur des ravins. Certaines sont bordées d'orangers, d'où son nom de Naranjo. Elle est de formation récente, puisqu'elle ne reçut le titre de ville que le 29 juillet 1882, mais grâce au sol fertile de ses environs, aux importants *beneficios* qui s'y sont installés et à l'esprit entreprenant de quelques-uns de ses habitants elle a progressé assez rapidement. L'école mixte est installée dans un joli bâtiment en bois avec de grandes salles bien aérées, où les élèves confortablement assis devant d'élégants pupitres en acajou peuvent travailler avec profit sans souffrir de

la chaleur. Le nouveau palais municipal a été inauguré en 1913 et cette cérémonie fut l'objet d'une fête très touchante en l'honneur d'anciens vétérans de 1856 que les plus charmantes jeunes filles de Naranjo tinrent à honneur de servir elles-mêmes au déjeuner qui leur fut offert. La *plaza* bien ombragée est un lieu de promenade agréable, tandis qu'à une extrémité de la ville une vaste place a été réservée au marché à côté duquel la municipalité a fait construire tout récemment un magasin pour les marchandises. Comme industrie, l'actif *doctorcito* Acosta a établi une petite fabrique d'eau gazeuse et de *frescos* très appréciés dans la région.

Par contre l'église qui a souffert passablement du dernier tremblement de terre de 1912, est dans un état lamentable. Large et lourd édifice, il est hideusement bariolé et autour agonisent les restes d'un misérable jardin complètement abandonné. Quelle fâcheuse tendance du clergé que celle qui prévaut ici de vouloir construire d'immenses églises, massives et disgracieuses, disproportionnées avec le nombre et les ressources des paroissiens, et qui restent le plus souvent inachevées. Il serait préférable et plus digne aussi pour l'hôte même de ces temples d'édifier de coquets oratoires en bois qui ne craindraient pas les tremblements de terre et qui auraient l'avantage, une fois terminés et peints, de présenter toujours un aspect harmonieux. De plus avec les essences de bois précieux qui abondent dans les forêts costariciennes, ils reviendraient beaucoup moins chers et les sommes importantes amassées pour ces constructions et leur entretien retourneraient fort utilement et avec profit à l'agriculture. C'est, en effet, une véritable rançon imposée aux cultivateurs, en outre des dons en nature que le clergé exige d'eux, bien que la fameuse et funeste dîme ait été abolie ici depuis le 31 mars 1835 et que le Gouvernement affecte chaque année au culte la somme de C 30.000 distribuée d'après les indications de l'évêque. A gauche en entrant, tout près de la porte dans l'église de Naranjo, un tableau écrit à la main n'indique-t-il pas aux fidèles l'obligation s'ils ont eu sept veaux dans l'année, d'en donner un à l'église et de lui remettre dans de semblables proportions du sucre, du café, du maïs et des haricots de leurs récoltes !

Le canton de Naranjo est le plus étendu de la province d'Alajuela et son territoire s'étend jusqu'aux plaines de San Carlos. Deux routes

*carreteras* se dirigent, l'une vers San Ramon, l'autre vers Zarcero, à 22 kilomètres de là et à une altitude de 2.000 mètres, où l'on récolte des pommes de terre, des légumes, de très bonnes pêches et d'où part un chemin, malheureusement peu praticable pendant la saison des pluies, vers la Colonia de Aguas Zarcas où le général Romain a formé une importante hacienda de bétail et Villa Quesada, chef-lieu du nouveau district de San Carlos.

---

## CHAPITRE XIII

# DE SAN RAMON AU RIO FRIO

San Ramon. — *Medicos del pueblo.* — Palmares. — Culture du tabac. — Eglises monumentales. — Service automobile avec Rio Grande. — Route de San Ramon au Rio Frio. — Le Rio Frio.

Le 18 janvier 1844, le président José Maria Alfaro, considérant que plusieurs familles s'étaient établies sur les terres appelées les « Palmares » et que d'autres se disposaient à y aller, décrétait qu'il serait réservé une lieue carrée dans les terrains *baldios* de cette région, divisée en quatre parties égales, la première pour la ville même, la seconde pour les travaux, la troisième pour des pâturages et la quatrième pour les *ejidos*, terrains communs à la sortie d'un village où les habitants déposent et nettoient les récoltes avant de les rentrer chez eux. A chacune des familles établies sur ce territoire et qui s'y établiraient dans un laps de temps de cinq années, on donnait un morceau de terre pour construire une maison et en outre deux manzanas pour chacun des membres de la famille dans les parties réservées aux travaux et aux pâturages. Le village ainsi formé était mis sous la protection de San Ramon Nonato et prenait son nom.

Les premières maisons furent construites en 1840 et le titre de « villa » lui fut concédé le 21 août 1856. Située au milieu d'un haut plateau délimité, à l'Est par le rio Grande, au Sud par les collines mamelonnées Pata de Gallo, couvertes de pâturages et de champs de canne à sucre, jouissant d'un climat frais et sain, sans extrêmes, San Ramon est devenue la métropole du Pacifique. Elle aspire du reste à devenir la capitale d'une nouvelle province. La ville est tracée en carré avec de larges rues bordées de trottoirs ; beaucoup déjà sont pavées

de dalles de pierre de taille provenant d'une carrière toute proche. Les maisons, simples mais spacieuses, sont construites en *bajareque* ou en bois, avec de belles planches débitées par une scierie électrique locale appartenant à la Compagnie qui fournit la lumière électrique. Les *Ramonenses* sont, à juste titre, très fiers de plusieurs édifices en pierre de taille qui parent leur cité. L'église date de 1881 et a été bâtie sur les plans d'un ancien aumônier de la guerre de 56 avec des murs de deux mètres d'épaisseur, surmontée de deux tours massives d'un dessin fort gracieux. Au lieu de laisser tout l'édifice avec les pierres apparentes, d'un bel aspect sévère, certain curé crut plus artistique de badigeonner l'église ; mais l'évêque prévenu mit fin à ce vandalisme et réussit à préserver les tours de cette dégradation. Sur la *plaza*, qui n'est encore qu'un carré de terrain avec une fontaine au milieu, s'élèvent *le Palacio municipal* d'un style élégant et sobre et une école supérieure de garçons et de filles, dont les élèves se font remarquer par leur assiduité et leur bonne volonté. Enfin, à une extrémité de la ville, l'hôpital San Vicente de Paul ; il n'est pas complètement terminé car il a été construit assez grand en prévision des besoins futurs de la population. De vastes salles ont été aménagées pour les hommes et pour les femmes, les malades sont bien soignés et ce n'est pas sans étonnement que j'ai vu leur donner aux repas du lait comme boisson.

Parmi les villes secondaires de la République, San Ramon est certainement une des plus agréables. L'air y est très pur, le climat, quelque peu humide à cause des nuages qui la couvrent assez souvent, est tempéré et on ne sent jamais ni la chaleur énervante ni le froid très vif d'autres régions. La vie est facile et relativement bon marché. Les rues, paisibles et silencieuses, ne s'animent que du passage de quelques chariots et de rares cavaliers. On n'entend jamais de cris. Tous les habitants sont occupés, soit à des offices, soit à un métier, soit dans les petites fincas des environs, surtout à La Balsa et Los Angeles, où ils cultivent toutes sortes de légumes dont ils approvisionnent les villes des alentours jusqu'à Puntarenas, choux, haricots, chayotes, oignons, laitues. Jadis les caféières étaient nombreuses et le café de San Ramon était renommé, mais avec la baisse des prix cette culture fut abandonnée et remplacée par celle de la canne à sucre.

Ce qui contribue au charme de cette petite ville, c'est le caractère simple et affable des *Ramonenses*. Instruite et cultivée, la société a su maintenir les mœurs patriarcales de jadis, conserver des coutumes saines. Elle est aussi très unie et pendant la campagne électorale de 1913 elle a donné un joli exemple de vertus civiques en cherchant à assurer la tranquillité publique que menaçait de troubler le débordement des passions politiques. Différentes personnes appartenant aux trois partis en présence ou restées neutres se réunirent et formèrent un tribunal chargé de régler tout incident politique qui pourrait survenir et d'agir auprès des divers groupements pour obtenir que la lutte restât toujours courtoise. Chacun des membres de ce tribunal devait influer sur son propre parti pour empêcher les orateurs dans les réunions de proférer des attaques trop violentes et éviter autant que possible que ces réunions aient lieu sur les plazas ou dans des endroits publics.

Particularité digne de remarque, les jeunes gens sont en général très sobres : ils ne boivent pas et fument très peu. Ils lisent volontiers et aiment à se réunir le soir au Club de Amigos, dans un local modeste comprenant une salle de lecture où se trouvent parmi de nombreux périodiques le journal local hebdomadaire « *El Ramonense* », et une salle de billard, mais pas de bar. Il existe aussi un club ouvrier qui, comme le précédent, est un simple lieu de réunion où on ne discute ni politique ni revendications sociales. Le Club de Amigos a été fondé il y a seize ans et n'a jamais cessé de fonctionner, ce qui est remarquable pour une ville de 3 000 habitants et dans un pays tropical où trop de choses commencent avec enthousiasme pour se terminer rapidement par indifférence.

Se empieza con brio
Y se termina con frio.

Le dimanche, la petite ville s'anime du mouvement de tous les gens des alentours venant faire leurs achats dans les diverses *tiendas*, s'approvisionner au marché toujours abondamment pourvu et dont l'installation, la propreté et la bonne tenue sont tout à l'honneur de la municipalité. Celle-ci tire des ressources de droits établis d'une façon générale dans toute la République et qui ne diffèrent que par leur taux plus ou moins élevé suivant chaque localité : droits annuels pour les

*beneficios* de café, de 15 à 80 colons selon leur importance, trimestriels pour l'immatriculation des chiens, pour les fabriques de savon, de briques, les tanneries, les scieries mécaniques, les boulangeries, les magasins, *tiendas* et *pulperias*, de premier et de second ordre, les billards, les *taquillas*, débits d'alcool, et les débits de boissons rafraîchissantes ; droits pour l'éclairage public, pour l'eau, droits de marché, droits pour chaque animal abattu, bœuf ou porc. Dans certains endroits on met un impôt de 10 colons quand la bête tuée est une vache apte à la reproduction ; enfin amendes pour les animaux errants sur la voie publique et dans les champs de culture.

Quant au *medico del pueblo* chargé de l'hygiène publique il est rémunéré par l'État. Celui-ci, en effet, d'après la loi du 30 mai 1885, se charge de la nomination et du paiement des médecins des ports et des circuits dont les municipalités respectives ne peuvent pas supporter les frais, tandis que pour les chefs-lieux des provinces ce soin incombe toujours aux municipalités. Ces *medicos del pueblo* doivent recommander et faire observer les règles d'hygiène, rendre compte chaque trimestre au Ministère de la Police des différents cas de maladie, indiquer les causes d'insalubrité de telle localité, surveiller les articles de consommation, inspecter les hôtels et auberges, examiner les drogues et médicaments des pharmacies ainsi que les liqueurs, distribuer des tubes de vaccin, prêter immédiatement leurs services en cas d'accidents, visiter quotidiennement les casernes et prisons, se charger de l'hôpital à défaut de médecins attachés à l'établissement, enfin inspecter au moins une fois par mois tous les villages de leur circuit. Ils sont en outre tenus de faire les examens médicaux nécessaires en cas de délit, ainsi que les examens chimiques requis par les autorités et d'assister gratuitement les malades pauvres. Ils doivent consacrer à ce dernier service au moins deux heures par jour et même se rendre à domicile si la gravité de la maladie empêche le malade de venir chez eux. Ils ne sont toutefois tenus qu'à une seule visite par jour et cela dans un rayon de deux kilomètres. De leur côté les municipalités sont obligées de pourvoir de médicaments, d'aliments et de vêtements les malades indigents, vivant de la charité publique d'après des listes dressées par une assemblée spéciale composée du gouverneur, de l'agent de police et du secré-

taire de *gobernacion* pour les cantons centraux, du chef politique, du président et du vice-président municipal pour les autres.

Différentes routes *carreteras* convergent vers San Ramon, celle de Naranjo et d'Alajuela, celle d'Esparta, celle de Rio Grande sur le chemin de fer au Pacifico et celle de Palmares. Situé sur un petit plateau entouré complètement d'une ceinture de collines mamelonnées, Palmares est le centre de la culture du tabac. Tout le monde jusqu'au plus modeste employé a sa plantation de tabac; la plus importante couvre dix manzanas tandis que les moyennes ne sont que de quatre manzanas et les petites d'un quart de manzana. Les semis, *almacigas*, se font du 1er au 15 juin; deux mois après on transplante et au bout de quatre mois on peut récolter. La plantation doit se faire avec beaucoup de soin; il importe de bien préparer le terrain en le travaillant à 2 ou 3 pouces de profondeur sans toucher le sous-sol, de façon à former des rangées parallèles de monticules à un mètre de distance l'un de l'autre dans lesquels sont placés les jeunes plants de mètre en mètre. On recouvre ensuite le sol de branches sèches. Il faut aussi creuser dans la partie supérieure et aux extrémités du champ un fossé profond de 4 à 5 pouces pour assurer l'écoulement des eaux.

Le tabac de Costa Rica est d'assez bonne qualité et il serait bien meilleur s'il était bien préparé. On se contente d'exposer les feuilles au soleil, ce qui leur enlève une bonne quantité de goût et de parfum, au lieu de les faire sécher sur des barres dans des pièces spécialement aménagées. La fermentation dure trois jours environ; il faut ensuite mettre les feuilles en paquets et les recouvrir de feuilles de platano ou d'une couverture de laine. Chaque vingt-quatre heures il convient de refaire les piles en mettant au centre les feuilles qui se trouvaient aux extrémités et ainsi de suite pendant vingt jours. Les feuilles les plus belles et les plus saines sont mises à part et vendues sous le nom de *capa* sans subir aucune préparation. Les autres classées en première et seconde qualité, sont trempées dans un mélange, moitié d'eau et d'alcool auquel on ajoute parfois quelques gouttes de parfum; enfin les feuilles abîmées prennent le nom de *bajera*. Toutes sont pressées en paquets, généralement d'un kilogramme, à l'aide de presses en bois encore assez primitives. Il conviendrait d'abandonner le système actuellement en usage et de ne pas chercher à imiter les

classes de tabac d'autres pays comme *l'Ixtepeque* du Salvador. L'arome et les qualités spéciales de chaque espèce dépendent en grande partie du climat et du sol et ne peuvent pas s'obtenir de la même façon dans d'autres pays et sous d'autres conditions. Avant le monopole, Costa Rica avait une marque connue et appréciée, le *Chircagre*. Cette espèce réussit très bien dans les climats frais et tempérés, au contraire dans les climats chauds et humides des plaines du Nord, c'est le *Kentucky claro* qui jusqu'à présent a donné les meilleurs résultats.

On commence à s'intéresser beaucoup à la culture du tabac. Une société anglaise s'est établie à San José et a déjà acheté plusieurs *fincas* à Palmares. Elle pense aussi former de nouvelles plantations dans les zones appropriées de la province de Cartago et espère produire une bonne classe de tabac qui, comme qualité et comme goût, pourra rivaliser avec les tabacs de Cuba et de la Jamaïque. M. Cecil Lindo de son côté a fait venir des experts pour voir s'il est possible, en adoptant les procédés modernes, d'obtenir à Costa Rica la même qualité que dans les Antilles. Ces essais sont particulièrement intéressants pour le pays car, s'ils réussissent, il pourra se créer là un nouvel article d'exportation fort avantageux.

Il existe une certaine rivalité entre San Ramon et Palmares, que quelques personnes cherchent volontiers à transformer en hostilité. Il est un fait qu'on ne retrouve pas dans la seconde de ces villes les mêmes qualités d'ordre et de tranquillité ; bien qu'elle ne compte que 1.300 habitants contre plus de 3.000 à San Ramon, les rues sont plus bruyantes et les débits d'alcool plus fréquentés. Ici la manie des églises disproportionnées atteint son paroxysme ; pour un canton de 6.000 habitants l'église prend les dimensions d'une basilique. D'une architecture lourde, affectant les allures d'un temple grec sans en avoir la pureté de lignes et l'élégance, elle est tout en pierre, ou plus exactement ce qui en est construit, car elle est loin d'être achevée et la toiture en tôle reste juchée provisoirement sur un disgracieux échafaudage de bois.

San Ramon va trouver une aide puissante à son développement dans la création d'un service quotidien d'automobiles qui la reliera directement à la station de Rio Grande sur le chemin de fer du Pacifique, distante de plusieurs lieues. Le contrat approuvé par le Gouver-

nement et le Congrès prévoit deux automobiles pouvant transporter chacun dix-huit passagers et deux autres pouvant contenir chacun six tonnes de marchandises. Le tarif ne pourra pas dépasser dix centimos de colon par passager et par kilomètre et six centimos par cent kilos de marchandises. Les entrepreneurs de ce service doivent arranger une route spéciale avec le ballast suffisant et un maximum de pente de 10 p. 100. L'État leur concède une subvention de 40.000 colons : 20.000 dès que seront terminés les travaux préliminaires pour le tracé de la voie et 20.000 après que pareille somme aura été dépensée dans la confection de cette route. Les terrains nécessaires seront expropriés aux frais des entrepreneurs qui conserveront le monopole de ce service pendant cinquante ans et seront exonérés de tout impôt national ou municipal.

Il est aussi question de créer un marché de bestiaux et cela ne manquerait pas d'être fort intéressant pour les éleveurs de cette région, surtout avec l'ouverture prochaine du chemin de San Ramon au rio Frio, qui après de nombreux avatars, va enfin être percé. En 1865, don Pedro Nelson avait découvert un chemin partant de San Ramon et aboutissant dans les plaines de San Carlos au confluent des rios San Carlos et San Lorenzo. Par un décret du 30 juillet 1866, le Gouvernement ordonnait la reconnaissance de cette voie et obtenait du Congrès l'autorisation de dépenser 3.000 piastres par an pour sa construction pendant huit années. En 1869 le président don Jesus Jimenez s'intéressa tout particulièrement à cette route et en fit avancer rapidement les travaux. Ceux-ci malheureusement ne furent pas poursuivis par le général Guardia, bien au contraire ils furent arrêtés et même ce qui avait été fait fut en partie détruit, crainte d'une invasion. En 1886, don Mercedes Quesada proposa de transformer ce chemin en voie ferrée et de le prolonger jusqu'au confluent des rios Frio et Sabogal et obtint du Congrès l'autorisation de faire ce tracé. En 1903 le Gouvernement signa un contrat avec ce même don Mercedes pour ouvrir un chemin de San Carlos au rio Frio, mais ce n'est que dans ces dernières années que le président don Ricardo Jimenez, reprenant l'idée de son père, fit continuer les travaux interrompus sur la route carretera de San Ramon à San Carlos, via Cataratas. En février 1913 il envoyait une commission pour reconnaître le tracé du sentier ouvert par don Mercedes et étudier le terrain entre un point du rio Frio et le pont de Cataratas afin d'éta-

blir une route directe entre San Ramon et le rio Frio près de la frontière du Nicaragua.

La route est déjà carrossable jusqu'au rio Cataratas et des deux côtés sont établies des fincas de bétail avec de beaux *potreros* gagnés sur la forêt qui à cette altitude donnent l'impression de nos herbages du Jura. Un pont de fer a remplacé le pont de bois sur le rio Balsa et à notre passage on travaillait activement à la construction de celui qui devait permettre de franchir sans danger la gorge abrupte et profonde que forme là le rio Cataratas. Après la première longue montée au-dessus de San Ramon on se trouve sur le versant de l'Atlantique et sur la bordure de la forêt très touffue se détachent constamment les feuilles délicates de grandes fougères arborescentes s'élevant jusqu'à huit et dix mètres. A certains endroits plus humides ce sont les *bijaguas* (Calathea insignis) qui apparaissent avec leurs larges et longues feuilles vert pâle nuancées de blanc sur leur face extérieure, si utiles au voyageur pour envelopper ses provisions et au besoin pour le protéger contre une averse.

Par des lacets bien tracés la route remonte une pente très forte de l'autre côté du rio Cataratas et débouche sur la « Quebrada del Peñon » où le pittoresque de ce chemin à flanc de coteau s'augmente d'une vue magnifique sur les ondulations boisées de la lointaine cordillère. Déjà on remarque les effets bienfaisants de l'ouverture de cette voie ; de toutes parts en bordure du sentier que nous suivions et qui sera élargi, des trouées étaient faites dans la forêt par la main de colons nouveaux venus construisant une hutte sommaire et défrichant l'espace de terrain qui leur a été concédé pour préparer leurs plantations. On juge de ce que peut devenir un jour toute cette région aujourd'hui complètement inexploitée, lorsque la route se poursuivra selon le plan étudié, coupant au plus court à travers les vallées des rios Balsa, Peje, San Carlos et Peñas Blancas, fleuves peu profonds mais d'un courant rapide, pour atteindre à un endroit favorable le rio Arenal, en laissant sur la droite le village de Florencia, que traverse la carretera d'Alajuela au Muelle de San Carlos, point où ce fleuve devient navigable.

Situé à soixante kilomètres d'Alajuela et à vingt du Muelle, sur une colline élevée entre deux chaînes de montagnes, Florencia, fondée il y a un demi-siècle, a vu sa population s'accroître peu à peu jusqu'à

600 habitants et dépasser même Villa Quesada, la nouvelle capitale du vaste et riche canton récemment créé de San Carlos. Le sol est extrêmement fertile et le climat malgré des pluies abondantes est sain. En depit de l'éloignement, plusieurs fincas se sont formées aux alentours du chef-lieu, de Florencia et de Buena Vista, pour l'élevage du bétail, la culture du tabac, et surtout du cacao et du caoutchouc, produits appelés à rendre toute cette région tant négligée jusqu'à présent une des plus riches de la République lorsque de bonnes voies de communication permettront de mettre en valeur des milliers d'hectares d'excellents terrains, plus particulièrement dans la partie moins basse des cerros de San Carlos, chaîne de collines d'environ deux cents mètres de hauteur qui court au large de la rive gauche du fleuve jusqu'à son confluent avec le rio San Juan.

Sur la rive droite du rio Arenal, large et peu profond, aux allures de torrent avec des rapides dangereux, non loin du point choisi pour jeter sans difficultés les bases d'un solide pont de fer, sont déjà installés quelques ménages costariciens dans de modestes ranchos et ils obtiennent des revenus, appréciables à leur dire, avec la culture du tabac qui s'acclimate très bien dans ces terrains sablonneux recouverts d'une épaisse couche d'humus et qui sans être fort a un parfum très agréable. Puis jusqu'au rio Frio nous ne rencontrerons plus aucune habitation. La *picada* assez large pour laisser passer un homme à cheval commodément se poursuit à travers la forêt clairsemée sur un terrain argileux humifère avec une couche sédimentaire de cailloux roulés. De nombreuses fougères de toutes sortes alternent avec de grands bambousés dont les tiges renferment une eau excellente à boire et dont les feuilles sont un aliment très apprécié des chevaux et des mules. On trouve aussi fréquemment l'*agra*, cette liane providentielle dont le tronc puissant sectionné avec prestesse laisse échapper une eau pure, quelque peu astringente, en quantité si abondante qu'il suffit d'un morceau d'un mètre de long pour remplir un verre. Nous traversons de nombreux petits rios légèrement encaissés, où coule une onde fraîche et très pure, dont l'usage pourra rendre de grands services aux futures haciendas qui s'établiront là, d'autant plus que toujours à côté d'eux se trouve un endroit plus élevé favorable à l'emplacement de la maison d'habitation, Purgatorito, La Tigra aux abords duquel abonde

une fibre très utile, la *pita*, Los Tarrisos, Pejibaye, Caño Ciego. Là nous faisons halte sur une petite péninsule formée par la rivière, près d'un corral édifié par les arrieros avec un potrero pour laisser reposer leurs bêtes lorsqu'ils amènent des bandes de taurillons du Nicaragua. Les terrains paraissent bons aux alentours, la température est fraîche, les moustiques sont rares, les rives sont assez élevées pour ne pas craindre d'inondation, et le courant du fleuve permettrait aisément avec un barrage l'emploi d'un bélier et d'une dynamo,

Le sentier continue par des montées et des descentes peu importantes, avec quelques mauvais passages dans les bas-fonds qu'il serait facile d'assainir, jusqu'au campement « Viernes Santo » où doivent s'arrêter les chevaux. De là il faut aller à pied, pliant sous le poids de la charge répartie entre tous, sur un sol humide et glissant, par un sentier frayé au travers des palmiers et des lianes s'accrochant aux grands arbres de la forêt surchargés de la verdure de multiples plantes parasites, traverser encore différents petits rios sur des ponts de fortune, le plus souvent un simple tronc d'arbre jeté en travers, pour arriver enfin sur le rio Frio, à Caño Ciego, le futur port terminus de la route de San Ramon.

Comme voie fluviale le rio Frio est incomparable, d'un cours lent et régulier, toujours également profond, sans rapides ni bancs de sable. Seuls, des troncs d'arbre arrachés pendant la crue et fixés dans la vase, effleurant à peine la surface de l'eau, peuvent gêner la navigation pour quiconque n'est pas familiarisé avec le fleuve ; mais il n'y en a pas beaucoup et il suffirait de quelques journées de travail pour s'en débarrasser. Au cours de ses méandres, si nombreux que les indigènes pour calculer les distances ne comptent pas par kilomètres mais par autant de tournants, de *vueltas*, l'aspect du fleuve change souvent. Les rives tantôt basses tantôt élevées sont bordées de roseaux, de cañas blancas utilisées dans la construction des parois des maisons, et de hautes herbes ou de grands arbres au port majestueux chargés de délicates orchidées entre lesquels scintillent les claires feuilles finement découpées d'un palmier royal. A Las Playuelas, des centaines de bestiaux paissent dans une immense prairie ; à La Lagartera, des crocodiles à pattes courtes somnolent sur un promontoir de sable, puis de droite et de gauche une trouée interrompt la ligne de la forêt, des groupes de

platanos se détachent, indiquant une finca. Il y en a plusieurs en effet et elles appartiennent toutes à des Nicaraguains. Il est pénible de voir ainsi tout ce riche territoire accaparé et exploité par des étrangers sans que Costa Rica en retire aucun profit, puisque tout le commerce du rio Frio se fait avec la ville de San Carlos sur le lac de Nicaragua en face de laquelle débouche ce fleuve, et j'ai assisté là à ce fait inouï de voir en pays costaricien refuser de l'argent costaricien ou ne l'accepter qu'à un change ridicule contre la monnaie nicaraguaine, malgré la dépréciation dont celle-ci était alors frappée.

Enfin à un détour apparaît le gracieux petit village de Los Chiles formé en 1882 par des arrieros venus avec don Francisco Maria Solano et qui compte aujourd'hui une trentaine de maisons avec un resguardo établi en 1904 pour garder la frontière toute proche. Celle-ci est marquée sur la rive droite du rio, à trois milles du lac, par un petit obélisque de ciment, *el mojon*, qu'en venant du Nicaragua on salue avec joie d'un triple vivat, heureux de se retrouver en terre costaricienne, pacifique, cultivée, libre et fièrement indépendante, où l'homme, certain de voir tous ses droits respectés, peut vivre et travailler sans crainte d'arbitraire ni de basse tyrannie.

---

## CHAPITRE XIV

# PUNTARENAS ET LA RÉGION DU PACIFIQUE

Chemin de fer au Pacifico. — Puntarenas. — Mines d'or. — Golfe de Nicoya. Ile de San Lucas. — Le bagne. — Service des canots automobiles.

Jadis, avant que le chemin de fer de l'Atlantique fût construit, presque tout le trafic de Costa Rica se faisait par Puntarenas, sur le Pacifique. Les bateaux venant de San Francisco et les grands voiliers d'Europe doublant le cap Horn apportaient leurs marchandises à ce port. Elles étaient transportées par chemin de fer jusqu'à Esparta, l'antique Esparza fondée en 1578 par le gouverneur Diego de Artieda, où s'arrêtait le premier tronçon de la ligne du Pacifique, puis par chars à bœufs ou à dos de mules jusqu'à Orotina, point terminus de l'autre tronçon partant de San José.

Ce pénible trajet est maintenant supprimé et la capitale se trouve reliée directement au Pacifique par une voie ferrée. Celle-ci n'a rien à envier à celle de l'Atlantique pour la beauté des paysages, l'audace de certaines œuvres d'art. On traverse deux profondes *barrancas* aux bords tapissés de verdure, puis on suit quelque temps le faîte de la vallée du rio Grande. La végétation est moins abondante sur ce versant. Aux abords de la ville, sur le plateau, ce ne sont que *cafetales* ; ensuite viennent quelques rizières, puis la forêt où on exploite une grande quantité de bois, cèdre et acajou, guanacaste, roble, guachipelin, mamey, zapote. L'augmentation de la population, l'affinement du goût et les tremblements de terre récents ont donné un grand développement à cette industrie. La demande de *maderas del Pacifico* allant sans cesse croissante, les scieries mécaniques se sont multipliées et on peut en voir à toutes les stations à partir de Rio Grande. Le train s'ar-

rête là quelques instants pour permettre aux passagers de se sustenter avec un œuf dur, un bifteck ou un morceau de poulet roulés dans une sauce rougeâtre très épicée et présentés dans une *tortilla* pliée en deux, de s'abreuver d'une bouteille de lait ou de se brûler stoïquement en avalant une tasse de café, tandis que des voyageurs se précipitent couverts de poussière, leurs *alforjas* sur l'épaule, venant de San Ramon et d'Atenas toute proche. Jadis très fréquentée par le passage des charrois sur la route nationale entre Puntarenas, Alajuela et Cartago, la petite ville n'a pas voulu déchoir et grâce à sa situation au milieu d'un amphithéâtre de collines pittoresques, à son sol fertile et à son excellent climat, elle n'a cessé de progresser. Dans un décor grandiose on descend rapidement sur Orotina, l'ancienne ville de Los Reyes fondée en 1561 par Juan de Cavallon, devenue un centre agricole important malgré la chaleur torride qui s'y fait sentir, puis après avoir traversé deux tunnels, longé une corniche audacieuse et franchi le rio Barranca, on arrive sur une étroite bande de sable entre l'océan et un large bras de mer au bout de laquelle se trouve Puntarenas.

Habilité comme port le 29 avril 1814 par un décret des Cortès, il fut quelque peu délaissé jusqu'en 1835 où on abandonna complètement le port de Caldera à cause de son insalubrité. A partir de cette date il est resté le seul port ouvert au commerce extérieur sur le Pacifique et aussi, malgré certains projets en faveur de Tivives, le point terminus de la ligne directe de San José. En 1875, il recevait la visite de 21 navires, dont 5 français ; aujourd'hui on n'y voit plus jamais notre pavillon. En 1905 les entrées de navires furent de 71 avec 142.327 tonnes et les sorties de 70 avec 141.114 tonnes ; durant l'année 1915 il y eut 101 entrées avec un tonnage de 129.215 tonnes et 114 en 1916 avec 130.432 tonnes. Ses douanes de 1850 à 1871 rapportèrent 1.350.697 piastres, de 1871 à 1876 3.346.740 piastres. Durant l'année 1914 elles produisirent C 586.770.35 et 427.502 en 1915.

Située au bout de cette péninsule de sable, à cheval sur l'océan et sur un vaste *estero* où la pêche et la chasse offrent un passe-temps des plus agréables, la petite ville fait face au golfe de Nicoya, un des plus beaux panoramas que l'on puisse voir, découvert en 1519 par Hernan Ponce et Bartolomé de Hurtado. Les rues éclairées à l'électricité sont larges et bordées de trottoirs sur lesquels s'ouvrent de nombreux magasins,

dont beaucoup sont tenus par des Chinois. Sur 5.000 habitants, il y a en effet près de 200 Célestes et ils ont même organisé un cercle chinois où l'on pénètre difficilement. Le peuple les voit d'un assez bon œil, car ils sont tous commerçants et ne font pas de concurrence à la main-d'œuvre. Très accueillants ils accordent volontiers du crédit et en maintenant le prix ils empêchent la surenchère.

Puntarenas a beaucoup progressé dans ces dernières années, depuis l'achèvement du chemin de fer. Une coquette station en bois a été édifiée au bord de la mer à une extrémité de la ville au centre de laquelle elle est reliée par une belle chaussée en ciment le long de la plage. De nombreuses maisons particulières en bois, très gracieuses, se sont construites dans les différentes rues, tandis que beaucoup d'anciennes ont été améliorées. Plusieurs hôtels maintenant offrent un logis convenable aux personnes qui viennent *veranear*, c'est-à-dire venant pendant la saison de sécheresse se reposer à l'air frais de la mer. Un d'eux surtout, l'hôtel Europa, situé dans la rue du Commerce et s'ouvrant sur l'*estero*, est très recommandable, avec une bonne cuisine et de belles chambres, très propres, bien ventilées, où on a l'agréable surprise de trouver de larges lits munis de sommiers à ressort.

Depuis mon premier séjour en 1910 de nombreuses et importantes améliorations ont été exécutées. L'église a été terminée de même que les édifices scolaires pour garçons et pour filles ; un vaste abattoir a été construit au bord de l'*estero* où sont observées les mesures d'hygiène les plus rigoureuses et au bord de la mer l'ancien hôpital a été transformé en de grands et clairs pavillons. Une prison en ciment armé est sur le point d'être terminée et la municipalité vient de soumettre à l'adjudication la construction d'un marché public couvert, qui ne coûtera pas moins de 108.000 colons, ainsi que l'adduction d'eau potable par réservoirs et par tuyaux pour remplacer le système actuel de pompes, qui n'est pas tout à fait sans danger à cause du peu de profondeur de la couche d'eau souterraine que risquent de contaminer les résidus déposés sur le sol et filtrant à travers le sable, particulièrement pendant la saison des pluies.

Au bout de la promenade cimentée qui court le long de la plage, garnie de bancs en ciment et ombragée d'une double rangée d'arbres, s'élève un cercle bien aménagé, quoique simplement, avec une vaste

salle garnie d'un mobilier en osier recouvert de housses en toile où la société puntarenoise vient de temps à autre se livrer aux douceurs de la danse. Au milieu, à gauche du quai d'embarquement des passagers et des marchandises, est une jetée avec un établissement de bains où un haut barrage de treillis permet de se baigner dans la mer sans crainte des requins très nombreux en ces parages. L'air y est moins saturé d'humidité que sur l'Atlantique et la brise qui se lève tous les après-midi ainsi que l'absence complète de moustiques rendent le séjour de Puntarenas très agréable pour une *temporada* pendant la saison sèche. Et certes cette plage admirable, ce panorama superbe méritent d'en faire une station à la mode.

La musique militaire joue sur la plage le dimanche, dans l'après-midi, tandis que le soir elle donne son concert au centre de la ville dans un charmant petit parc aux allées étincelantes de lumière, dallées de rouge et de blanc, joliment dessiné de parterres de plantes au feuillage coloré, entouré de grands ficus dont les branches entrelacées forment des arches fort gracieuses et où se promène une foule joyeuse, d'une gaieté de bon aloi, sans cri ni bousculade.

Puntarenas est surtout un centre commercial ; il y existe pourtant trois scieries mécaniques, un chantier de construction de bateaux, une fabrique de savon et une fabrique de glace et d'eau gazeuse. C'est par là que sont exportés les bois d'acajou pour l'Angleterre, de cocobola aux État-Unis pour les manches de couteaux. De temps à autre de grands voiliers viennent ancrer près de la grande île de Chira et embarquer du bois de cèdre à destination du Pérou pour la fabrication de meubles, ou de l'Allemagne pour les boîtes à cigares. Cette exportation a quelque peu diminué parce que l'Allemagne tire de ses colonies d'Afrique le bois dont elle a besoin, mais comme les règlements exigent dans ces pays une période de réserve durant laquelle il est défendu d'abattre aucun arbre, elle vient alors s'approvisionner en Amérique Centrale. Quant à l'industrie perlière elle est en décadence et se partage entre deux compagnies de Panama qui sur toute la côte costaricienne du Pacifique de 470 kilomètres n'occupent que neuf scaphandriers. Il y a ausssi quelques *buzos de cabeza*, plongeurs travaillant pour leur compte particulier, indigènes de la côte le plus généralement. Au Sud, sur le littoral, on a commencé la récolte des noix de coco pour

l'huile et aux environs de Puntarenas de nombreuses salines sont en exploitation par évaporation naturelle et artificielle à Colorado, Paquera, El Roble, Buenaventura et surtout à Chomes sur le golfe de Nicoya

C'est également sur ce versant du Pacifique, dans la sierra bordant la côte orientale de ce golfe, que sont situées les principales mines d'or de la République, Montes de Oro, Montezuma, Union, Trinidad et près de Las Juntas les diverses mines Boston, Tres Amigos, Tres Hermanos, Esperanza, Gongolona, groupées sous le nom de « Abangares Gold Fields de Costa Rica », exploitée par une Compagnie nordaméricaine. L'activité et l'audace yankees ont aménagé là mieux qu'un campement minier, une pittoresque petite ville avec de confortables maisons en bois à galeries circulaires pour l'administrateur et les différents chefs de service, éclairées à l'électricité et reliées entre elles par le téléphone, un hôtel pour les employés et les voyageurs au-dessus des bureaux de l'administration, de nombreuses maisons pour les ouvriers éclairées aussi à l'électricité, un magasin pourvu de tout le nécessaire, un hôpital, un théâtre-cinéma, une école, une boulangerie, un salon de coiffure et plusieurs ateliers de tailleur.

Plus bas, une demi-heure avant d'arriver à la Sierra, s'élève une autre ville pleine d'activité, Las Juntas, vivant de l'argent payé par la Compagnie minière en journées d'ouvriers, en frêts, en achats de bois de construction et de bois à brûler. Quand on y arrive de nuit on est surpris de voir sur la rue principale tant de boutiques brillamment illuminées, la plupart tenues par des Chinois, de *cantinas* où les mineurs viennent chercher l'alcool qu'ils ne peuvent se procurer à La Sierra, de salles de danse où se trémoussent pêle-mêle des gens de toute nationalité, de toute classe et de toute couleur, aux sons d'une *marimba*, sorte de xylophone spécial à ces régions, d'une guitare ou d'un violon, interrompus parfois brusquement par un coup de sifflet du patron appelant la police pour rétablir l'ordre et ramener la concorde entre ses hôtes surexcités par l'alcool et la jalousie.

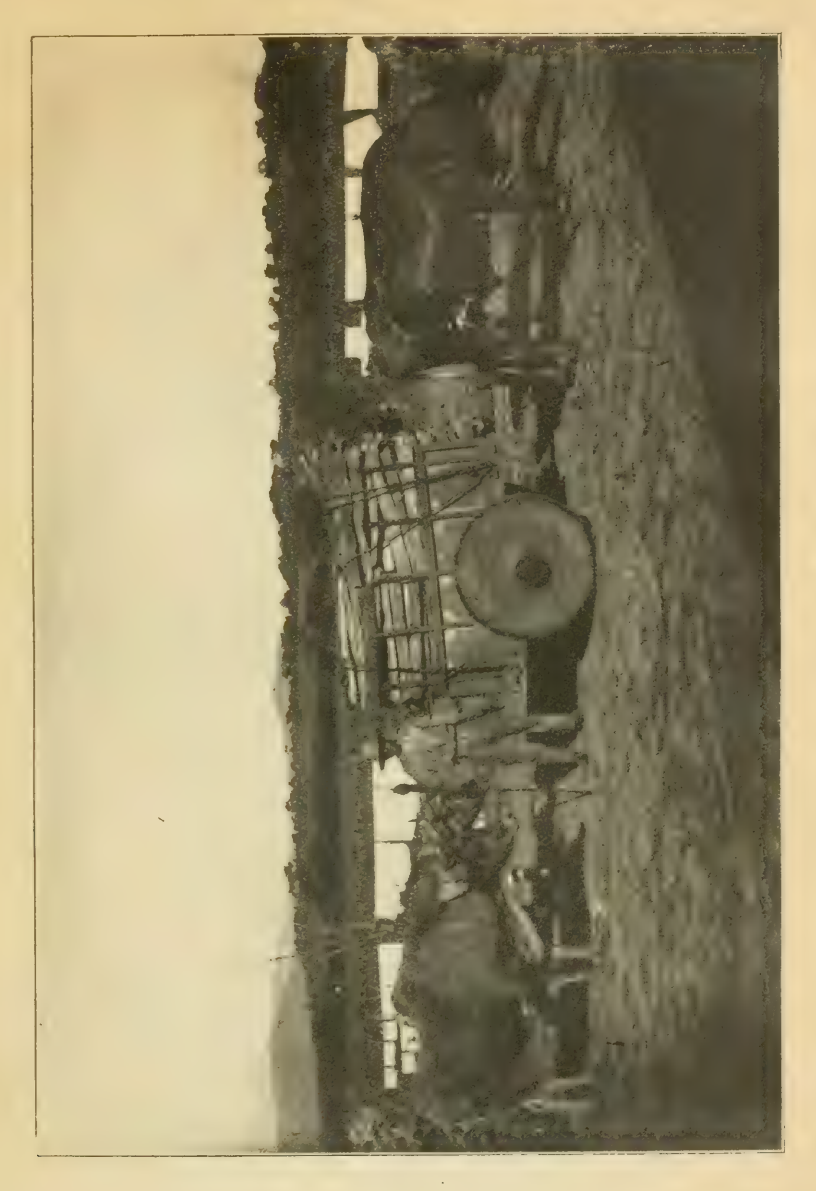
La Compagnie a dépensé plusieurs millions pour l'installation d'un outillage de premier ordre pour le traitement de l'or par le cyanure de potassium, d'un laboratoire, d'une usine électrique, d'un chemin de fer à voie étroite pour le transport du minerai, pour l'aménagement d'un quai au petit port de Manzanillo et la construction d'une route carros-

sable entre ce point et le centre minier situé au cœur de la Sierra à plus de douze milles de la côte.

Un facteur qui a beaucoup contribué au développement de Puntarenas c'est le service régulier organisé entre ce port et la province de Guanacaste. Au lieu des trois ou quatre petits vapeurs dans lesquels on était obligé de s'aventurer, toute une flotille de canots à pétrole est maintenant ancrée dans le port de l'estero. Et ce n'est pas une des moindres attractions pour les baigneurs qu'une agréable promenade sans danger sur les eaux tranquilles de ce bras de mer où les couchers de soleil sont vraiment magnifiques. Parmi des nuages, certains soirs, un grand disque rougeâtre apparait, d'une couleur fantastique, descendant lentement vers la mer au fond du golfe où se profilent les masses sombres de nombreux îlots tandis que se détachent d'une façon précise les plus grandes îles de Chira et de San Lucas.

C'est dans cette dernière toute proche, qu'est installé le bagne où sont envoyés tous les condamnés, car la peine de mort est abolie à Costa Rica depuis le 10 août 1870. L'entrée du *presidio* est dans le fond d'une baie délicieusement jolie et son débarcadère avec ses petits fortins peints en blanc, sa large avenue bordée de palmiers, lui donnent l'air d'une paisible et riante villa. Un seul officier, aidé d'un sergent, de quelques caporaux et d'une quarantaine de soldats, y surveille 250 prisonniers dont 60 homicides, la plupart Nicaraguains ou nègres. Ils portent comme uniforme une chemise et un pantalon bleu à bande blanche, mais ils ne sont retenus par aucune entrave et marchent librement. Ils travaillent à travers l'île à des plantations de maïs et de canne à sucre ou dans des ateliers de cordonnerie, de menuiserie jusqu'à une heure. Ils peuvent ensuite travailler pour eux-mêmes : ils fabriquent des guitares, des boîtes avec des incrustations de nacre qu'ils trouvent sur la plage, pour les vendre aux personnes qui viennent les visiter deux fois par mois.

Quand j'y suis allé, c'était un dimanche et la cour du *presidio* avait un aspect particulièrement calme. Les détenus se faisaient faire la barbe, couper les cheveux, jouaient de la guitare ou de la *marimba*, ou confectionnaient des extra sur des petits fourneaux portatifs. Comme le remarquait le colonel qui me faisait aimablement les honneurs du bagne : « Vous voyez, nous avons plutôt l'air d'être dans la cour d'une



MOYENS DE TRANSPORT. — Chariot à bœufs.

*finca.* » En effet la vie que mènent ces gens-là ne semble pas bien pénible et ce n'est pas sans révolte qu'on considère le farniente de ces individus, voleurs ou meurtriers, tandis que les honnêtes gens sont obligées de peiner si durement pour subvenir à leurs besoins et à ceux des leurs. Un secrétaire d'État se plaignait de cette perte d'énergie et pensait que les détenus pourraient passer plus utilement leur temps en travaillant par troupes sur les routes nationales et rembourser ainsi à l'État une partie des dépenses que celui-ci fait pour leur entretien. Mais là encore un sentimentalisme mal entendu s'oppose à toute réforme et il semble que les *pobrecitos*, qui ont tué ou volé, aient acquis l'agréable privilège de vivre sans travailler. L'île de San Lucas est peu fertile et elle manque d'eau ; aussi avait-on songé à transporter le bagne ailleurs et à l'installer dans la grande île del Coco, de 5.000 hectares de superficie. Certes cette mesure serait excellente à bien des points de vue. Elle permettrait au Gouvernement de Costa Rica de faire acte de possession constante en même temps que par un travail régulier en plein air elle relèverait le physique et le moral des détenus et développerait les ressources agricoles de ce territoire qui bien cultivé pourrait presque se suffire à lui-même. Mais, cette île se trouvant à 350 milles de la côte dans le Pacifique, il serait nécessaire d'affecter au service du *presidio* un vapeur d'un tonnage assez élevé et il ne semble pas possible, pour le moment du moins, de grever le budget d'une aussi forte dépense.

Quant aux différents petits ports du golfe de Nicoya et aux ports des rios Tempisque et Bebedero servant de débouchés aux produits du Guanacaste, ils sont maintenant desservis d'une façon régulière par de grands canots à pétrole, de 15 à 25 tonnes, capables de contenir de 30 à 50 passagers. Trois canots de moindre tonnage servent spécialement au transport de passagers ou pour des voyages exprès. La Compagnie concessionnaire est obligée d'assurer trois voyages par semaine de Puntarenas à Manzanillo et à Chomes, deux à Ballena Bolson et à Bebedero, un à San Pablo (Puerto Thiel) et un tous les quinze jours à Puerto Jesus. Elle reçoit une subvention mensuelle de 1.500 colons pour le transport du courrier ; par contre le Gouvernement se réserve le droit d'inspection des bateaux afin de donner toute garantie de sécurité aux passagers et impose un tarif maximum qu'on ne peut pas dépasser.

Il n'est du reste nullement excessif si l'on considère que de Puntarenas à Bebedero, pour une distance de 214km,60 et à Ballena-Bolson, 257km,92 le prix n'est que de 3 colons en première classe et de 2 colons en seconde. Pour les marchandises le frêt est de 50 centimos par quintal ou de 25 centimos par pied cubique. La Compagnie possède aussi un grand chaland spécialement aménagé pour le transport du bétail ; quand le convoi se compose d'au moins 40 animaux, elle perçoit 4 colons par tête et pour un nombre moindre elle peut demander jusqu'à 150 colons pour chaque voyage.

---

# CHAPITRE XV

## CHEZ LES GUATUSOS

Port de Bebedero. — Las Cañas. — Colonie de Tilaran. — San Rafael de Guatusos. — Méfaits des *huleros*. — Les Indiens Guatusos. — *Palenques*. — Fêtes et danses. — Croyances religieuses.

Le petit port de Bebedero est pittoresquement situé au confluent de deux rivières, sur une pointe assez élevée pour ne pas disparaître sous l'eau au moment de la crue. Il n'est pas encore bien important et ne comprend que quelques maisons, un bureau de poste et de télégraphe et une *tienda* qui fait un commerce assez actif. La venue régulière des *gasolinas* deux fois par semaine va certainement lui donner une impulsion favorable et les grands trains de bois qui descendent au cours du fleuve prouvent que le Guanacaste ne se contente plus du seul élevage mais commence à exploiter ses autres richesses.

C'est le port naturel de l'hacienda Catalina, sur la rive droite du rio Bebedero, où l'on se rend à travers la forêt égayée par des couples d'aras aux couleurs éclatantes et des bandes de singes cariblancos, par un joli chemin bien ouvert jonché de fleurs d'*ojoche*, bel arbre haut de 30 à 40 mètres aux branches évasées en une large couronne, dont les fruits et les feuilles tombés à terre servent d'aliment au bétail pendant les mois de sécheresse et dont l'éthymologie nahuatl rappelle gracieusement cette particularité, *o*, *otli*, chemin, *xochitl*, fleur. Il dessert aussi l'hacienda Mohica, centre administratif des immenses propriétés que possède dans ce département l'ex-président général Bernardo Soto, et la florissante petite ville de Las Cañas. Une route carrossable sur un terrain absolument uni, chose si rare à Costa Rica, mène à chacun de ces points à travers de vastes savanes au delà desquelles on découvre

les formes régulières des volcans Tenorio et Miravalles. Par endroits s'élèvent des groupes de *coyols* (acrocomia vinifera), palmiers spéciaux à cette région du Pacifique à la tige droite et élancée dont les anciens Indiens tiraient une boisson fermentée avec laquelle ils s'enivraient pendant leurs fêtes. Aujourd'hui encore on coupe le tronc au ras du sol et on creuse un trou à la naissance des feuilles d'où l'on tire un jus très riche en sucre qui devient le vin de coyol, un peu aigre mais agréable et rafraîchissant dont il est prudent de ne pas abuser.

Las Cañas! Certains habitants veulent que ce soit Cañas en l'honneur du vaillant général José Maria Cañas, le héros de la campagne de 56 contre le flibustier nordaméricain Walker, mais dans les anciens mémoires de l'époque coloniale on retrouve toujours ce nom de Las Cañas et il semble bien que là le patriotisme doive s'incliner devant la réalité historique. Au lieu du village triste et misérable qu'on s'attendait à voir dans une région aussi éloignée, c'est un joli bourg bien tenu aux larges rues macadamisées, avec une vaste plaza ornée d'un parc et d'un kiosque à musique, bordée de trottoirs, encadrée de nombreuses maisons de commerce, d'un gracieux édifice en bois pour la *jefatura* et sur un côté d'un jardin avec une église également en bois avec deux tourelles, peinte en bleu, sans prétention mais non sans élégance, de proportions justes et harmonieuses, d'un style simple et discret, et combien plus attrayante que les informes basiliques inachevées que nous avons rencontrées ailleurs.

Ces améliorations du reste sont récentes; elles ne datent que de quelques années, lorsque la commune vit ses ressources s'accroître par l'arrivée de gens venus de l'intérieur pour s'installer et cultiver les terres des alentours et par l'augmentation de son commerce qui, ici aussi, se trouve accaparé par des Chinois. Il a suffi d'un chef politique intelligent aidé d'un secrétaire actif et cultivé, d'un président municipal et d'un curé, de nationalité allemande, très dévoués aux intérêts de leur petite ville, ne craignant pas de prendre des initiatives, et assez énergiques pour défendre ces mesures de progrès contre l'esprit routinier et méfiant de certains. Les rues principales ont été arrangées suivant le système Mac Adam, ce qui est particulièrement important dans cette région où à plusieurs mois de sécheresse absolue succèdent des mois de pluies torrentielles quotidiennes, les autres le seront au fur et

à mesure ; un marché couvert que j'ai vu commencer doit être terminé et la municipalité envisage la possibilité d'augmenter son approvisionnement d'eau potable. Généreusement à chaque nouvel arrivant désireux d'établir là sa demeure elle fait cadeau d'un terrain en bordure de rues déjà tracées pour se construire une maison avec un enclos par derrière.

Les habitants du reste sont très accueillants et ils le sont naturellement, sans contrainte ni hypocrisie. D'un caractère enjoué ils saisissent volontiers l'occasion de se distraire et j'ai eu l'agréable surprise d'un bal organisé à l'improviste par les autorités dans la grande salle de sessions de la *jefatura*. Plusieurs *finqueros* des environs étaient venus à cheval avec leur famille et dans le salon brillamment illuminé à l'acétylène les couples tournoyaient avec grâce et entrain, robes élégantes et vêtements sombres de drap remplaçant les habits de toile que la chaleur et les occupations diverses obligent à porter durant le jour. Dans la rue des péons vêtus de blanc profitaient de la musique pour danser une valse ou une polka, tandis que d'autres s'approchaient des fenêtres pour regarder et marquer d'un sourire le passage des différentes personnalités de la ville avec qui ils sont *amigos* ou *compadres*. Tout le monde d'ailleurs avait l'air satisfait ; tous prenaient plaisir à ce qu'ils faisaient, les uns à s'amuser, les autres, les autorités locales, à veiller à ce que cette soirée fût pour tous un divertissement et un agrément. Elle était aussi une preuve de la culture générale et certes cette cordialité, cette bonhomie avenante ajoutaient encore au charme de ce bal intime et courtois que seul mon départ matinal le lendemain pour la région des Guatusos obligea à prendre fin, fort tard d'ailleurs.

C'est de Las Cañas en effet que se fait le plus facilement l'entrée au territoire des Indiens Guatusos, car on peut s'y rendre à cheval en deux jours. On suit tout d'abord une route carretera qui relie la ville à la prospère colonie de Tilaran dans la Sierra. A l'encontre des colonies de El Salvador et Carmona, celle-ci s'est formée par des initiatives privées, sans aucun appui pécuniaire du Gouvernement. Plusieurs familles de l'intérieur, en particulier d'Alajuela, sont venues s'installer là, ont obtenu des terrains et grâce à leur labeur et à leur union elles ont réussi au bout de peu de temps à former un groupement assez compact et assez riche pour organiser elles-mêmes les services munici-

paux, fonder à leurs frais une école. Le Gouvernement très rapidement y ouvrit un bureau de télégraphe puis y envoya des instituteurs. Cet exemple devrait être un encouragement pour décider d'autres familles, qui persistent à vivre misérablement près des grands centres sur la meseta central dans une contrée surpeuplée et sur des terres épuisées, à venir chercher dans ces régions riches et inexploitées l'aisance et la santé en même temps qu'elles contribueront patriotiquement au développement de leur pays.

On laisse bientôt cette route à droite pour suivre un excellent chemin de montagne jusqu'à Los Aguilares, où sont situées quelques fincas appartenant à plusieurs familles de ce nom originaires du Nicaragua. Fuyant leur patrie et le régime tyrannique qui y sévissait elles se sont établies là, il y a une vingtaine d'années, dans l'espoir de pouvoir vivre en paix. Et l'hospitalière et pacifique petite république n'a pas trompé leur attente. Comme me l'expliquait don Santiago Aguilar qui, répondant à la demande des autorités de Las Cañas, s'était mis aimablement à ma disposition pour m'indiquer le chemin et m'accompagner : « Nous sommes partis, toute la famille, vingt-cinq environ avec les femmes et les enfants, et arrivés jusqu'ici. Nous n'avions absolument rien, et maintenant, comme vous le voyez, sans être riches, nous n'avons pas à nous plaindre. » Ils ont, en effet, de bons pâturages avec du beau bétail, des champs de maïs, de canne à sucre, plusieurs chevaux, une ferme avec une confortable maison en bois entourée d'orangers et un trapiche.

Le chemin pénètre ensuite dans la forêt et, bien que fermé par endroits, reste bon. Il y a peu de rivières à traverser, le sol est ferme et les passages boueux sont rares. Ce chemin est abandonné et on ne s'inquiète pas de l'entretenir en coupant le taillis qui parfois l'envahit complètement. Il n'en coûterait pourtant pas beaucoup de le maintenir en état, bien ouvert comme il l'a été et l'est encore en plusieurs points, sur une largeur de trois mètres suffisante pour un homme à cheval et des mules de charge. Ce serait à l'avantage de Las Cañas, car les terrains sont excellents dans cette région et une bonne voie de communication engagerait des agriculteurs à s'y établir, sans compter le trafic de voyageurs qu'elle pourrait occasionner. Au lieu d'aller en chemin de fer à Corinto et d'attendre le passage irrégulier du bateau nordaméricain

pour Puntarenas ou de faire le voyage encore plus pénible et plus précaire de San Juan del Norte par le rio San Juan, les habitants de Granada et même de Managua pourraient prendre cette route en remontant le rio Frio. Avec un canot automobile un jour leur suffirait pour aller de San Carlos sur le lac de Nicaragua jusqu'à San Rafael de Guatusos, une autre journée de cheval les amènerait à Las Cañas et, en calculant d'après le départ régulier des bateaux de Bebedero, le troisième jour ils seraient à Puntarenas pour prendre le lendemain matin le train de San José. Mais on se heurte à une difficulté administrative. Une partie seulement de ce chemin appartient à la municipalité de Las Cañas qui serait toute disposée à faire les frais nécessaires, tandis que l'autre, depuis le rio Arenal, dépend du canton de Grecia, dans la province d'Alajuela, qui s'en désintéresse à cause de son éloignement.

Le sous-bois ravissant s'anime du chant mélodieux du *pitorcal* et du *jilguero* et de temps à autre des singes noires à face blanche se balancent gracieusement aux branches des grands arbres tandis que les *congos* paresseux jettent par intervalles leur cri strident qui dans le lointain ressemble à un rugissement de fauve. La première halte se fait sur les bords du rio Arenal où l'on organise un campement sommaire avec des feuilles de palmier pour se garantir de la pluie qui sur ce versant de l'Atlantique ne cesse jamais complètement, même pendant la saison sèche, et le lendemain, après une descente continue en pente douce coupée de quelques *quebradas* assez escarpées, on arrive à deux heures de l'après-midi à San Rafael de Guatusos, sur le rio Frio.

Le lieu est bien choisi à un tournant du fleuve où les rives sont très élevées. On l'appelle aussi *campamento* et c'est là que se trouve la *comandancia de los Guatusos* dans une petite maison en bois, malheureusement délabrée par suite de l'abandon dans lequel on a laissé trop longtemps ces fertiles régions. Il est urgent que l'on porte remède à cette situation très préjudiciable aux intérêts de Costa Rica, car les produits des diverses fincas de platanos, de cacao et de tabac établies aux alentours et dont plusieurs appartiennent à des Nicaraguains sont envoyés par le rio Frio sur le marché de San Carlos et c'est autant de perdu pour le pays. Il faudrait aussi que ce poste, relativement proche de la frontière, situé sur une voie naturelle constam-

ment navigable, soit relié à l'intérieur. Une anecdote en montrera la nécessité. Il y a quelques années le commandant, c'est-à-dire l'agent principal de police, avait mis la main sur quatre voleurs, tous Nicaraguains. Il prévint les autorités par un envoyé spécial, mais ne recevant pas de réponse il dut, d'après la loi, les relâcher au bout de quelques jours et quand on l'avisa par la suite de garder ses prisonniers recherchés pour assassinats, commis aux mines d'Abangares, il était trop tard.

L'agent actuel, très bien vu des Indiens Guatusos dont il s'efforce d'améliorer le sort, habite en face sur l'autre rive dans la finca que fonda son père, don Juan Alvarez, venu en 1886 comme commandant des troupes costariciennes envoyées à la poursuite des *huleros*, chercheurs de caoutchouc Nicaraguains, afin de protéger les Guatusos contre leurs vexations constantes. Le général Bernardo Soto voulant former une colonie sur le rio Frio près de ces Indiens, un premier campement fut installé sur les bords du fleuve, mais une inondation obligea à le transporter au confluent du rio de la Muerte, puis au lieu actuel « campamento ». Alvarez revint l'année suivante comme chef colonisateur en même temps qu'il était chargé du commandement de la garnison. Celle-ci ayant été supprimée, il se retira du service pour former une finca de cacao, de café et de caoutchouc, et, satisfait des résultats obtenus, trouvant le climat sain bien que très pluvieux, il y amenait sa famille. Des *potreros* excellents favorisent l'élevage du bétail, tandis que le cacao, le riz et le caoutchouc y poussent dans de très bonnes conditions. Le tabac également vient bien et est cultivé en plusieurs endroits par des Nicaraguains qui, en dépit de sa qualité, n'en tirent pas très bon parti faute de savoir le préparer.

La main-d'œuvre est forcément rare. Carlos Alvarez a réussi à s'attacher quelques Guatusos et à les faire travailler : ce qui tendrait à prouver qu'ils ne sont pas rebelles à tout effort et que moins abandonnés ils pourraient mener une existence moins misérable, plus profitable pour eux-mêmes et pour le pays. Patients et adroits, j'en ai vu qui décortiquaient fort habilement le riz en écrasant les gerbes entre leurs pieds nus. Les gens de cette région, qui sont presque tous des réfugiés nicaraguains, veulent bien récolter du caoutchouc mais se refusent à travailler à la journée dans les fincas.

Ces huleros sont une véritable plaie et il est indispensable qu'une

réglementation très sévère soit mise en vigueur pour empêcher de graves abus de pratique courante. C'est ainsi que les patentes qu'il faut demander au chef-lieu de la province, à Alajuela, sont le plus souvent obtenues par des Nicaraguains sans feu ni lieu qui réussissent à tromper la vigilance du gouverneur et comme ils n'ont aucun intérêt à ménager les richesses d'un pays étranger ils s'attaquent aux arbres de caoutchouc sans aucune mesure et les font presque tous périr. Il y aurait lieu, semble-t-il, de prohiber totalement la récolte du caoutchouc pendant un laps de temps si l'on veut éviter la destruction complète des arbres dans cette région. De même pour la coupe des bois. Le Gouvernement s'entoure bien de toutes les garanties pour les concessions qu'il octroie; il se réserve le droit de surveiller les travaux et de les suspendre au besoin, exige que pour chaque arbre coupé il en soit planté deux autres de la même espèce et défend qu'on touche aux arbres situés sur un versant, le long de cours d'eau ou près de sources. Les concessionnaires s'empressent le plus souvent de ne pas appliquer ces clauses comptant sur l'éloignement et le manque d'autorités pour jouir de l'impunité.

A cause des mauvais traitements qu'ils ont eu tant de fois à subir de la part des *huleros*, les Indiens Guatusos ont abandonné les rives du rio Frio pour se retirer de plus en plus à l'intérieur des forêts où ils vivent dans des *palenques* isolées auxquelles on accède maintenant par des chemins que les autorités obligent à tenir toujours bien ouverts. Selon toute vraisemblance, ils sont les descendants des Corobicis vivant autour d'Aranjuez et de Garabito près du golfe de Nicoya qui, dès 1569, à l'époque de la répartition des Indiens, se retirèrent de l'autre côté du volcan Tenorio, pour s'établir sur le rio Frio et sur ses principaux affluents, le Pataste, la Muerte et le Venado, et auxquels se joignirent plus tard d'autres Indiens de ces mêmes parages fuyant devant les cruautés des pirates anglais lors du sac d'Esparza en 1685 et 1687.

Longtemps on ignora leur existence, jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle. Plusieurs tentatives furent faites alors par des missionnaires pour découvrir leur retraite. L'évêque de Nicaragua et de Costa Rica, don Esteban Lorenzo de Tristan, s'y risqua lui-même en 1772, mais sans succès ; au contraire deux servants furent blessés et un des prêtres qui

l'accompagnaient tué à coups de flèche. Dans la seconde moitié du siècle dernier des troupes costariciennes pénétrèrent par deux fois sur le territoire des Guatusos, mais attaquées par ceux-ci elles durent se retirer. Puis ce fut l'invasion des *huleros* nicaraguains qui se livrèrent à toutes sortes d'excès contre ces pauvres Indiens, leur tuant leur cacique dans un grand combat où près de 200 trouvèrent la mort, enlevant leurs femmes et leurs enfants pour les vendre au Nicaragua. Les Guatusos abandonnèrent alors leurs villages et leurs plantations de cacao, de canne à sucre et de platanos pour se retirer à l'intérieur de la forêt et ce n'est qu'en 1882 que l'évêque Thiel arriva jusqu'à eux, gagna leur confiance par sa grande bonté, revint plusieurs fois les visiter et obtint que le Gouvernement s'en occupât en établissant des autorités sur leur territoire.

La maladie, une nourriture misérable et un manque absolu d'hygiène ont fait de terribles ravages dans cette tribu et il ne reste plus guère que 200 Indiens répartis entre sept palenques disséminées à de grandes distances les unes des autres près des rios Tojifo et la Muerte. L'évêque Thiel dans son dernier voyage en 1896 en estimait le nombre à 267 et dans huit des onze palenques alors existantes il avait compté jusqu'à 298 sépultures.

Ces *palenques* ne sont pas à proprement parler des villages. Quelques familles se groupent pour vivre sous des toitures de feuilles de palmier soutenues d'un côté par de hautes et solides fourches et de l'autre s'inclinant jusqu'à terre. Elles vivent là, exposées à tous les vents, pêle-mêle, sans aucune séparation. Chacune d'elles choisit un endroit où elle établit son foyer au-dessus duquel elle suspend dans un filet pour les fumer des fruits et des poissons et installe à côté son hamac. La femme en effet couche par terre près du foyer tandis que l'homme dort dans le hamac, avec les enfants si le ménage en a.

On ne trouve chez eux aucun siège et leur mobilier est très rudimentaire. Il consiste en hamacs et petits filets, pour les platanos et le cacao, faits avec de l'écorce du *burio* (Heliocarpus granduliferus), en marmites de différentes grandeurs, pour la chicha et le chocolat, en petites pierres à moudre la yuca plates et elliptiques et en *guacales*, coupes faites de calebasses coupées par moitié. Dans la palenque de Domingo j'ai vu des pinces pour prendre les tisons en écorce d'arbre.

qu'ils appellent *calscäs* et dont ils ne se servent, disent-ils, que lorsqu'un Indien vient à succomber, pendant les cinq jours qui suivent sa mort. Là aussi j'ai remarqué le vestige d'une coutume qui a disparu, le *tufaro*, bâton de combat, en usage jadis lorsque deux individus voulaient vider leur querelle née de leur amour pour la même femme. Ils se défiaient et fixaient un jour déterminé pour la rencontre. Le *tufaro* était choisi long et lourd, très dur, coupé spécialement puis baigné dans un mélange tinctorial d'eau et de feuilles de tabac ou de feuilles d'*azul* (Justicia tinctoria). Les parrains étaient chargés de le porter jusqu'au lieu de rendez-vous et de le présenter au combattant qui le saisissait à deux mains et cherchait à en frapper son adversaire à la tête. Le premier qui tombait était reconnu vaincu et il s'ensuivait parfois une mêlée générale entre les familles ou compagnons qui avaient escorté chacun des deux combattants.

Une particularité des Guatusos est leur habitude d'enterrer leurs morts à côté d'eux, près de leur foyer. Au fond du trou qu'ils creusent à un mètre de profondeur, ils forment un lit de bâtons qu'ils recouvrent de feuilles et sur lequel ils posent le corps enveloppé de feuilles et d'écorce de mastate ; ils placent ensuite un autre lit de bâtons et de feuilles, puis jettent de la terre par-dessus. C'est un crime de marcher sur ces sépultures, aussi sont-elles souvent indiquées par une petite barrière de morceaux de bois à l'intérieur de laquelle sont placés des *guacales* de chocolat ou de chicha pour que les âmes des défunts puissent venir s'abreuver. Ils ne parlent d'ailleurs jamais des morts et il ne convient pas de mentionner leurs noms.

Très paresseux, ils ne se préoccupent pas de cultiver du riz et des haricots, ni de la canne à sucre et du coton comme le faisaient leurs ancêtres avant d'être pourchassés par les *huleros*, et se contentent de platanos qu'ils n'ont qu'à cueillir, de cacao, de yuca, de maïs et de poissons qu'ils sont très habiles à tirer avec de longues flèches de deux mètres, faites de la fleur de canne à sucre, munies d'une pointe très dure en bois de *pejibaye*. Ils n'élèvent ni poules ni cochons et quand ils tuent à la chasse quelque animal, sauf le chevreuil dans lequel ils pensent que se réincarnent les âmes des morts et qu'ils considèrent comme sacré, ils attendent pour le manger que la chair entre en putréfaction. Ils se montrent particulièrement friands de la viande de singe

dont ils flambent simplement les poils et qu'ils rôtissent sans prendre la peine de les vider.

Ce sont les femmes qui sont chargées de toute la besogne. En plus des soins du ménage, elles doivent préparer la chicha, tresser les hamacs et les filets. Quant aux marmites, elles les fabriquent avec de l'argile pétrie à la main, séchée au soleil, puis cuite au four, et les vernissent ensuite en les frottant avec des graines d'une liane grimpante, *ojo de buey* (Mucuna Mutisiana), en forme de petits disques de deux centimètres de diamètre. Les hommes se prélassent dans leur hamac, sauf quand ils vont chasser ou travailler dans leurs plantations, ce qu'ils font en commun pour chaque palenque, par groupes se relevant toutes les deux heures. Maintenant ils se servent de machetes en fer qu'ils se procurent à Las Cañas ou à San José, mais auparavant ils faisaient tout leur défrichement avec de simples haches de pierre et des coutelas en bois de pejibaye.

Bien que bon nombre aujourd'hui aient des vêtements, ils sont le plus généralement nus, les hommes portant une simple ceinture et les femmes un pagne faits d'une sorte de toile épaisse fabriquée avec l'écorce de l'arbre mastate. Ils chauffent celle-ci au feu, la doublent puis la frappent à coups de bâton jusqu'à ce qu'elle devienne souple et uniforme. Le plus souvent sans chapeau, ils s'enduisent le corps de graisse de cacao pour se protéger du soleil et des piqûres de moustiques. Ils se baignent très fréquemment, le matin de très bonne heure, puis plusieurs fois par jour sans se soucier du reste s'ils sont en transpiration ; c'est pour cela qu'ils vivent toujours près d'un rio et aussi pour éviter sur le sol autour des palenques des émanations dangereuses, ce qui est bien la seule mesure d'hygiène qu'ils appliquent. Au moment d'accoucher les femmes courent au bord de la rivière accompagnées d'une amie, *comadrona ;* dès qu'elles sont délivrées, elles se jettent à l'eau et se lavent complètement pour se purifier. Elles baignent aussi le nouveau-né puis le frottent avec une herbe qu'elles appellent chichicaste.

De taille moyenne, les Guatusos sont bien proportionnés ; les femmes ont des formes très régulières avec des seins petits, mais la figure n'est pas gracieuse, ronde, avec une bouche lippue s'ouvrant sur des dents courtes et larges. La peau est d'une nuance uniforme brune.

Les cheveux très abondants sont noirs et lisses, tandis que le visage est imberbe, sauf quelques rares poils de moustache. Cependant dans la palenque tojibachaka très retirée, bien située sur une petite colline au-dessus du rio Tojifo, j'ai vu plusieurs hommes portant la barbe et la moustache noires, lisses et peu touffues ; mais, fait rare, je n'en ai remarqué qu'à cet endroit. La tête est très légèrement dolicocéphale ; la figure est courte et élargie dans sa partie inférieure, avec le front bas et fuyant, les pommettes saillantes, le nez fin et quelque peu aplati. Les mains sont petites avec les doigts courts et gros.

La polygamie n'existe pas chez eux et généralement tout homme marié n'a qu'une seule femme qui s'occupe de son ménage et l'accompagne dans ses excursions. La fidélité conjugale toutefois n'est pas très respectée par la femme et plus d'une tête porte les marques du bâton d'un mari jaloux. Le mariage s'accomplit du reste sans grandes cérémonies ; au cours des fêtes qui se donnent dans les différentes palenques les jeunes gens se rencontrent et se courtisent. Une fois d'accord le fiancé se présente chez les parents de la fiancée qui ne lui refusent jamais la main de leur fille s'il a pris soin de venir avec un filet chargé de platanos et de cacao. Ils ne peuvent toutefois pas se marier avant l'âge de vingt ans et l'usage veut que le mari aille vivre dans la palenque de ses beaux-parents. Je me suis laissé raconter par des Guatusos une coutume assez gracieuse pour s'assurer du consentement de la jeune fille désirée. Le jeune homme dépose à une certaine distance dans la forêt une charge de bois à brûler et une charge de platanos ; si la *novia* se décide à aller les prendre, c'est qu'elle accepte et il n'a plus qu'à faire la demande à son père en l'appuyant naturellement d'un cadeau pour celui-ci.

Leur plus grand bonheur et leur seule distraction est de se réunir pour boire, danser et chanter. Chaque palenque à tour de rôle prépare la chicha et tous accourent, mais c'est le plus souvent à la palenque principale Margarita, longue rue de trente-cinq mètres sur laquelle s'alignent une série de toitures juxtaposées et se faisant face sur la partie ouverte, qu'ont lieu les réunions. C'était la résidence du défunt roi et c'est là qu'habite le juge de paix, Guatuso emmené enfant au Nicaragua et revenu vivre parmi les siens. Cette chicha dont ils raffolent se prépare de différentes façons, avec des platanos verts ou mûrs (*ruli*

*ororo lica*), de la yuca (*ya qui lica*), du maïs et des fruits de pejibaye. Ce sont les deux premières qu'ils préfèrent et boivent en toutes saisons. Ils cuisent les platanos dans une grande marmite remplie d'eau, tout en les remuant constamment avec un bâton, puis ils passent le liquide et le mettent dans une jarre où ils le laissent fermenter pendant quatre ou cinq jours. Pour la yuca les femmes la pèlent avec leurs dents, la font cuire, puis la mâchent longuement ; elles mettent ensuite cette masse imprégnée de salive sur une feuille de platano pour la moudre avec une petite pierre spéciale et finalement versent cette poudre dans une marmite où elles la mélangent avec de l'eau et laissent fermenter. Quant au chocolat (caju) qu'ils boivent le matin assis sur leurs talons autour du foyer, ils font sécher les grains dans la cendre, en forment une pâte par le même procédé de mastication puis la mettent dans de l'eau tiède. Chacun à son tour boit dans le même guacal en se servant pour remuer d'un petit bâton ou simplement de ses doigts.

Pour les danses, hommes et femmes se peignent la figure avec de l'achiote ou une couleur rouge extraite de l'écorce d'un arbre, catazin, qu'ils obtiennent en mâchant celle-ci et qu'ils déposent avec soin dans un tube de bambou. Ils se maquillent ainsi de jaune ou de rouge les ailes du nez, se font trois raies sur les joues, des yeux vers le menton, ou se couvrent le visage de larges points sur le front et sur les joues. Après de copieuses libations de chicha ils se mettent à danser. Un Indien tient un guacal à la main, l'élève jusqu'à la poitrine, puis marche six ou sept pas droit devant lui, respire et, tout en chantant, revient à son point de départ, boit et passe le guacal à un autre danseur. Ils se réunissent parfois trois ou quatre. Leur chant, excessivement monotone, consiste en cris gutturaux poussés avec violence et allant en diminuant. Il a pourtant une signification et on m'a expliqué que ce sont généralement des chansons d'amour par lesquelles les chanteurs racontent leurs premières aventures, vantent la beauté des femmes et leurs qualités. Les Guatusos ne connaissent qu'un instrument dont ils se servent pour accompagner ces chants ; c'est une sorte de long tambour qu'ils appellent *tali* et qui est fait d'un morceau de cèdre creusé au feu recouvert à une seule extrémité d'une peau d'iguane. Quand l'animation commence à régner dans la palenque sous l'action de la chicha, hommes et femmes se prennent par la main, se

mettent sur une même file et au son assourdissant du *tali* et de cris gutturaux répétés à l'infini ils avancent en balançant les bras, en élevant leurs mains jointes, reviennent en arrière de quelques mètres puis repartent en avant. Ces danses et ces chants peuvent durer des heures, des journées entières, tant qu'il y a de la chicha dans les jarres.

Quant à leurs croyances religieuses, elles sont très vagues. Ils croient en un être suprême dont ils reçoivent tout ce qui est bon et qui dans leur pensée est le soleil (*toji*). Ils lui dressent un petit autel dans un endroit retiré de la forêt et de temps à autre ils vont déposer en offrande un guacal de chocolat. Parfois, pour remercier d'un service particulier, ils suspendent une ficelle ornée de plumes de lapa qu'ils arrangent en forme de demi-lune. Ils reconnaissent aussi l'existence d'un esprit malin auquel ils donnent le nom de *oronca* ou *macharo* et qu'ils croient la cause de toutes leurs maladies. Enfin ils accordent à l'un des leurs un pouvoir mystérieux de s'entretenir avec les êtres invisibles au moyen du *Sabara*. Cet instrument n'est autre qu'une palette de bois attachée à une ficelle à laquelle l'Indien privilégié imprime un mouvement giratoire autour de sa tête et qui produit un ronron que lui seul est censé comprendre.

Il leur arrive souvent de confondre ce nom avec celui de la divinité. C'est ainsi qu'ayant obtenu d'emporter un *sabara*, les Guatusos qui m'accompagnaient à mon retour étaient quelque peu inquiets et comme dès le départ nous avions été copieusement arrosés par un violent aguacero ils m'expliquaient que c'était leur dieu qui se vengeait parce qu'on l'emmenait loin de son pays. Mais bientôt leurs craintes se dissipèrent, car peu après ils eurent la bonne fortune d'abattre trois grands singes et ravis ils s'écriaient dans leur jargon : *Sabara contento ! Indios mucho comer ! Sabara bueno !* Sabara content ! Indiens manger beaucoup ! Sabara bon !

---

## CHAPITRE XVI

# AU GUANACASTE

Bagaces. — Miravalles. — La fierra. — Châtiment du zopilote. — Libéria. — Danses guanacastèques. — Baies de coco. — Sardinal. — Filadelfia. — Santa Cruz. — Nicoya. — Matambu. — La Mansion.

De Las Cañas part une bonne route pour rejoindre à quelque distance la large carretera nationale de Libéria à Esparta en passant par Bagaces. Une des plus anciennes villes du territoire puisqu'elle existait déjà au temps de la conquête espagnole comme siège des Indiens Corobicis, Bagaces agonise sous son soleil ardent et ne reste célèbre que par la modeste maison où naquit le général Tomas Guardia, par ses adroits cavaliers *sabaneros*, ses joueurs de *marimba*, la grâce de ses femmes, leur goût pour la danse et aussi par ses viandes salées et ses fromages provenant des grandes haciendas des environs. C'est là en effet une des causes de la décadence de ce bourg ; il manque d'agriculteurs. Il n'y a pas ici de petites propriétés comme dans le reste du pays, mais seulement d'immenses domaines appartenant à la même personne et dédiés exclusivement à l'élevage du bétail, vastes plaines marécageuses et couvertes d'eau après les fortes pluies en septembre et en octobre et se transformant pendant la saison sèche en terrains arides rebelles à toute culture.

De Bagaces nous montons vers Miravalles, une autre hacienda du général Bernardo Soto qui mériterait de s'appeler Maravilla pour son admirable situation au pied du volcan dans un site plein de fraîcheur. Pendant trois heures nous allons au pas allongé d'excellents chevaux du Guanacaste, solides et alertes, sous un soleil de feu, par un chemin triste et monotone, sur un sol jonché de pierres volcaniques où ne



Au Guanacaste. — Dans la forêt.



Au Guanacaste. — Un *sabanero*.

pousse qu'une maigre végétation et par endroits des groupes d'arbres rabougris, aux branches contournées, aux feuilles grasses et lisses, les *nances* de la famille des malpighiacées dont les Indiens se servaient jadis pour teindre leur coton. Mais peu à peu en montant une vue superbe se découvre, d'un côté sur toute la vallée de Tempisque, de l'autre sur une verdoyante chaîne de montagnes marquée par les sommets du Tenorio, du Miravalles et du Rincon de la Vieja.

L'hacienda Miravalles ne couvre pas moins de 25.000 manzanas sur lesquelles paissent près de 4.000 bestiaux dont 800 chevaux. Catalina, plus importante encore, contient 6.000 animaux de race bovine et 700 de race chevaline sur 30.000 manzanas. A Ciruelas on estime la superficie à 20.000 manzanas et le nombre de bêtes à plus de 4.000 tandis qu'à Palo Verde il est de 3.000 pour 10.000 manzanas. Pour la vente ces animaux sont acheminés par la route jusqu'à Esparta, en quatre journées, par lots de 45 vaches et taurillons, escortés par trois personnes à pied, guidés par un *puntero* à cheval en tête et surveillés par un *mandador* également à cheval auquel incombe toute la responsabilité. A Esparta un autre mandador vient les recevoir et les dirige ensuite par Alajuela sur le marché de Hérédia.

A Miravalles, l'air est frais même au moment des plus fortes chaleurs et les nuits sont souvent froides. La maison en bois de cèdre est rustique et confortable, la table abondamment servie de viande, de riz, de frijoles, de fromage et de lait, l'hospitalité simple et cordiale. Pour les lits, le sommier est fait, à la mode du pays, d'une peau de vache tendue. Les alentours sont charmants et la forêt délicieuse avec des sentiers bien ouverts au milieu d'un sous-bois peu touffu. Ce n'est plus la végétation enchevêtrée qu'on a l'habitude de voir sur le versant de l'Atlantique, le sol gras et humide recouvert de palmiers de toute sorte ; on se croirait dans une forêt d'Europe avec de grands beaux arbres rappelant nos hêtres et nos frênes, au pied desquels coulent de frais ruisseaux d'eau claire. A un endroit se trouve une source d'eau minérale très ferrugineuse dont l'analyse a été faite aux États-Unis et qu'on appelle ici Vichy à cause de son analogie comme goût et comme efficacité avec la source des Célestins, tandis que plus loin en bordure de la forêt on rencontre un joli petit lac d'eau sulfureuse excellente

pour les rhumatismes, alimenté par une source qu'on voit nettement jaillir dans le fond.

A quelque distance de l'hacienda, sur le versant du Miravalles, sont les « hornillas », solfatares que l'on considère comme les « respiraderos » du volcan. Il y en a deux groupes distincts. Le premier peu important est presque éteint, sauf à certains endroits où l'on voit sortir une mince fumée blanche et où l'on perçoit un faible bourdonnement souterrain. L'autre au contraire est en pleine activité ; de nombreux trous en forme d'entonnoirs, au bord desquels est déposé un soufre admirable de pureté, jaillit une épaisse vapeur, un grondement violent se fait entendre constamment et parfois de petites explosions projettent jusqu'à un mètre de hauteur l'argile continuellement en mouvement.

A mon passage, l'hacienda était en fête ; c'était l'époque de la *fierra*, la marque du bétail. Celle-ci a lieu pendant la saison sèche, de janvier à avril, et dure quinze jours. C'est d'abord la randonnée à travers la savane pour rassembler les animaux. Par les claires matinées de ces régions, sous ce ciel lumineux, dans le décor grandiose de la cordillère, c'est un admirable spectacle que cette immense masse fauve se détachant sur le vert des prairies, avançant compacte et ondoyante comme une coulée d'or entre deux bosquets d'arbres pour s'arrêter et s'étendre au milieu de la vaste plaine, maintenue par le *mandador del campo* et une dizaine de *sabaneros* à cheval avec leur costume pittoresque, le chapeau de paille fièrement relevé par devant, retenu sur la nuque par une ficelle ou un lacet de cuir, un foulard noué autour du cou flottant sur la chemise, et leurs hautes bottes en peau de chevreuil frangées sur la couture de multiples lacets de cuir, souples, recouvrant le cou-de-pied et moulant toute la jambe pour s'évaser au-dessus du genou jusqu'au haut de la cuisse.

Ils sont de remarquables cavaliers, ces *sabaneros ;* juchés sur leur massive *albarda*, selle faite de deux arçons en bois, garnie de foin et recouverte d'une peau de vache, tenant les étriers par la pointe de l'orteil, ils s'élancent brusquement dans un galop furieux, s'arrêtent, pivotent sur place pour repartir à la même allure endiablée, avec une souplesse merveilleuse et sans aucune brutalité car, pour diriger leurs montures, ils ne se servent pas de mors mais simplement d'une corde serrée au-dessus des naseaux.

Une fois les animaux ainsi groupés, il s'agit par des manœuvres successives de faire sortir les vaches avec leurs veaux pour les renvoyer dans la savane. Il faut ensuite attraper tour à tour les jeunes taureaux pour leur couper la pointe des cornes. Un sabanero vise la tête avec son lasso tandis qu'un autre cherche à atteindre avec le sien une des pattes de derrière, puis les deux cavaliers s'écartent, et, cédant à la pression des deux cordes tendues par les chevaux arc-boutés, la bête tombe sur le côté. Cette double opération terminée, il faut mener le troupeau vers le corral. A chaque instant un animal s'échappe et c'est alors une course folle du sabanero pour le dépasser et le faire rentrer. Parfois, trompant la vigilance des gardiens, l'un d'eux réussit à s'enfuir, à gagner du terrain, à se sauver dans la forêt et il faut plusieurs minutes de pénible poursuite à travers les branches et les ronces avant de le rattraper. Aussi, quand la recherche a duré trop longtemps, le coupable subit-il un châtiment ; jeté à terre, les pattes solidement attachées, il reçoit plusieurs coups de bâton de la main même du cavalier qu'il a contraint à cette chevauchée.

Enfin tout le troupeau est amené dans le corral et là commence la toilette qu'on fait une ou deux fois par mois. Chaque animal est attrapé l'un après l'autre, amarré à un des pieux formant la clôture de l'enclos, débarrassé des *garrapatas* avec une palette en bois et frictionné avec un mélange désinfectant. C'est une des difficultés contre lesquelles ont à lutter les éleveurs de bétail dans cette région et elle est très sérieuse, car ces tiques transmettent aux bestiaux la fièvre du Texas, affaiblissent chez le taureau ses qualités de reproducteur et empêchent les vaches de mettre bas régulièrement. Celles-ci ne vêlent plus que tous les deux ans et souvent cet effort leur est fatal. Aussi est-il indispensable de détruire autant que possible ces insectes qui se reproduisent par milliers et plusieurs propriétaires ont-ils installé un bain en ciment avec entrée et sortie en pente douce où l'animal peut rester complètement submergé dans une solution d'eau et de goudron à base d'arsenic, de carbonate de soude et de savon dont la formule a été indiquée par le Département de l'Agriculture et qui, jusqu'à présent, a donné des résultats satisfaisants.

On procède ensuite à une opération également délicate, la séparation des animaux à marquer. Pour faire passer dans un autre corral

les bêtes qui portent déjà le chiffre de l'hacienda, les *sabaneros* se mettent en file avec des sacs dont ils se servent comme d'une *capa* pour attirer l'animal et le diriger vers la sortie. Cet exercice demande une grande agilité car dès qu'une bête est passée il faut se jeter vivement devant la porte pour empêcher d'autres de la suivre.

Puis, toutes les bêtes destinées à être marquées une fois réunies dans le même corral, on passe au « colear » qui consiste à jeter par terre les animaux par groupes successifs de dix, les taureaux d'abord, les génisses ensuite Le *sabanero* débarrassé de ses bottes, pieds nus, un mouchoir attaché sur la tête, attrape un animal par la queue, court derrière lui pendant quelques mètres et à un moment propice fait un bond en avant pour se porter à sa hauteur et se laisse tomber brusquement sur le dos en entraînant la bête dans sa chute. Celle-ci à terre, on lui attache vivement les quatre pattes ensemble, puis quand il y en a dix ainsi préparées, deux *sabaneros* s'emparent d'un fer rougi et, se réservant chacun cinq animaux, vont rapidement de l'un à l'autre tandis que l'atmosphère s'imprègne pour un instant d'une forte odeur de roussi.

Tout cela se passe dans un tourbillon aveuglant de poussière, au milieu de cris et d'applaudissements couvrant les sons que tirent inlassablement d'une marimba et d'une guitare deux joueurs commandés exprès de Bagaces par l'administrador et juchés par un prodige d'équilibre sur la haute balustrade entourant le corral. Pour terminer, en guise de distraction, les sabaneros ont droit à une course où ils s'amusent à agacer le taureau avec des sacs et à l'éviter lorsqu'il fonce sur eux Enfin on fixe une selle ou simplement une corde sur un taureau et on hisse dessus un individu qui, cramponné de ses deux mains, résiste de son mieux, au rire de toute l'assistance, aux bonds formidables que fait l'animal en cherchant à se sauver.

Pendant tout le temps que dure la *fierra*, les sabaneros sont les maîtres. Ils choisissent parmi eux un juge et un procureur qui sont chargés d'enregistrer chaque jour les fautes commises par les uns et les autres, telles que laisser échapper un animal pendant la randonnée, croiser la jambe sur le pommeau de la selle pour se reposer, ne pas exécuter un ordre donné par le juge. En guise de punition, il faut se soumettre au châtiment du zopilote. On attache à une branche très

élevée un zopilote en putréfaction, puis à l'aide de lassos on hisse les délinquants assis sur un bâton, plus ou moins haut selon la gravité de la faute. Pendant l'ascension le procureur prononce la sentence et si la même personne a encouru plusieurs peines elle doit subir autant de fois le châtiment. Pour une faute grave on prolonge le temps à passer sous l'oiseau mal odorant et parfois on hisse vivement le coupable pour le laisser retomber d'un coup brusque presque au ras du sol. Tout le monde est obligé, selon l'expression, de « monter au zopilote »; personne n'est exempt, ni l'administrateur, ni le mandador, ni les musiciens si leur zèle s'est ralenti un instant, ni même les étrangers venus assister à la fierra à moins de se racheter par un cadeau. Ces exécutions se font d'ailleurs avec beaucoup de gaieté, toujours au son de la marimba, et tous y mettent tant de bonne humeur qu'il est bien rare que des incidents se produisent.

De Bagaces la route se poursuit plate et uniforme pendant 33 kilomètres jusqu'à Libéria, la capitale de la province du Guanacaste, du « Departamento », la cité blanche, comme on l'a appelée, à cause du sol blanc de ses rues, dur et sablonneux, de ses maisons toutes blanches blanchies encore par la poussière. Durant le jour la chaleur est torride et la réverbération fatigue atrocement la vue Aussi personne ne sort des habitations et la ville paraît complètement morte. On n'y sent d'ailleurs ni gaieté ni aisance ; le peuple manque de terrains pour se livrer à l'agriculture et en outre sa mauvaise situation géographique au milieu d'une plaine aride l'empêche de se développer. On peut dire qu'elle vit entièrement du budget ; le commerce est presque nul et la majorité des habitants sont employés, agents de police, soldats ou musiciens. Ceux qui ont fait quelques études deviennent maîtres d'école ou *escribiente de la gobernacion*. La ville s'étend pourtant sur une assez grande surface, car en dehors des deux ou trois rues principales du centre, les maisons sont disséminées à une certaine distance les unes des autres, séparées entre elles par des vergers.

On a bien fait quelques timides essais de plantations de vigne, qui devrait en effet bien réussir dans ce terrain, et d'une certaine fibre appelée *penca*. Mais ces tentatives ne peuvent devenir intéressantes que si elles s'étendent et ici les capitalistes préfèrent s'adonner à l'élevage du bétail ou à l'exploitation des bois précieux dans les forêts

proches de l'Océan. On peut même s'étonner que dans ces terres arides autour de Libéria et de Bagaces, dans une région où les mois de sécheresse durent si longtemps que des rivières importantes arrivent à tarir presque complètement, on n'ait jamais songé à planter des oliviers.

La ville s'éveille un peu le soir, où le charme des belles nuits d'été du Guanacaste s'augmente de la splendeur des clairs de lune si lumineux qu'on peut lire dans la rue, et vers la fin de la journée quand les habitants viennent se promener dans le petit parc de la plaza, le dimanche écouter la musique militaire et admirer les couchers de soleil qui sont magnifiques. Les gens de Libéria ont un type particulier, différent de celui des autres Costariciens. Le *Departamento del Guanacaste*, on le sait, faisait autrefois partie du Nicaragua et c'est en 1820 que le Gouvernement Espagnol rattacha à la province de Costa Rica la juridiction de Nicoya et les villes de Santa Cruz et Guanacaste, actuellement Libéria. L'Indépendance déclarée, les habitants manifestèrent par un plébiscite en 1824 leur volonté de rester Costariciens et ils le demeurèrent depuis lors en dépit de diverses tentatives de la république voisine pour reprendre ce territoire. Aussi la plupart des Libérianos ont-ils conservé au physique comme au moral les caractéristiques de leur origine nicaraguaine et chez certains le teint très brun, les narines légèrement épatées, les cheveux crépus rappellent des mélanges anciens à l'époque où des nègres furent amenés d'Afrique ou importés du Nicaragua pour s'adonner à la culture de l'indigo et à l'élevage du bétail. Indépendants, pleins de vanité, volontiers querelleurs et rancuniers, comme on l'est au beau pays des lacs, ils n'ont pas beaucoup de sympathie pour les gens de l'intérieur qu'ils appellent « Cartagos » du nom de l'ancienne capitale. Leurs sentiments à cet égard sont d'ailleurs singulièrement complexes ; très exclusifs, ils voudraient que tous les emplois fussent confiés à des Guanacastèques, mieux à des Libérianos. En même temps qu'ils affectent un certain dédain pour les « Cartagos », ils se montrent jaloux de ceux-ci, trouvent que le Gouvernement ne s'occupe pas assez du Guanacaste, que dans la capitale on ne fait pas d'eux tout le cas dont ils se prétendent dignes.

Les femmes aussi sont différentes. Elles ont une physionomie vive et malicieuse que déparent hélas ! souvent une peau trop brune et des

traits peu délicats ; mais leur allure souple est fort gracieuse et leur taille élancée, marquée par des robes de nuances claires, coquettement décolletées, ne manque pas d'élégance.

Et cette grâce naturelle elles la font savamment valoir dans leur plaisir favori, la danse. Pour les Guanacastèques la danse est presque un sport national ; tous la pratiquent et tous également bien. Il n'est pas de fète sans danse, le moindre événement est prétexte à un bal et on raconte que pendant la campagne électorale pour la présidence de la République les orateurs de propagande des différents partis ne réussirent à se faire entendre qu'en offrant des bals au cours desquels ils purent déclamer leurs discours entre deux morceaux.

A Libéria il y a bal public tous les samedis soir. A une heure déterminée hommes et femmes se réunissent dans deux salles de danse, situées sur la même rue presque en face l'une de l'autre, autour desquelles sont rangés des bancs le long des murs blanchis à la chaux. En d'autres endroits on se contente du firmament constellé d'étoiles et d'un simple plancher posé sur le sol au milieu de la rue. Deux musiciens sont assis dans un angle avec une guitare et une marimba. Celle-ci est petite et rustique, faite d'un clavier de bois allant en se rétrécissant, placé sur une série de calebasses plus ou moins allongées percées dans le fond d'un trou fermé par de la cire et une toile d'araignée. Une liane courbée en demi-cercle permet au marimbero en s'asseyant dessus de tenir son instrument horizontalement tandis qu'il frappe le clavier de deux baguettes alourdies au bout d'une boule de caoutchouc, parfois de trois dont deux dans la main gauche pour l'accompagnement.

Aux premiers sons les groupes se forment, les hommes sans veston, un mouchoir ou un foulard de soie remplaçant le col d'une chemise immaculée, une large ceinture de cuir retenant le pantalon de toile ; les femmes une écharpe gracieusement jetée sur les épaules par-dessus de légers corsages de mousseline, beaucoup pieds nus. La polka commence, ensuite la valse, puis tout à coup c'est un *zapateado* furieux où les danseurs se faisant face, sans d'autre mouvement que des inclinaisons de tête, frappent le plancher de coups redoublés avec une telle rapidité que les pieds ne semblent pas toucher le sol, et enfin c'est la danse si gracieuse spéciale au Guanacaste, le *punto*. Les couples esquis-

sent quelques pas séparément, l'homme cherchant à attirer l'attention de sa compagne, puis, celle-ci répondant à ses avances, ils s'approchent et s'éloignent tour à tour avec une moue dédaigneuse, par une série d'inflexions pleines de grâce accompagnées de gestes harmonieux des bras, de mimiques galantes où le cavalier avec son chapeau évente la tête coquettement renversée de sa danseuse. Suivant le rythme de la musique ils tournent autour l'un de l'autre, se frôlant de plus en plus, enfin sur un appel de la marimba ils s'enlacent, font quelques tours, presque sur place, par un lent balancement des hanches, et très rapidement se séparent pour recommencer leurs figures.

Plusieurs routes partent de Libéria, vers le Nord, vers la frontière du Nicaragua, desservant quelques grandes haciendas de bétail, vers le port de Ballena sur le rio Bolson et vers Puerto Culebra sur l'Océan Pacifique. Afin de protéger l'élevage national, le Gouvernement a pris, le 21 novembre 1913, une heureuse mesure obligeant les animaux de race bovine introduits du Nicaragua à passer par le resguardo d'Agua Buena et exigeant des importateurs, avant l'arrivée même des bestiaux à la frontière, une déclaration en triple exemplaire du nombre, de la qualité et de la marque spéciale de ceux-ci. En outre chaque animal doit être soumis à un bain arsenical à Agua Buena. Pour éviter toute fraude les propriétaires de fincas dans la région frontière devaient, s'ils envoyaient du bétail à l'intérieur, le diriger par Agua Buena et indiquer au gouverneur du Guanacaste la quantité et la qualité des bêtes importées du Nicaragua en leur possession au moment de la promulgation de la loi.

Pour se rendre à la baie de Culebra il faut traverser d'immenses plaines monotones, égayées de temps à autre par des bosquets de marias aux feuilles argentées, les coupoles toujours vertes des guanacastes, les fleurs jaunes et mauves des cortez, incarnadines des cenizaros. A un tournant, brusquement, on découvre la vaste baie complètement fermée, admirablement protégée par un cercle de montagnes. Élisée Fradin, ancien officier de la marine française qui fut au service du Gouvernement costaricien et qui explora toutes ces côtes, déclarait emphatiquement : « On peut dire sans exagération que la configuration de ses côtes est faite pour créer là un grand port de guerre et de commerce. » Malheureusement elle manque de profondeur sur les bords et les

bateaux qui viennent chercher les troncs de bois que débitent là des entrepreneurs de Libéria sont obligés d'ancrer assez loin. Le terrain non plus ne se prête pas à la création d'un port, car l'eau de la mer se déverse à l'intérieur par deux bras contournant cette localité; aux grandes marées celle-ci est inondée et au moment des pluies il se forme autour de vrais lacs qui en séchant sont de véritables foyers d'infection paludéenne. En outre la topographie du terrain entre Libéria et Puerto Culebra rendrait la construction d'une bonne route carrossable extrêmement coûteuse.

Pour ces raisons la baie toute proche de Cocos convient mieux à l'établissement d'un port. Fermée au Nord par la pointe Cacique et les îles Viradores et au Sud par la pointe Migo, à l'abri des vents les plus dangereux, elle mesure à son entrée 2.220 mètres de largeur sur une profondeur de 1.600 mètres. Se détachant du sable fin de la plage et s'avançant assez loin en ligne droite, une série de récifs semble avoir été posée là à dessein pour faciliter la construction d'une jetée pour laquelle on ne saurait trouver de base plus solide. Aussi le Pouvoir Exécutif a-t-il sagement agi en décidant d'habiliter ce port et de faire établir un chemin de fer entre El Coco et El Sardinal qui sera prolongé d'un côté vers Libéria et de l'autre jusqu'à Filadelfia et Santa Cruz. Le tracé de la première partie, soit 8 kilomètres et demi, est déjà fait et le terrain ferme jusqu'au bord de la mer, l'existence d'une seule colline dont la traversée ne cause aucune inquiétude aux ingénieurs, laissent prévoir qu'on n'aura pas à lutter contre de sérieuses difficultés.

Il faut en souhaiter la réalisation prochaine, car cette ligne assurerait à toute cette région ce dont elle est privée actuellement à cause du mauvais état de ses routes presque impraticables pendant la saison des pluies, un débouché constant pour ses produits et donnerait un grand essor à toutes ces laborieuses petites villes échelonnées entre Libéria et Nicoya. El Sardinal, paisible bourgade, dont la création remonte à une vingtaine d'années et dont les habitants très appliqués au travail, habiles à toutes sortes de métiers, ne craignent pas de s'employer dans de grandes haciendas ni de s'expatrier pour ramasser quelque pécule et revenir au pays à l'époque des semailles. Presque chacun a sa petite propriété où il plante des platanos, cultive du maïs, du riz, des frijoles, un peu de canne à sucre, et les fincas sont nom-

breuses aux environs. Près de deux cents bambins de sept à quatorze ans, à la mine éveillée, fréquentent assidûment la petite école qui ouvre ses fenêtres sur les grands arbres de la plaza où se dresse au lieu d'un kiosque à musique, inutile pour le moment, un moulin à vent qui approvisionne d'eau toute la localité. Filadelfia, l'ancienne ville de *Siete Cueros*, à 40 kilomètres de Libéria, chef-lieu du canton de Carrillo, pittoresquement située sur le majestueux rio Tempisque, dans une plaine comprise entre ce fleuve et le rio Palmas, unie par une route carretera à la capitale du Département et au port fluvial de Bolson. La propriété ici aussi est très divisée et la plupart des habitants, abandonnant le commerce aux Chinois s'adonnent à l'agriculture, tandis que quelques-uns se consacrent au transport des marchandises en charrettes à bœufs entre le port et Libéria. Le maïs et le riz y viennent particulièrement bien ; c'est ainsi que pour le maïs semé en mai une *cajuela* de trente livres produit de dix à douze *fanegas* à la première récolte et dans les parties inondées durant la crue du fleuve une *cuadrilla*, soit le quart d'une *cajuela* de vingt livres, de riz de Chine donne dix à onze quintaux. A quelque distance de là se trouve la grande hacienda de canne à sucre El Tempisque qui approvisionne le Gouvernement d'aguardiente pour tout le Département.

Plus loin Belen, centre agricole important, et à 15 lieues de Libéria, Santa Cruz, ville de formation récente, créée par des habitants émigrés de Nicoya, et qui compte 1.400 âmes. Elle tient son nom de la señora Bernabela Ramos qui fit généreusement don de quatre caballerias de terrain pour aider à l'édification de la ville et à son développement. Située dans une belle vallée arrosée par les rios Diria et Enmedio, elle voit sa prospérité augmenter rapidement grâce à son agriculture. Son maïs est envoyé à Puntarenas et à Libéria ; dans les années de bonne récolte il va jusqu'à San José et Cartago. L'élevage de ses porcs est très renommé et tous les ans un grand nombre sont expédiés sur les marchés de Hérédia et de la capitale. Quant au riz, on le cultive aussi, mais en petite quantité faute d'une machine à décortiquer dont personne jusqu'à présent n'a pu faire les frais. Le *jaboncillo* (Sapindus Saponario, donne aux ménagères le savon dont elles ont besoin et de nombreuses plantes médicinales sont employées avec succès comme vomitifs, pour les douleurs d'estomac et contre le mal

de dents. A côté de champs de canne à sucre s'étendent de vastes *potreros* où de beaux arbres aux larges ramures, mangos, tamarindos, ispabeles, marañones, offrent au bétail un abri bienfaisant durant les heures brûlantes de la journée. Les fruits sont abondants et les ananas y sont succulents. Par contre la culture du coton qui fut si florissante sous les anciens Chorotegas est complètement abandonnée.

La vie y est assez bon marché à cause des nombreux produits de tous les *caserios*, petits hameaux, des environs. D'ailleurs dans toutes ces villes que nous venons de traverser il n'y a ni grande richesse ni misère, on sent une aisance générale. Les larges rues sablonneuses sans trottoirs, rectilignes et se croisant à angle droit, sont bordées de maisons de bois, juxtaposées près du centre, ailleurs disséminées et séparées par des jardins. Celles-ci le matin restent fermées, les hommes sont occupés aux champs jusque vers une heure tandis que les femmes vont à la rivière laver leur linge ; mais l'après-midi les péons ne travaillent plus et ils demeurent de longues heures à écouter un joueur de guitare ou à discuter en prenant des *traguitos*. Les maisons de commerce sont nombreuses et bien assorties, la plupart tenues ici aussi par des Chinois. La municipalité a installé à une extrémité de la ville un abattoir, dans un autre quartier un hôpital où la générosité des habitants se fait reconnaître par leur empressement à secourir les pauvres et à soigner les malades, tandis que les édifices de la jefatura, l'église et son coquet presbytère de bois, l'école sont concentrés autour de la plaza où les enfants viennent prendre leurs ébats à l'ombre de grands *chilamates*.

C'est là que l'ancien curé de Santa Cruz, actuellement à Nicoya, le padre don José Maria Velasco, conserve encore une partie des admirables collections d'antiquités chorotegas qu'il a su recueillir au cours de patientes fouilles pratiquées dans les tombeaux, *huacas*, de la région avoisinante de Nicoya, belles pierres à moudre avec pattes d'animaux et têtes de dragon, magnifiques vases aux dessins multicolores, sifflets et ocarinas d'argile représentant des reptiles et des oiseaux, couteaux de pierre d'une rare finesse, figurines de pierre verte et grise, d'argile et d'or, grandes idoles de pierre devant lesquelles les anciens Chorotegas sacrifiaient plusieurs fois par an et à des jours déterminés, des victimes dont ils arrachaient le cœur pour le présenter en offrande au soleil et

se partagaient ensuite les corps qu'ils considéraient comme une nourriture sainte et sacrée.

Vingt-cinq kilomètres séparent Santa Cruz de Nicoya. La route large et bonne, sans trop de côtes, invite à profiter du clair de lune pour éviter la chaleur suffocante du jour et le trajet par ces belles nuits d'été, sereines et silencieuses, se fait sans fatigue. Dans un joli vallon entouré de collines élevées, arrosé de deux rios qui lui fournissent une eau fraîche et excellente, Nicoya somnole doucement bercée par le souvenir de son antique grandeur, que rappellent encore sa coquette église toute blanche et quelques vieilles maisons vastes et solidement construites. Une des villes les plus anciennes de Costa Rica, elle était déjà florissante au temps des Chorotegas sous le cacique fameux dont elle conserve le nom et qui tenait en vasselage les chefs Diria, Orotina, Zapandi, Cangen, Paro, Pococi, Chira, assez riche, lors du passage de Gil Gonzalez Davila, pour lui faire cadeau de quatorze mille castellanos d'or. Mais la rapacité de Pedrarias Davila, gouverneur de Nicaragua, du contador Francisco de Castañeda et d'autres dépeupla rapidement cette fertile région et en arrachant à leur foyer des milliers d'Indiens pour les vendre comme esclaves au Nicaragua et au Pérou ils eurent vite fait d'anéantir cette belle et vaillante race qui nous a laissé de si admirables souvenirs de sa civilisation.

Son église fut la première édifiée dans la province de Costa Rica, tout au début de la conquête, mais détruite par un incendie elle fut reconstruite vers 1840 sous le vocable de San Blas, dont on voit la statue richement vêtue, coiffée d'une mitre d'or. Elle conserve encore de beaux vases sacrés, un autel en argent, une lampe massive, une grande croix et un encensoir également en argent, témoignages de son ancienne prospérité au temps où les Franciscains, sous la période coloniale, étaient chargés de la direction spirituelle des soixante-dix familles qui composaient alors cette communauté. Le 29 novembre 1837, Nicoya recevait le titre de *villa* en récompense de ses loyaux services lors de l'invasion du Guanacaste en juin 1836 quand ses habitants contribuèrent vaillamment à repousser les troupes nicaraguaines commandées par Manuel Quijano. Vingt ans plus tard elle devait payer un autre tribut sanglant à la patrie et voir succomber un grand nombre de ses enfants durant la campagne de 1856 et au cours de la terrible épidémie de choléra qui

s'ensuivit. Maintenant, avec sa population diminuée et réduite à 1.800 âmes, la petite ville mène une vie indolente et facile, dans un cadre riant, avec un climat agréable et sain, au milieu des jardins embaumés du parfum des *jiquilijoches*, gracieux arbustes aux fleurs odorantes qu'en langage nahuatl on appelle fleurs de cigale, *chiquilichtli*, cigale, *xochitl*, fleur, et de vergers réputés pour leurs fruits : oranges, mangos, zapotes, nisperos, mameyes et surtout les marañones dont on fait un vin savoureux particulièrement efficace contre la dysenterie. Comme industrie locale, il y a une petite fabrique de bougies faites avec de la graisse de bœuf et une tannerie pour laquelle on se sert de l'écorce de *nance*. Je citerais aussi une boisson spéciale, très rafraîchissante et fort agréable, qu'on appelle ici *chichime*, confectionnée avec de l'eau et du maïs noir cuit, moulu et fermenté. Mais les Nicoyanos, assez amateurs de fêtes et de *parranda*, préfèrent à cet inoffensif breuvage un stimulant plus violent et, en dehors de l'aguardiente officiel, ils boivent volontiers du *clandestino*, alcool fabriqué en cachette par les femmes dans la forêt.

Le port naturel de Nicoya est El Humo, sur le rio Tempisque, à sept lieues de distance. Il y en a un autre sur le golfe même, Puerto Jesus, qui mériterait d'être moins abandonné. On y accède par une route carretera desservant Matambu, pittoresque petit village indigène situé au milieu de collines boisées, où une jeune fille de Nicoya intelligente et courageuse est venue prendre charge récemment d'une école nouvelle pour y instruire les jeunes Indiens descendants des Chorotegas dont ils ont du reste oublié complètement les coutumes et jusqu'au langage, et La Mansion, centre d'une colonie fondée en 1890 par le général cubain Antonio Maceo pour la culture de la canne à sucre. Le Gouvernement y construisit plusieurs édifices, une école et un *ingenio*, mais la colonie n'ayant eu qu'une durée éphémère, celui-ci dut être affermé et actuellement il pourvoit avec l'hacienda El Tempisque à la consommation locale d'aguardiente dans tout le Guanacaste.

---

## CHAPITRE XVII

# GOLFE DULCE. — BORUCA. — TERRABA BUENOS AIRES

Voyage au Golfo Dulce. — Base navale. — Santo Domingo. — Concession française. — Rio Grande de Terraba. — El Pozo. — Palmar. — Lagarto. — Boruca. — Indiens bruncas. — Coutumes. — Mano del Tigre. — Terraba. — Dépeuplement. — Buenos Aires. — Son avenir.

Pendant longtemps le voyage au Golfo Dulce dans la partie méridionale de la République était considéré comme une pénible et souvent périlleuse aventure. On n'avait en effet pour s'y rendre que la ressource d'une embarcation à voile d'un bien faible tonnage qui, obligée de longer la côte et de chercher un abri dès que le temps menaçait, mettait plus d'une semaine pour faire le trajet. Mais depuis le début de 1912 grâce aux soins de l'actif gouverneur de Puntarenas, don Juan Romagosa, Juanito comme on l'appelle volontiers, la traversée peut se faire d'une manière plus aisée et surtout plus rapide avec une barque à voile du Gouvernement d'une quinzaine de tonnes, solide et tenant bien la mer, qu'il a munie d'un moteur à pétrole et qui part régulièrement deux fois par mois. Enfin il faut espérer que ce service sera encore amélioré très prochainement lorsque sera mise en exploitation la ligne de cabotage dont la concession a été demandée pour un voyage bimensuel entre Puntarenas et Golfo Dulce avec escales à Uvita et Boca Zacate effectué par un vapeur capable de transporter de 75 à 100 tonnes de marchandises, quinze voyageurs de première classe avec cabines et vingt de seconde, marchant à la vitesse de douze à quinze milles.

Le voyage se fera en dix-huit heures, ce qui changera agréablement des quatre jours qu'il faut actuellement, affreusement ballotté et n'ayant

pour se reposer qu'une dure couchette de bois et comme table pour manger que ses genoux. Par beau temps toutefois la traversée sur le « Golfo Dulce » ne manque pas de charme. Parti de Puntarenas au milieu de la nuit on s'arrête au matin quelques instants en face d'Ujarras, groupe de petites maisons à toit de chaume dans le fond d'une crique, on passe au large de la pointe de Herradura, que le battement des flots a transformée aujourd'hui en île, puis se rapprochant on longe la côte d'abord basse, sablonneuse, avec de nombreux *cocotales* en bordure de petites collines boisées, se relevant ensuite par endroits en falaises abruptes en face desquelles se dressent quelques îles rocheuses. On aperçoit Paquita et Dominical, à 80 milles environ de Puntarenas, site de l'ancien Turucaca, où aboutissent deux chemins, l'un venant d'El General par Palmarès, El Zapote à 1.230 mètres d'altitude et Las Lajas, l'autre, l'ancien « camino de los pueblos », le chemin de la côte, se détachant à San Marcos de la route de San José à Santa Maria de Dota pour descendre vers la mer par la terrible pente de la Ardilla, traverser l'important rio Naranjo, puis longer la côte en passant par Dominical, Uvita et Punta Mala et remonter la vallée du rio Grande de Terraba jusqu'à Boruca. Le soir on s'arrête pour la nuit en face d'Uvita, habité par une demi-douzaine de familles de Chiriqui, province de la république de Panama, dans une jolie petite baie protégée par un banc de récifs de corail évasé en demi-cercle et relié à la terre par une longue bande de sable, sur lequel un nègre jamaïcain a installé sa hutte et où il gagne sa vie en percevant un droit sur les marchandises qu'on dépose chez lui à l'arrivée et au départ du bateau.

Le lendemain, au bout de quatre heures, on se trouve devant le rio Grande de Terraba qu'on remonte pendant deux heures jusqu'à El Pozo pour laisser le courrier et des passagers. On repart le jour suivant avec la marée de midi pour s'arrêter de nouveau, le soir venu, dans une autre petite baie mal abritée, puis toute la matinée on longe la côte marquée sur plusieurs milles de nombreux cocotiers dont l'accès peu aisé rend l'exploitation difficile. Bientôt on découvre au sud dans le lointain le majestueux pic de Chiriqui et vers trois heures de l'après-midi on tourne brusquement pour pénétrer dans le magnifique Golfo Dulce, l'ancien Golfo de Osa découvert en 1519 par Herman Ponce de Léon et le pilote Juan de Castañeda, lieutenants de Pedrarias Davila,

au cours du premier voyage d'exploration que les Espagnols partant de Panama sous le commandement de l'Alcalde Mayor licencié Espinosa, entreprirent sur la côte du Pacifique. Moins pittoresque que le golfe de Nicoya il est plus vaste et ferait une base navale de premier ordre. Aussi le bruit a-t-il couru que les États-Unis pourraient en solliciter éventuellement la concession afin de donner plus d'ampleur au système de défense du Canal de Panama, mais il ne semble pas que le Gouvernement de Costa Rica doive jamais se trouver en face d'une proposition de ce genre qui n'entre pas dans le plan adopté jusqu'à présent.

Caché derrière une pointe de sable, le port de Santo Domingo n'est qu'un simple village aux larges rues de gazon bordées de huttes en bambous aux toits de chaume et quelques rares maisons en bois. Fondé il y a une soixantaine d'années à Puntarenitas il fut incendié durant un tremblement de terre et reporté un peu plus loin. Il compte maintenant près de 800 habitants, parmi lesquels très peu de Costariciens. Presque tous sont *chiricanos*, émigrés de la province voisine de Chiriqui pour des motifs divers qui n'en font pas toujours des citoyens très désirables. Au début c'étaient des *buzos* venus de Colombie pour la pêche des perles, puis d'autres arrivèrent et ils commencèrent à se dédier à l'agriculture, se mirent à cultiver du maïs, du riz, des frijoles, un peu de cacao, des yucas, des bananes et des platanos, tout en s'occupant d'élever dans des potreros quelque bétail qu'ils vont vendre à Chiriqui. Récemment quelques-uns ont commencé de petites plantations de canne à sucre avec des trapiches, mais leur indolence et aussi le manque de relations avec le reste du pays les empêchent de tirer tout le profit qu'ils pourraient. Il y a une tienda assez bien assortie et naturellement elle est tenue par un Chinois. Sur la plaza toute en gazon où paissent en commun bœufs, mules et chevaux, sont situées comme à l'ordinaire l'église, une petite chapelle en bois que visite, bien rarement du reste, un des desservants de la mission de Boruca et de Buenos Ayres et où se rendent dans ces occasions quelques femmes la ête couverte d'un châle ou à défaut d'une simple serviette, et l'école fréquentée par une trentaine d'enfants.

Toute cette région du Golfo Dulce est particulièrement fertile et la certitude de relations rapides et régulières avec l'intérieur en même

temps que l'ouverture du Canal de Panama y suscitera la création d'entreprises agricoles qui ne peuvent que devenir prospères. On dit déjà que la grande Compagnie de navigation hambourgeoise et *l'Atlantic Fruit C°* ont racheté à divers propriétaires costariciens près de quatorze mille hectares dans cette région pour y former de grandes plantations de bananes qui viennent ici aussi bien que sur le versant de l'Atlantique et qui jusqu'à présent n'y ont pas été atteintes de la maladie qui fait tant de ravages dans la province de Limon.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que le Golfo Dulce attire l'attention. En 1849 déjà un Français, M. Gabriel Lafond de Lurcy, directeur de la Compagnie d'Assurances *l'Union des Ports* obtenait du Gouvernement de Costa Rica la concession de « douze lieues de terre de labour prises depuis le bord de la mer dans la baie de Golfo Dulce ayant pour limites Punta Gorda et la rivière Chiriqui ». Par contre il s'engageait à coloniser ces terres avec des « familles européennes de bonnes mœurs, propres à l'agriculture et aux autres professions utiles ». Pendant quinze ans les colons étaient exempts de toutes contributions fiscales, dimes et prémices, de droits sur les objets à leur usage et pour leur consommation, ainsi que de droits d'exportation sur les produits de leur propre industrie. On estimait cette exportation à 40.000 quintaux d'huile de coco, 2.000 quintaux de salsepareille et 150.000 douzaines de coquilles de nacre. Si dans trois ans les premiers colons n'étaient pas arrivés et si quatre ans après la population n'excédait pas 1.000 habitants les concessions étaient révoquées. Lafond de Lurcy pensait aussi ouvrir un chemin vers Bocas del Toro pour faciliter le passage des émigrants en Californie et il écrivait : « Quand on songe qu'une grande partie de la route est déjà toute tracée par la rivière Chiriqui et qu'il ne faudrait ni de grands travaux, ni de fortes sommes pour ouvrir une communication entre ces deux ports, on a le droit de penser que tôt ou tard, on choisira cette admirable position, comme étant le point le plus salubre, le plus facile et le plus avantageux pour opérer une nouvelle voie de jonction entre les deux mers. » Malheureusement aucun de ces projets ne fut mis à exécution.

Plusieurs *caserios* se sont formés peu à peu tout autour du golfe, surtout sur le côté nord dans la partie plane entre Santo Domingo et La Isidora. On rencontre de grandes vallées avec d'excellents terrains

pour la canne à sucre, le cacao et la banane, de vastes pâturages pour le bétail, le rio del Tigre, le rio Nuevo, le rio Rincon. A partir de là, la côte devient rocheuse jusqu'au rio Esquinas dont la belle vallée s'étend jusqu'aux grandes plaines de Cañas Gordas. Puis la roche recommence jusqu'à Golfito presque en face de Santo Domingo, où on trouve de nouveau des terrains plats et où sont installés quelques ranchos, non loin de l'embouchure du rio Coto navigable sur une assez longue distance et dont les rives se prêteraient fort bien à la culture de la banane et du riz. Les forêts abondent aussi en essences précieuses et tout autour du golfe poussent le *camibar* (Prioria copaifera) ou copayer, grand et bel arbre dont on extrait la résiné tellement utilisée en médecine et en pharmacie sous le nom de copahu, et le *cedron*, dont on emploie les graines contre le paludisme et les morsures de serpent. Quant aux cocotiers ils s'étendent entre le rio Claro et la pointe Burica sur une longueur de près de soixante kilomètres et entre Puntarenitas et le cap Matapalo sur plus de cent.

Une mesure très nécessaire vient d'être prise et contribuera certainement au progrès de cette région, c'est le transfert du village Santo Domingo à un endroit plus sain et dans une situation plus favorable. En effet, situé dans un bas-fond, entouré complètement par un estero se desséchant avec la marée, ses conditions sanitaires étaient déplorables, la chaleur extrême, les moustiques nombreux. En outre l'eau potable était médiocre. Aussi a-t-on choisi à quelque distance de là un point plus élevé sur la côte, bien ventilé et pourvu d'eau par de petits rios tout proches, où l'on pourra construire un quai de 75 mètres de long qui permettra aux vapeurs de venir accoster à n'importe quelle heure sans se préoccuper de la marée. Après quelque résistance les habitants se sont convaincus de la nécessité de ce changement et d'un commun accord ils ont décidé de transporter leurs maisons au lieu qui sera un jour un port important, Puerto Jimenez

L'estuaire du rio Grande de Terraba est très vaste et ne comprend pas moins de sept bouches dont une barre dangereuse rend l'accès impossible pour la plupart. C'est par la Boca Zacate qu'on pénètre dans le fleuve, belle et large nappe d'eau bordée pendant plusieurs kilomètres de massifs de mangliers profilant au-dessus de leurs multiples racines leurs troncs minces et droits. Puis les rives s'élèvent peu à peu

et c'est brusquement la grande forêt touffue, au milieu de laquelle se sont établis de nombreux ranchos habités aussi en général par des Chiricanos avec de petites plantations de bananes et de platanos, des rizières et des champs de canne à sucre mais dans des proportions très réduites. A Ganadita toutefois, un peu avant El Pozo, un Allemand a organisé une finca plus importante pour la culture du tabac, du riz et de la banane. A son sens le terrain est excellent pour ce dernier produit et pour le cacao ; mais trop sec pour le caoutchouc. En effet, à El Pozo, au confluent du rio Balzar, où l'on vient d'installer un agent de police et où l'on va construire un petit débarcadère avec un magasin pour les marchandises, un Anglais de la Jamaïque, M. Webb, a obtenu de très beaux résultats sur une propriété qu'il a achetée récemment aux missionnaires lazaristes allemands qui l'avaient formée une douzaine d'années auparavant ; il y a installé un petit ingenio pour sa canne à sucre, une scierie mécanique et j'y ai vu des cacaoyers superbes en pleine production au bout de trois ans et demi.

A partir d'El Pozo le rio Grande n'est plus navigable que pour des *canoas* longs et étroits, creusés dans un seul tronc d'arbre, maniés à la gaffe ou à la pagaie. L'agent principal de police de Boruca est venu aimablement me chercher et tandis que trois Indiens se chargent de transporter nos bagages par le fleuve nous allons à pied jusqu'à Palmar, à huit kilomètres, par un excellent chemin maintenu bien ouvert grâce à la *fagina*, nettoyage annuel des routes auquel sont assujettis les habitants des villages voisins. Palmar, joliment situé au bord du fleuve sur une berge très élevée, a été formé, il y a une vingtaine d'années, par des Indiens de Boruca venus chercher plus de facilités pour l'élevage de leur bétail et l'installation de leurs rizières. Une inondation les chassa en 1901 mais ils revinrent en 1905 avec un certain don Virginio Diaz et amenèrent leurs familles. On peut estimer la population à 150 habitants disséminés aux alentours dont 60 à Palmar même. Ils ont là cet avantage qu'ils gardent leurs animaux dans le village et qu'ils vont semer leur riz de l'autre côté de la rivière sans crainte que ceux-ci l'abîment.

On peut aller à Boruca par terre, mais une longue côte de près de trois heures rend le trajet excessivement pénible et il est préférable de remonter en canot le rio Grande jusqu'au port de Lagarto à 28 kilo-

mètres. Après Palmar la vallée se resserre et le fleuve tout en restant large devient torrentueux, peu profond, avec des rapides courts mais violents que les Indiens passent en se mettant à l'eau, halant et poussant leur bateau. Bien que les Bruncas soient de très habiles navigateurs il ne se passe guère d'année sans qu'on ait plusieurs accidents à déplorer. C'est à Lagarto qu'on s'arrête, sur une plage de sable brûlante et désolée, où personne d'ailleurs ne vit et où les quelques huttes qui sont là servent simplement de magasin pour les marchandises et de lieu de repos pour les voyageurs.

Deux heures de cheval par un bon chemin sous bois, qui gagnerait à être moins abrupt dans certaines parties et plus large dans d'autres, amènent au faîte de la montagne d'où se découvre dans le fond d'une vallée circulaire le curieux et pittoresque village de Boruca, avec une soixantaine de maisons disséminées au hasard autour de l'église en bois construite sur un étroit plateau dans une gorge discrète, à flanc de coteau ou sur le sommet d'un mamelon. C'est hélas ! tout ce qu'il reste de la grande race des Borucas ou Bruncas, contre laquelle les Espagnols durent lutter tant d'années, d'abord pour la soumettre et plus tard pour assurer le libre trafic entre les provinces de Costa Rica et de Panama. La grande route de Cartago à Chiriqui construite en 1601 par l'adelantado Gonzalo Vasquez de Coronado passait en effet par ce district de Boruca et en 1625, le missionnaire anglais Thomas Gage qui traversait Costa Rica à cette époque raconte « qu'en ce temps-là il arriva à Cartago environ 300 mulets qui n'avaient point de charge, avec quelques Indiens, Espagnols et Nègres de Comayagua et Guatemala, qui les conduisaient par terre au delà des montagnes de Veragua pour les vendre à Panama ».

Il ne reste plus que quelques centaines de ces Indiens et on doit regretter de les voir diminuer ainsi, car le type en est beau et surtout d'une homogénéité parfaite. Fiers et indépendants, ils ont toujours évité avec soin tout croisement avec d'autres tribus indiennes et avec des individus de race blanche. Les hommes sont en général de bonne stature, les épaules larges, vigoureux, les pommettes saillantes, les yeux légèrement obliques, les cheveux noirs et lisses, la figure imberbe sauf quelques poils de moustache. Les femmes ont les mêmes cheveux, courts et peu abondants, qu'elles portent séparés en deux tresses tom-

bant dans le dos. Elles ne sont pas très grandes de taille, rondelettes, avec des mains et des pieds petits, mais elles sont remarquablement robustes et s'acquittent des plus dures besognes. En canot elles manient la pagaie pendant des heures, elles portent de lourdes charges sur leur dos dans des filets ou des corbeilles retenus par une bande de mastate sur le front, conduisent les taureaux qui servent au convoi des marchandises jusqu'au port de Lagarto et souvent encore aident avec leur machete à la préparation des champs de culture pour le maïs, les frijoles, la yuca, le chile, le riz, qui se trouvent assez loin dans des quebradas plus fertiles que les environs mêmes du village. Elles sont d'ailleurs en nombre supérieur. En outre des accidents survenus dans des voyages, beaucoup d'hommes meurent à l'âge de trente-cinq et quarante ans ; ce sont généralement des hommes mariés et on prétend que les femmes ici se débarrassent de leurs époux en mélangeant leur boisson avec un poison lent et certain qu'elles tirent du lait d'un arbre appelé *barrabas*, peut-être pour se venger du concubinage auquel ceux-ci les astreignent.

Les hommes sont vêtus simplement d'un pantalon et d'une chemise. Les femmes très coquettes s'ornent les cheveux de fleurs et de rubans de couleur, se parent le cou de colliers de coquillages ou de verroterie ; elles portent le *guipil*, camisole de coton largement ouverte, cousue sur les côtés avec de larges manches courtes, ornée de gracieux dessins de couleur, et la *manta*, tissu grossier de coton descendant jusqu'aux chevilles enroulé par deux fois autour des hanches et retenu par une ceinture souple et étroite nouée à la taille. Elles fabriquent elles-mêmes ces *mantas*, en langage boruca *cuush é*, et ces ceintures avec du coton blanc ou légèrement jaunâtre d'une espèce commune dans ces régions, le *tocolote*. Le métier, *cush ibing*, est des plus simples et consiste en deux bâtons soutenant la trame et distants l'un de l'autre de 1$^{m}$,50 à 2 mètres. Suspendu par une corde à la toiture de la maison, il est tendu par une autre corde sur laquelle s'assoit la tisseuse qui passe les fils transversaux à l'aide d'une longue navette et les serre avec une sorte de couteau de bois très dur un peu plus large que la pièce à tisser. Le travail se fait lentement et n'est pas naturellement d'une très grande finesse. Sur le fond uniforme blanc ou jaunâtre sont disposées quelques raies longitudinales de couleurs différentes, généralement bleu pâle, violet, noir, qu'elles obtiennent la première d'une plante tincto-

riale, la seconde du *murex*, coquillage si abondant sur la côte du Pacifique et la dernière avec une terre spéciale. Elles tissent aussi leurs ceintures avec ce même coton et savent les varier avec beaucoup de goût en combinant entre de longues raies colorées diverses figures de teintes différentes artistement dessinées. Comme coiffure, hommes et femmes portent un chapeau à larges bords fait avec les feuilles d'un palmier spécial appelé *palma de sombreros* ou *chidra* (carludovica palmata).

Leurs maisons, généralement carrées, sont simples mais solidement construites. Quatre gros pieux aux angles et quatre intermédiaires soutiennent une armature sur laquelle s'amorce la toiture faite avec une herbe longue et forte appelée *guagra*. Épaisse de près de cinquante centimètres, débordant largement pour protéger les parois contre la pluie, celle-ci est très élevée de façon à former un étage où l'on accède de l'intérieur par un tronc d'arbre marqué de profondes incisions à intervalles égaux et qui sert de grenier ou de dortoir, le plus souvent des deux à la fois. Les espaces entre les pieux sont remplis par une palissade de bâtons plantés en terre, liés à l'armature du toit par des lianes ; d'autres bâtons de soutien également attachés par des lianes sont placés en travers horizontalement. Parfois une couche d'argile recouvre le tout. Il n'y a pas de fenêtre ; la porte est faite de planches grossièrement assemblées et un cordon de fibre suffit à la maintenir fermée. A l'intérieur, un angle est réservé pour le foyer et dans les autres sont placés de longs et larges tréteaux assez hauts, formés de bâtons attachés ensemble qui servent soit de couchette soit de dépôt pour les provisions de bouche, les vêtements et menus objets de ménage et sur lesquels sont étendues parfois des peaux de vaches entières. Par terre sont dispersés quelques sièges bas grossièrement taillés dans un morceau de bois rappelant vaguement un animal avec quatre pattes et la queue, à côté des deux meubles indispensables à toute habitation boruca, la *tumba*, pierre à moudre le maïs, très grande, mesurant 80 centimètres sur 40 et très épaisse, avec son accessoire un gros caillou de forme elliptique, et le mortier à riz en bois dur taillé en forme de calice avec le long pilon de bois aminci au milieu. Pour la cuisine ils se servent de marmites en fer importées de l'étranger, pour la chicha de grandes jarres d'argile, et de vases plus petits pour le cacao, qu'ils boivent volontiers tiède sans sucre.

Adonnés principalement au transport des marchandises de Buenos Aires à El Pozo, ils vont parfois jusqu'à Puntarenas vendre des peaux, de la salsepareille, des fruits, pour en rapporter différents objets de première nécessité, tandis que les Indiens Viceitas de Talamanca viennent une fois par an échanger des hamacs, des filets, des marmites, des machetes et d'autres objets de manufacture nordaméricaine contre des mantas, du sel, des porcs et des dindons. Intelligents et de caractère sérieux, ils s'instruisent volontiers et beaucoup parlent l'espagnol tout en conservant jalousement leur propre langage. Les enfants très respectueux envers leurs parents fréquentent assidûment l'école et il serait à souhaiter que le Gouvernement en choisît un ou deux parmi les mieux doués pour leur faire faire leurs études à San José et les renvoyer plus tard comme maîtres d'école parmi les leurs, sur lesquels ils seraient certains d'avoir une influence plus grande dont on pourrait attendre les meilleurs résultats.

D'un naturel aimable, ils font le plus gracieux accueil quand on va leur rendre visite, offrent toujours un souvenir, des fruits ou un œuf, et lorsqu'on réussit à vaincre leur méfiance instinctive, qu'on conquiert leur sympathie, ils causent volontiers, expliquent quelques-unes de leurs coutumes, qui tendent d'ailleurs à disparaître complètement. Ils conservent l'habitude de se baigner fréquemment, surtout le soir en revenant de leurs travaux. A la naissance d'un enfant on le plonge de suite dans de l'eau tiède mélangée de *tsukra*, herbe très résistante croissant dans les lits rocailleux des torrents, et de *cuchcra*, arbuste dur et de développement rapide. Ainsi le nouveau-né deviendra fort et vaillant, robuste et de haute stature. Les femmes ont peu d'enfants. On attribue cette stérilité à plusieurs causes, allaitement prolongé des nourrissons jusqu'à l'âge de quatre ans, à la fatigue de travaux pénibles mais surtout à l'absorption d'infusions préparées dans ce but avec des herbes spéciales.

Quant aux cérémonies du mariage et des funérailles, ils ont adopté les usages mis en pratique par la religion catholique. Avant de se rendre à l'église, le fils s'agenouille devant ses parents en demandant pardon des fautes qu'il a pu commettre envers eux et au retour les deux mariés s'agenouillent de nouveau ensemble, puis on remet à ceux-ci ainsi qu'aux parrains un *tamal* double, sorte de pâté de farine

de maïs avec de la viande, qu'ils doivent se partager et manger entre eux. Pour les funérailles d'un enfant, la marraine le porte dans ses bras jusqu'au cimetière en tête du cortège, précédée d'un violon et d'un tambour, et le soir on se réunit en un grand banquet accompagné de chants et de danses. Dans le cas de grandes personnes, les victuailles sont plus abondantes mais une simple conversation est tolérée avec la musique. Pour les Borucas, funérailles et mariages, ainsi que certaines fêtes religieuses telles que le 8 décembre (l'Immaculée Conception), la Noël, le premier de l'An, la Saint Antoine, ne sont guère que des occasions de s'abreuver copieusement de *chicha* de maïs, breuvage agréable et nutritif mais dangereux à la longue par l'ivresse qu'il procure. Ils n'ont aucune danse originale et se contentent du *punto* et de la *cumbra*, qui consiste pour les couples à se tenir par la main et à marcher en rond l'un derrière l'autre en esquissant individuellement certains pas sur une musique monotone exécutée par un orchestre composé d'un violon, d'une flûte à cinq trous, d'un petit tambour, de la *sambuya*, tube de bambou fermé à ses deux extrémités et contenant quelques grosses graines très dures, et de la *guaracha*, qui se compose de deux morceaux de bois dentés qu'on frotte l'un sur l'autre.

Au sortir du village pour se rendre à Térraba, à quatre lieues, on atteint l'Alto de Boruca d'où l'on aperçoit au delà d'une série de plaines la nappe bleue de l'océan Pacifique, puis on pénètre dans la forêt et pendant quelque temps on suit un chemin ravissant tapissé de gazon, à travers un sous-bois plein de fraîcheur, pour déboucher ensuite sur des savanes de terre rouge argileuse, vastes prairies naturelles suivant le faîte de la montagne, coupées de bandes d'arbres marquant d'étroites quebradas descendant au flanc des collines. On passe à l'Alto de Mano del Tigre, à 640 mètres d'altitude, où se trouve près du sentier un gros rocher portant l'empreinte d'une gigantesque patte de jaguar. D'après la légende, celle-ci aurait été faite par un jaguar surpris par un père Franciscain en train de dévorer sa mule, laissée seule un instant, et obligé par le bon moine à lui servir de monture jusqu'à Boruca, but de son voyage. De là une pente douce amène sur le petit plateau où sont disséminées une quarantaine de huttes qui forment le village de Térraba, divisées en trois groupes séparés par un ravin : autour de l'église, près de la forêt et au centre, siège des autorités locales. Fondé

en 1700-1710 par le Père Pablo de Rebullida avec des Indiens Térrebes et Changuinas qu'il avait réussi à amener de la Talamanca, de l'autre côté de la Cordillère. San Francisco de Térraba connut pendant le XVIIIe siècle une réelle prospérité dont témoigne encore aujourd'hui l'église et le presbytère construits en maçonnerie, une lourde cloche de bronze, des ornements très sobres en or et en argent et surtout un beau cadre ovale en argent massif rehaussé d'or. Mais le village se dépeupla assez rapidement, un certain nombre d'Indiens retournant à leurs anciennes demeures, puis les missionnaires se retirèrent; enfin une violente épidémie de variole noire décima la population et actuellement Térraba semble complètement mort. Il n'y a pas d'école et l'église n'est plus desservie que par le Père Lazariste résidant à Boruca qui vient y célébrer la messe un dimanche sur deux. Les habitants désertent de plus en plus cet endroit pour chercher plus loin des terrains meilleurs et beaucoup se sont établis à Paso Real sur le rio Grande, au confluent du rio Coto, à Las Vueltas, à San Andrès, à Caracol, où ils trouvent de bonnes terres pour leurs platanos, leur riz, leurs frijoles, leurs yucas et leur maïs. Ils cultivent aussi, mais en petite quantité, pour leur usage personnel seulement, du cacao et du café, du tabac et du coton. Ils vivent généralement isolés, à quelque distance les uns des autres, afin d'éviter à la fois des frais de clôture et des discussions entre voisins au sujet de leurs animaux, vaches et porcs.

Il conviendrait donc devant cet état de choses de transporter les autorités civiles et religieuses à Paso Real où se sont groupés la majorité des habitants qui ont trouvé là de la bonne eau, de bons terrains et des facilités de transport par le fleuve. On aurait aussi l'avantage de pouvoir exercer une surveillance efficace sur les voies de communication avec la province de Chiriqui. Des savanes excellentes pour l'élevage s'étalent immenses, encadrées de vastes forêts riches en bois précieux dont l'exploitation serait rendue facile par la proximité d'une voie fluviale. A Potrero Grande, non loin de Paso Real, au confluent des rios Cabagra et Coto, les vallées de ces deux rivières offrent des terrains plans très fertiles recouverts d'une couche de terre noire de plus de deux mètres de profondeur, avec de l'eau en abondance. On prétend que le long du rio Cabagra se trouvent des mines d'or et

d'argent d'où l'on aurait tiré jadis l'argent dont sont faits les candélabres des églises de Térraba et de Boruca. Enfin, dans la région limitrophe avec Chiriqui, le plateau de Cañas Gordas est désigné par sa position culminante sur le chemin qui relie les deux républiques, par la salubrité de son climat et la bonne qualité de ses terres, pour devenir le centre d'un village important et aussi le siège d'un *resguardo* chargé d'enrayer la vive contrebande de poudre, d'alcool et de médecines brevetées qui se fait de Panama et empêcher l'accaparement de ce territoire par des Chiricanos qui ne craignent pas de venir molester les habitants de Térraba et même de les attaquer à coups de fusil pour s'emparer des anciens cimetières où les Indiens jadis avaient l'habitude d'ensevelir avec les défunts différents objets d'or leur ayant appartenu.

Cinq lieues séparent Térraba de Buenos-Aires. Une descente abrupte et extrêmement glissante, la cuesta del Barro, amène au bord immédiat du rio Grande qu'il faut traverser dans un canot en tenant par la tête les animaux nageant contre le courant. Celui-ci est déjà assez violent ; à l'époque des hautes eaux le passage devient presque impossible et la nécessité d'un câble se fait impérieusement sentir. Par une série de montées et de descentes sur un sol rocheux on arrive au rio Platanos qu'on passe à gué, non sans difficulté. Le chemin largement ouvert monte graduellement le long du fleuve près de terrains excellents où sont établies de petites fincas de distance en distance, au milieu d'une végétation luxuriante de hautes herbes, de fougères et de palmiers croissant à l'ombre d'immenses *sotacaballos* dont les racines puissantes protège le sol contre la dégradation des eaux tumultueuses du torrent. Puis abandonnant le cours du fleuve il suit un étroit plateau pour déboucher bientôt sur les savanes de Las Animas, de près de cinq kilomètres de largeur, et de Buenos Aires où Antonio Pereira fonda en 1563 Nueva Cartago qui ne dura qu'un an et où se trouve la bourgade de ce nom, anciennement Hato Viejo, à 296 mètres d'altitude, sur les bords d'un petit cours d'eau descendant des collines voisines pour se jeter dans le rio Platanar.

Fondé vers 1870 par des personnes venues de l'intérieur avec l'objet d'ouvrir le chemin du cerro de la Muerte, auxquelles malheureusement se joignirent plus tard de nombreux Chiricanos pour qui certains méfaits avaient rendu l'air de leur pays irrespirable, le village de

Buenos Aires s'est développé rapidement. Il y a vint-cinq ans il comptait à peine 100 habitants ; actuellement on estime sa population à plus de 1.300. Le site est d'ailleurs merveilleusement choisi, dans un décor admirable, et s'adaptera facilement aux exigences d'une grande cité, de la métropole du Sud, qu'on peut espérer voir un jour s'édifier lorsque ces régions inexplorées aujourd'hui seront recouvertes de riches plantations et que dans ces immenses pâturages naturels paîtront des milliers de bestiaux qu'un chemin moins pénible permettra d'amener sans déchet vers les centres de consommation. Le climat chaud n'est pas malsain et les nuits sont toujours fraîches. La forte irradiation de la lune produit une rosée abondante très favorable pendant les mois de sécheresse et le matin la savane est souvent couverte de brume jusque vers dix heures. Actuellement le village se compose d'une centaine de maisons placées en désordre, un peu au hasard, huttes aux toitures épaisses faites d'herbes ou de feuilles de palmier et maisons en bois recouvertes de tuiles. Le centre pourtant est tracé avec soin avec des rues perpendiculaires et parallèles et autour d'une grande plaza en gazon s'élèvent une jolie petite église en bois, simple et coquette, l'école déjà insuffisante fréquentée par une cinquantaine d'élèves, garçons et fillettes, les bureaux des autorités locales et la prison, gracieux édifices en planches bien ajustées avec une large galerie supportant un toit de tuiles. A mon passage l'agent principal de police était don José Figueroa, un des premiers fondateurs de Buenos Aires, physionomie originale et sympathique qu'on est agréablement surpris de rencontrer en cette lointaine région. Esprit cultivé et instruit, très fin, parlant couramment l'anglais, il est venu là en 1882 et il y est resté, s'est installé un large rancho, a créé quelques plantations et finalement s'est marié avec une Indienne de Térraba, active et intelligente, épouse dévouée et très habile ménagère. Malgré certaines dissensions inhérentes à toute agglomération d'individus, il sait maintenir l'ordre et à plusieurs reprises il a pris d'excellentes mesures pour la bonne tenue du village. C'est ainsi qu'il a su faire respecter la loi abolissant la coutume néfaste de mettre le feu aux savanes et obliger tous les habitants à enclore de fils de fer le morceau de terrain entourant leur maison. Les savanes continuent à rester dans l'indivision et chacun a le droit d'y envoyer son bétail. Ici aussi, pour éviter d'avoir

des ennuis avec leurs voisins, beaucoup ont pris le parti de s'isoler et de vivre dispersés dans les environs, à El Volcan, Cañon Cabuya, El Palmital, Salitral. L'élevage du bétail est la principale industrie de cette région et on estime à 2.000 environ le nombre d'animaux envoyés annuellement à San José par la longue et pénible route de El General et du Cerro de la Muerte, faute d'embarcations pour Puntarenas. Mais les terrains s'adaptent très bien à la culture des céréales, maïs, riz, haricots, fèves, yuca dont on peut faire une récolte au bout de cinq mois. Les habitants de Buenos Aires cultivent aussi de la canne à sucre pour fabriquer du dulce, du café qui vient parfaitement dans les terres rouges argileuses des alentours et surtout du tabac, qui est le seul produit d'exportation à cause du frèt onéreux de cinq colons par quintal jusqu'à Puntarenas, sans compter les risques de mouiller les marchandises dans la navigation toujours quelque peu périlleuse entre Lagarto et El Pozo. Ce tabac d'excellente qualité pourrait devenir encore meilleur s'il était mieux traité, car on le laisse sécher simplement sans aucune préparation et au lieu de se servir de presse en bois, on se contente de l'empaqueter bien serré dans de grands sacs d'écorce de *balsa* d'une contenance de deux quintaux qu'on appelle *churucos*.

Les maisons modestement construites connaissent pourtant quelque confort, on y trouve des tables et des chaises ainsi que de grands hamacs, considérés comme la place d'honneur qu'on cède toujours au visiteur en même temps qu'on lui offre avec infiniment de bonne grâce une tasse de café ou de chocolat. A part certains individus chiricanos pernicieux, les éléments qui composent Buenos Aires sont bons, sérieux et travailleurs, et il n'est que justice de vérifier avec soin les *denuncios* de terrains *baldios* dans cette région afin d'éviter que ceux ci ne soient accaparés par des spéculateurs et que des Costariciens ne se voient un jour privés des terres qu'ils auront cultivées. Pour assurer la prospérité de la petite ville en formation il faudrait que chacun de ses habitants soit possesseur d'un lot de terrain afin qu'il puisse le faire fructifier en toute sécurité. Il conviendrait aussi d'améliorer les voies de communication pour faciliter des débouchés et augmenter ainsi la production agricole de la région. Enfin ce qui est indispensable, ce qui semble être une impérieuse nécessité, c'est la création d'un nou-

veau canton ayant Buenos Aires pour chef-lieu avec un *Jefe Politico* et surtout un *Alcalde* qui puisse connaître immédiatement de certains délits et régler certains procès qui ne peuvent pas supporter les lenteurs imposées actuellement par la distance et le manque de fréquence des transports. Il serait certainement préférable de former un groupement homogène en rattachant à ce centre de Buenos Aires, que sa situation topographique et ses conditions économiques désignent particulièrement, les villages de Boruca, Térraba, Paso Real, les divers caserios des alentours, Ujarras, qui dépendent administrativement de Puntarenas, et même El General, qui se trouverait en communication plus rapide et plus facile qu'il ne l'est avec San Marcos, son actuel chef-lieu de canton, de l'autre côté de la Cordillère.

---

## CHAPITRE XVIII

# EL GENERAL ET TALAMANCA

Route de El General. — Ujarras. — Cabagra. — La Cordillère. — Rio Coen. — San José de Cabecar. — Sipurio. — Indiens Talamancas. — Le rio Tarire. — Plantations de bananes. — Puits de pétrole. — Puerto Viejo.

Le voyage de Buenos Aires à El General se fait aisément en trois courtes journées par un sentier tracé par le professeur Pittier en suivant un ancien chemin d'Indiens. C'est là, en effet, que vivait jadis la grande tribu des Cotos, qui se défendirent si vaillamment contre Juan Vasquez de Coronado en 1562-63 lorsque celui-ci envahit leur territoire à la demande de Corrohore, cacique de Quepo, pour l'aider à reprendre sa sœur que ses ennemis retenaient comme esclave. Habiles dans l'art de construire des forteresses, ces Cotos étaient d'intrépides guerriers et leurs femmes les accompagnaient souvent dans les combats ; francs et loyaux, très soigneux de leur personne, industrieux, ils étaient riches en or et en vêtements de coton. L'adelantado estimait leur population à 1.600 hommes de guerre et ils devaient certes être fort nombreux à en juger par les traces d'édifices et les multiples sépultures qu'on trouve autour de Buenos Aires et dans toute la vallée supérieure du rio Grande de Térraba ou rio General formé par les rios Buena Vista et Chirripo. Cette région, enserrée d'un côté par la grande cordillère de Talamanca d'une altitude moyenne de 3.000 mètres et de l'autre par la cordillère de la côte aux montagnes parallèles moins élevées mais plus abruptes, abondamment arrosée par de nombreux affluents du rio General, est d'une remarquable fertilité. Les terrains de nature argileuse fécondés par les détritus d'une végétation exubérante se prêtent à toutes les cul-

tures. Particulièrement excellents pour le tabac, la canne à sucre et le cacao dans les parties basses et planes, à 500 mètres environ d'altitude, avec un climat chaud et légèrement humide, ils conviennent aussi sur les versants où le climat tempéré est sensiblement le même que sur la *meseta central* pour le café, la yuca et les légumes, et dans certaines parties de Palmarès pour le riz. Il n'y a presque pas de marécages et les pâturages naturels sont nombreux. L'isolement, la routine des procédés agricoles, le manque d'initiative d'une population parsemée, sans cohésion, l'absence d'organisation administrative, la difficulté et la lenteur des transports ont empêché jusqu'à présent le développement de ces richesses que la plupart ne soupçonnent même pas et que beaucoup dédaignent à cause de l'effort à fournir.

Le chemin traverse les rios Ceibo et Achiote près desquels on remarque quelques ceibos immenses et jusqu'au rio Cañas une région aride semée de rares arbustes, *nances*, *majaguas* et *chumicos*, suivie de terres d'alluvion très pierreuses. C'est ensuite la forêt où dominent les grands arbres, guanacastes, guachipelins et copals, abritant un sous-bois clairsemé de fougères et de nombreuses graminées, puis entre les rios Volcan et Convento une vaste plaine couverte d'une épaisse couche de terre noire qu'on appelle El Cordoncillal, à cause des *cordoncillos* qui y abondent, arbustes du genre *Piper* dont la présence, d'après le professeur Pittier, est un indice certain de fertilité. Le chemin s'élève jusqu'à 880 mètres pour passer le Cerro de los Mollejones et redescendre dans la fraîche vallée du San Pedro, au pied de la grande cordillère, animée des cris aigus des perroquets et du chatoiement d'oiseaux au brillant plumage se poursuivant à travers les branches d'arbres où perlent des gouttes de rosée. On suit un plateau irrégulier coupé d'une dizaine de ruisseaux, on passe le rio Peña Blanca puis on traverse un terre-plein occupé jadis par les cultures des Indiens et recouvert aujourd'hui par une forêt touffue, presque impénétrable, jusqu'à la Quebrada Hermosa, après laquelle on pénètre dans la propre vallée du rio General qu'on suit pendant une heure sur la rive gauche où sont échelonnées les différentes fincas qui forment le village de El General, tout proche du confluent des rios Buena Vista et Chirripo, à 660 mètres d'altitude.

Relié à la côte du Pacifique par le chemin de Palmares, Las Lajas

et Dominical. El General l'est directement avec San José par la longue et pénible route de Santa Maria de Dota, ouverte de 1850 à 1855 par l'énergique et patient pionnier don Pedro Calderon. Il ne faut pas moins de trente heures de marche réparties en cinq étapes pour accomplir ce dur trajet jusqu'à Santa Maria, en suivant la cime de la grande cordillère par le fameux Cerro de la Muerte, à 3.132 mètres, ainsi nommé pour son aspect désolé et aussi à cause de la mort qu'y ont trouvée de nombreux voyageurs et bêtes de somme exténués de fatigue ou transis de froid, et le Cerro de Buena Vista, à 3.299 mètres. De ce point on aperçoit l'imposante cordillère volcanique du centre avec l'Irazu et le Turrialba, les trois coupoles du Barba, le gigantesque cône tronqué du Poas avec la chaîne du Miravalles par derrière dans le lointain, le haut plateau de San José et celui de Cartago coupé par la gorge profonde du Reventazon, et à l'Est le groupe magnifique du Chirripo au pied duquel trois des fleuves les plus importants de Costa Rica prennent naissance, le rio Reventazon, le rio Grande de Térraba et le rio Naranjo. Le sentier continue en pleine forêt, enchevêtré de racines, par des descentes et des montées continues, abruptes et glissantes, à travers des bas-fonds marécageux, jusqu'à la vallée du Copey, à 1.816 mètres, où ont été faits des essais de blé et de pommes de terre. Le chemin s'élargit, suit la rive gauche sur une étroite savane en terrain plat légèrement incliné vers le fleuve, puis s'en écarte pour atteindre le cerro del Angel et, tout embaumé du parfum des grandes fleurs blanches de vernonias, tapissé de rose par des bégonias et orné sur les côtés des grappes bleues de wigandias, descendre sur Santa Maria de Dota, pittoresque petit village de montagne, à douze heures de marche de la capitale, à laquelle le relie maintenant une belle route carretera par San Marcos, Corralillo, la côte du Tablazo et Desamparados.

La route de Talamanca est moins aisée. Il faut traverser la grande cordillère par un étroit sentier mal tracé, fréquenté seulement par les Indiens qui ne s'y aventurent eux-mêmes que rarement à certaines époques de l'année pour trafiquer avec les villages du rio Grande. Aussi est-on peu encouragé à entreprendre ce voyage dont on ne dissimule pas les difficultés et le danger; les guides connaissant le chemin sont peu nombreux et ce n'est que grâce à l'amabilité et à la dili-



Dans la Talamanca. — Indiens Viceitas.



Dans la Talamanca. — Le rio Coen.

gence de don José Figueroa que j'ai pu obtenir deux hommes de confiance, des Indiens Viceitas d'Ujarras, pour me conduire jusqu'à Sipurio. Ils prennent les vivres et mon léger bagage dans de grandes hottes avec des bretelles d'écorce d'arbre retenues sur le front par un large morceau d'écorce également. Le Père missionnaire de Boruca, l'agent principal de police et le maître d'école de Buenos Aires m'accompagnent à cheval jusqu'à ce village où je dois dormir pour partir le lendemain à la première heure. Le chemin est bon et large dans certaines parties, très étroit dans d'autres, encombré de pierres ; il suit la rive gauche du rio Ceibo, traverse de nombreux petits affluents et le rio Cuijec, un de ses bras principaux avec le rio Bequis, sur la rive droite duquel se trouve Ujarras, au milieu des savanes de Ulan s'étendant depuis le confluent de ces deux fleuves jusqu'au pied de la cordillère.

On passe près d'un ermitage où les missionnaires viennent de temps à autre visiter ces Indiens Viceitas, descendants directs de la tribu des Viceitas de Talamanca, réfugiés là au nombre de 400 environ, s'occupant de diverses cultures, d'élevage et aussi de la fabrication de hamacs et de filets. Leurs ranchos sont très éloignés les uns des autres et on n'en soupçonne l'existence que par les nombreux petits sentiers qui se détachent du chemin principal. Leurs huttes arrondies sont faites de palissades de bâtons rattachés par des lianes et couvertes d'une toiture de paille également arrondie et terminée en pointe. Elles sont généralement divisées en deux parties, l'une pour le foyer, la *tumba* et les diverses provisions pendues dans des filets, l'autre plus vaste meublée de quelques couchettes, de bancs et de tabourets grossièrement taillés dans un tronc d'arbre, de hamacs, où l'on mange et dort en compagnie des animaux familiers de la maison, le chien en langage bribri *chichi*, le porc noir *cuchi*, les poules et dindons, *oscoros*.

On suit quelque temps la vallée et presque de suite commence la montée, extrêmement rapide, par un étroit sentier sur une terre rouge très glissante, au milieu d'une savane que rien n'abrite des rayons d'un soleil brûlant ni des attaques d'un vent furieux. A mesure qu'on s'élève la vue s'étend magnifique sur toute la vallée avec Buenos Aires dans le lointain et les nombreuses savanes se détachant sur la nappe sombre de la forêt, pareilles à de grands lacs aux eaux paisibles

ondoyant mollement sous un ciel radieux. De chaque côté, sur les versants de la montagne, ce ne sont que pâturages naturels coupés de vallons encaissés marqués d'arbres indiquant le sillon des torrents descendant vers la plaine. Puis on pénètre dans la forêt où les feuilles sèches jonchant le sol rendent la marche très pénible, au milieu d'une maigre végétation envahie par les mousses. On arrive au Alto de Cueza, au point culminant d'où par temps clair on découvre les deux océans et où les rudes soldats de Vasquez de Coronado s'arrêtèrent émus de ce spectacle grandiose, étonnés « de se voir si près du ciel ». La descente commence aussitôt et l'influence de l'Atlantique se fait sentir, le sous-bois devient plus touffu, le sol est gras et humide, et on avance lentement par un sentier à peine tracé, encombré de racines et de troncs d'arbre, jusqu'au bord du rio Lari ou Arari où l'on s'arrête pour passer la nuit.

Les palmiers sont nombreux et nous avons vite fait avec mes deux Indiens de nous construire un abri contre la pluie qui tombe à verse dans l'après-midi, mais le feu que nous allumons et les couvertures dont nous nous enveloppons ne suffisent pas à nous garantir du froid, dont l'intensité nous tient éveillés et grelottants. On songe alors au courage et à l'endurance de ces intrépides conquistadores, à ce vaillant et généreux Juan Vasquez de Coronado, traversant la cordillère pour aller conquérir la fameuse province de Ara, dans la vallée du Guaymi, surprendre le secret de ses richesses et de son « enchantement », à cet autre gouverneur Perafan de Ribera, ce vieillard héroïque n'hésitant pas malgré son âge avancé et ses infirmités à refaire ce dur trajet mais en sens contraire. Partant de Cartago avec 68 soldats, sa femme et ses enfants, il arrive sur le rio Estrella pour y édifier une ville. Obligé d'avancer vers l'intérieur à la recherche de terrains favorables et de comestibles pour sa troupe, abandonné d'une partie de ses compagnons, poussant avant sans jamais se décourager, souffrant mille tourments, se nourrissant d'herbes, de racines et de serpents, transi de froid, à moitié gelé au passage de la cordillère, il parvient enfin dans les plaines de Chiriqui au village de Tabiquiri, près de David, pour revenir par Coto et Boruca et fonder sur les rives du rio Grande de Térraba, le 6 mars 1571, la cité de Nombre de Jesus qui, en dépit de tant d'efforts, devait disparaître l'année suivante.

Le chemin se poursuit par des montées et des descentes absolument à pic. Malgré le solide bâton sur lequel nous nous appuyons, la grimpée est si violente qu'il faut à chaque côte s'arrêter plusieurs fois à bout de souffle et dans les descentes nos pieds glissent, trébuchent sur des racines, tellement qu'à une chute inopportune mon brave Pedro me crie : « *Señor, esto no es camino de cristianos.* » Non certes, ce n'est pas un chemin de chrétiens ; c'est tout au plus un chemin de *dantas*, de tapirs, dont nous relevons d'ailleurs maintes traces toutes fraîches ainsi que des empreintes de pattes de jaguar. Les serpents sont nombreux et sur le sentier envahi par les branches on n'a souvent que le temps d'éviter les minces et terribles *tobobas*, terciopelo, chingo, tamaga, et les *culebras de sangre* dont la piqûre provoque immédiatement une abondante hémorragie par le nez et par la bouche. On emprunte ensuite le cours d'un rio caillouteux où on a peine à retrouver sa voie ; il faut avancer lentement, le machete à la main, traverser et retraverser le fleuve plus de dix fois, selon que l'une ou l'autre rive se prête le mieux à un passage, ou marcher dans le lit même jusqu'au rio Coen, dont le passage à gué à cet endroit et à cette époque avant les grosses pluies n'est pas trop difficile. Une côte moins rude nous amène au Alto de Coen puis à la *dormida del Roble* où nous passons la nuit sous un abri improvisé au pied d'un grand *roble* avec une température voisine de zéro. Le chemin est si peu ouvert qu'il faut marcher courbé en deux, mouillé jusqu'à la ceinture par les fougères et les arbustes du sous-bois.

Le lendemain on suit la quebrada de Lari, puis après plusieurs petites montées et descentes toujours raides et une longue descente de plusieurs kilomètres, on remonte en pente douce sur la cime d'une montagne au pied de laquelle mugit le rio Coen. Il faut plus d'une heure pour arriver au bord du fleuve par un sentier presque perpendiculaire où on ne peut avancer qu'en se laissant glisser et en s'accrochant aux branches des arbres comme des singes. Le courant est déjà très rapide et au milieu les eaux se précipitent bouillonnantes entre deux grands rochers sur lesquels les Indiens ont jeté un faible pont fait de trois branches flexibles simplement juxtaposées sans aucun lien, avec une seule liane tendue d'un côté pour servir de garde-fou. La moindre hésitation, la moidre distraction et c'est la mort certaine, fracassé

contre les pierres du torrent! Nous remontons sur l'autre rive et au bout d'une heure et demie nous arrivons à Suebita ou San José de Cabécar, siège de l'ancienne tribu des Cabécares qui fuyant devant les Espagnols, se réfugièrent dans des régions inaccessibles près des sources du rio Tarire et résidence de l'*usékra*, grand prêtre des Indiens Talamancas choisi par un privilège spécial parmi les Cabécares, jusqu'en 1883 où, ayant tenté d'empoisonner l'évêque Thiel au cours de sa visite pastorale, il crut prudent de se retirer plus loin dans la forêt.

Le village ici aussi se compose de ranchos éparpillés au bord du fleuve et sur le versant de la montagne, à plusieurs kilomètres parfois l'un de l'autre, grandes huttes fermées sur trois côtés où vivent plusieurs familles et d'autres plus petites de la même forme pour une famille seule. A notre passage ce jour-là ils étaient vides ; tous les habitants, hommes et femmes, y compris l'autorité locale, le *comisario*, étaient absents, partis dans la forêt boire de la *chicha*. Une route construite par les Espagnols reliait jadis San José de Cabecar à Cartago, mais elle est depuis longtemps abandonnée et les habitants mêmes de l'endroit n'aiment pas s'y aventurer de peur de se perdre. La plupart sont des Viceitas comme mes deux guides d'Ujarras, bien formés, grands et robustes, avec un nez peu épaté et une couleur brune assez claire Cette nuit au moins nous ne dormons pas dans la forêt, mais dans la hutte d'une sœur de Pedro où nous reçoivent trois bambins vêtus d'une chemise ou d'un simple collier jouant sur une large couchette de bâtons sous la garde de la sœur aînée, gracieuse fillette de sept ans à la mine éveillée mais déjà sérieuse. De forme rectangulaire, arrondie sur un des petits côtés en forme d'hémicycle, au milieu duquel se trouve la porte, la maison n'est recouverte d'une toiture de feuilles de palmier que sur trois faces, la quatrième restant à ciel ouvert, fermée par une simple palissade ne dépassant pas $1^{m},70$.

Toute cette région contient d'excellents terrains et les plantations des Indiens sont prospères sans coûter beaucoup de peine à leurs propriétaires. Nous longeons la rive gauche du rio Coen par un bon sentier sur le flanc d'une colline, puis nous descendons dans le lit même du fleuve que nous suivons quelque temps, non sans fatigue,

sur les gros cailloux des bords desséchés à cette époque, pour reprendre le sentier à flanc de coteau, bien ouvert, plein de fraîcheur et qui serait tout à fait charmant s'il n'était pas coupé à chaque instant par des montées et des descentes courtes mais abruptes, exténuantes sur ce sol glissant. Puis il faut traverser le rio Coen immergé jusqu'aux aisselles; le courant est très rapide et j'ai éprouvé là une sensation violente et désagréable quand, arc-bouté sur mon bâton, j'ai senti tout à coup l'eau chasser mes pieds, luttant de toutes mes forces pour conserver l'équilibre jusqu'à ce qu'un de mes Indiens vienne me tendre la main pour pouvoir passer en nous soutenant mutuellement. Ensuite pendant plus d'une heure il faut monter, monter sans cesse, puis redescendre vers le fleuve sous une pluie torrentielle jusqu'à un rancho où nous trouvons l'hospitalité pour la nuit. Dans le chemin on rencontre parfois l'entrée d'un sentier barrée de deux piquets croisés; ce signe indique qu'au bout de ce sentier vit un Indien qui, malade, ne veut pas qu'on le dérange en le venant visiter. On se garde bien de transgresser la volonté indiquée de cette façon, d'autant plus que les Indiens Talamancas considèrent les malades comme *bukuru*, c'est-à-dire maléfiques.

Ce rancho est immense, de forme elliptique, avec une toiture ingénieusement construite de feuilles de palmier descendant jusqu'au ras du sol, avec une seule porte de 1$^{m}$,50 de haut protégée par un auvent. Le foyer se trouve dans le fond composé de trois grosses pierres et tout autour sont rangés divers grands tréteaux de 2 mètres de long faits de baguettes d'un petit palmier épineux, le *uizcoyol*, ou de tiges de caña blanca juxtaposées servant de couchettes et des étaux fabriqués de même façon, assez élevés, auxquels on accède par des marches taillées dans un tronc de palmier, pour garder les vêtements et les provisions. L'accueil est courtois mais silencieux; peu à peu toutefois mis en confiance l'homme sachant quelques mots d'espagnol se met à causer, à s'enquérir aimablement du but de notre voyage, tandis que les femmes spontanément viennent nous offrir quelques aliments, des platanos cuits, du chocolat bouillant ou de la *chicha*, si elles en ont. Ils agissent avec beaucoup de bonne grâce, sans pensée de lucre, car c'est tout au plus s'ils veulent accepter un modeste souvenir, un miroir de poche et un peigne pour les femmes, un mouchoir de couleur pour

l'homme et un petit chapelet en guise de collier pour le *chacalin* qui joue tout nu sur le sol.

Encore une étape fastidieuse de grimpades par gradins capricieux formés par des racines d'arbres, puis c'est la route plane dans le bas de la vallée au bord de laquelle on rencontre de nombreux ranchos effondrés à côté de plantations de platanos et de cacao abandonnées par des Indiens préférant se retirer de plus en plus à l'intérieur de la forêt pour s'isoler et s'éloigner de la seule voie de communication à la suite d'abus commis par les autorités. On traverse le rio Lari large de près de 100 mètres et on arrive à Tunsura, une des propriétés de l'ancien roi de Talamanca, Antonio Saldaña, un grand rancho en forme de cône où vivent actuellement plusieurs familles réunies. Un peu plus loin, à Koorblibita, sur des terrains achetés à la famille royale, au sommet d'une éminence au pied de laquelle coule un clair ruisseau, se trouve une jolie hutte récemment construite où flotte le drapeau de Costa Rica et qui va servir d'école pour les jeunes Indiens. De là une bonne route carrossable mène jusqu'à Sipurio, résidence du Jefe politico, en passant devant un coquet ermitage habité quelque temps par les missionnaires lazaristes, abandonné aujourd'hui devant l'indifférence des Indiens ou plutôt leur mauvaise volonté, car ils ont conservé un tel souvenir des injustices et des cruautés des chrétiens qu'ils ont approchés, qu'ils s'opposent absolument au christianisme, poussés en cela par leur *tsugurs*, prêtres, et leurs *sukias*, médecins devins, qui tiennent à conserver leur prestige et leur autorité. Une autre route conduit à Dueri, où vivait l'ancien roi et où étaient conservés précieusement les insignes du cacique, la couronne de plumes et le lourd collier des six grands aigles d'or. Sa veuve y vit actuellement avec sa fille, mais elle n'a plus aucune autorité, car chez les Talamancas la couronne se transmet par la ligne féminine, d'oncle à neveu, pour plus de garantie de la pureté du sang dans les familles. Isolée, elle est tombée dans la déchéance suprême, s'unir avec un nègre. C'est en effet, une des plaies de cette région et un danger pour la race cet envahissement de nègres vagabonds déserteurs de la *United Fruit C°* qui réussissent à se faire accepter par les Indiennes et, comme les femmes très laborieuses s'occupent de toute la besogne, ils vivent en fainéants, se laissant alimenter par elles. Plusieurs ont de petits ranchos autour de

Sipurio et à Coroma, ancien siège des autorités, et certains s'adonnent volontiers à la contrebande.

Sipurio, près du rio Uren, est situé à 90 mètres d'altitude, au milieu d'une vaste plaine assez malsaine à cause de marécages aux environs. Il n'y a que quelques maisons, le siège de la Jefatura et un peu plus loin la *taquilla*, débit de liqueurs où les Indiens viennent s'approvisionner pour leurs orgies d'aguardiente autrement plus dangereux que leur chicha de maïs. A mon arrivée je rencontre un groupe assez important d'Indiens et d'Indiennes venus à l'occasion d'un divorce qui fut accordé séance tenante à la femme sur la vue de traces encore noirâtres des caresses conjugales. De taille moyenne ils sont généralement robustes, la poitrine développée, avec des épaules larges, des bras longs, des mains et des pieds petits. La tête est assez grande et ronde, le front droit, large et bas, le nez régulier avec les pommettes légèrement saillantes, la bouche petite avec des lèvres épaisses, tandis que les cheveux lisses sont noirs, les yeux absolument droits sont brun noir et la couleur de la peau est brun clair. Les femmes très robustes également manquent de finesse et sont peu jolies en général, avec une figure large et arrondie, un cou fort et court qu'elles ornent de colliers à cinq et six rangs de dents de singe, de petites graines rouges et de coquillages. C'est une bonne fortune de les trouver réunis en aussi grand nombre, car ils vivent assez loin de Sipurio, internés dans la forêt à de grandes distances les uns des autres, dans les vallées de l'Uren et du Lari, sur les rives du Zhorquin et du Tarire. Ils sont encore plus de 3.000, non rebelles à la civilisation mais jaloux de leur indépendance, descendants quelque peu dégénérés, hélas ! des nombreuses tribus, Viceitas et Cabécares communément appelés Bribris, Ateos, Aoyaques, Cureras, Hebenas, Quequexques, Terrebes, Usabarus, Munaguas, Sucaques, Urinamas, Tariacas, Xicaguas et autres, qui peuplaient jadis toute cette région de Talamanca, comprise entre le rio Tiliri, Tarire ou Sixaola qui en langage mosquito signifie fleuve des bananes, *sicsa*, banane, *awala*, fleuve, et le rio Tilorio ou Changuinola, fleuve des Changuinas. Ils se défendirent si vaillamment contre les Espagnols que cette province ne fut jamais complètement soumise, même après la sévère répression qui suivit la fameuse révolte générale de 1709 où les Indiens à l'instigation du cacique de Suinsi,

Pablo Presbere, poursuivirent les conquérants jusqu'à Tuis, à 12 lieues de Cartago, tuant deux missionnaires, une dizaine de soldats et brûlant les quatorze églises fondées à divers endroits par les Franciscains.

Dans ces dernières années la *United Fruit* a semé près de dix mille hectares de bananes sur la rive gauche du Sixaola dont l'exportation rapporte déjà plusieurs milliers de colons au Gouvernement, mais il est important que celui-ci ne néglige pas les droits des Indiens et pour éviter qu'ils continuent à être lésés, il doit se préoccuper de faire faire aux Indiens des *denuncios* collectifs ou individuels, afin de leur assurer sur les bords des fleuves une certaine quantité d'hectares pour leur usage exclusif et empêcher ainsi que les terrains qui leur avaient été réservés par la loi du 21 décembre 1886 ne leur soient enlevés et accaparés par d'autres propriétaires. Le chemin de fer arrive à quelques milles de Sipurio, à Zoila, où aboutit la voie construite par la *United Fruit* depuis le port d'Almirante créé par elle près de Bocas del Toro, en territoire panaméen et qui doit rejoindre à La Estrella l'embranchement de Limon vers le Sud. Mais point n'est besoin de passer en territoire étranger; une excellente voie fluviale assure les communications avec l'intérieur. On s'embarque à quelques centaines de mètres de Sipurio dans de longs canots que manient très habilement quatre Indiens placés à l'avant, tantôt à la gaffe, tantôt à la pagaie et un autre, le patron, assis à l'arrière dirigeant avec une pagaie. On descend le rio Uren en franchissant quelques rapides peu dangereux puis le rio Tarire, large de 100 à 200 mètres, aux rives bordées de verdure couvertes de fleurs éclatantes, sur lesquelles se détachent en un vol gracieux des ibis roses et de blanches aigrettes. La distance entre Sipurio et l'embouchure du Tarire ou Sixaola est de 45 milles mais on peut abréger ce trajet en s'arrêtant à Cuabre, centre des plantations de bananes de la *United Fruit*, et d'où part un chemin à travers la montagne, puis le long de la côte plantée de cocotiers jusqu'à Old Harbour ou Puerto Viejo, petit port abrité du côté est par des récifs de corail et relié à Puerto Limon par un service régulier de cabotage assuré par une forte barque à voiles munie d'un moteur à pétrole venant chercher des cargaisons de noix de coco, du cacao, et autres produits des différentes petites fincas établies ou habitées par des nègres sur toute cette partie de la côte de l'Atlantique.

En outre des plantations de bananes cette région pourrait produire comme articles d'exportation du cacao, du caoutchouc et de la salseparcille que les Indiens cultiveraient volontiers s'ils étaient plus certains de ne pas être dépossédés de leurs terres et s'ils n'étaient pas trop souvent découragés par les mauvais traitements de certaines autorités contrecarrant les bienfaits de l'éducation et de l'instruction que va apporter l'école à ces pauvres êtres misérables mais non point méprisables. Récemment elle a attiré l'attention de capitalistes par la découverte qu'on y a faite de mines de charbon et surtout de gisements de pétrole importants qu'une grande Compagnie nordaméricaine va commencer à exploiter.

La République de Costa Rica possède donc là encore un magnifique réservoir de richesses dont elle ne manquera pas d'assurer le développement maintenant que, ses droits territoriaux ayant été reconnus, elle pourra prendre possession définitive de cette belle vallée du rio Sixaola.

---

## CHAPITRE XIX

## LE COSTA RICA PENDANT LA GUERRE SON AVENIR ÉCONOMIQUE ET LE CANAL DE PANAMA

La guerre européenne, au début, avait placé la République de Costa Rica dans une situation très critique. Grâce aux mesures prises par le Gouvernement elle put se ressaisir assez rapidement et elle a réussi à traverser sans encombre grave ces trois années de bouleversement mondial. Si ses importations ont fléchi un moment de façon assez sérieuse pour enlever à l'État une partie importante de ses ressources, par contre ses exportations se sont maintenues dans une situation relativement favorable si l'on considère les grosses difficultés causées par la pénurie de frèt maritime. Il n'y a pas eu d'arrêt dans sa production, au contraire il y a eu accroissement.

Quant à ses engagements financiers vis-à-vis de l'étranger, la République a continué à les remplir scrupuleusement. Le bon renom qu'elle s'est acquis de ce fait reste intact, soutenu par le régime de liberté et d'intègre gouvernement qu'on est d'autant plus satisfait de voir implanté dans cette république de l'Amérique Centrale qu'il n'existe guère chez certaines de ses sœurs. Le chef actuel, le général Tinoco, porté à la présidence par le vote presque unanime du peuple costaricien manifesté dans des élections absolument libres et régulières, est plus que tout autre imbu de ces idées de justice, de liberté et de fière indépendance, qui sont la caractéristique de cette nation. Entouré d'hommes compétents et sincèrement dévoués au bien public, appuyé par tous les partis politiques qui se sont spontanément groupés autour de lui, il s'est tracé un programme de stricte économie en même temps que d'aide libérale pour favoriser l'essor économique du pays dans une

vie de paix et de travail. Dans ce but, il est décidé à donner des facilités aux capitalistes étrangers et surtout à rompre avec cette funeste guerre au capital que préconisait l'ex-président Alfredo Gonzalez et qui fut en bonne partie cause de sa déposition le 27 janvier 1917.

Les mesures fiscales prises par lui atteignaient profondément toutes les classes de la société. Elles ne furent pas cependant les seuls motifs du mouvement qui proclama sa déchéance. Déjà une fois il avait violé la liberté du suffrage pour les élections de députés en 1915 en omettant sur les listes un grand nombre d'électeurs. D'autre part, le public avait vu d'un très mauvais œil la suppression d'une excellente coutume établie par le président Ricardo Jimenez de publier quotidiennement au *Journal Officiel* toutes les dépenses faites par le Gouvernement. Enfin l'opinion publique se souleva tout entière lorsqu'elle apprit que le président se préparait à violer la Constitution en cherchant à se faire réélire pour un second terme. C'est sous sa pression que se produisit le mouvement du mois de janvier et le changement de gouvernement. Mouvement d'ailleurs très pacifique, sans la moindre violence exercée contre les personnes ni contre les choses, sans le moindre désordre dans le cours normal des affaires. A peine troublée pendant quelques heures, la vie courante de la capitale reprenait aussitôt et le soir même tous les théâtres-cinémas étaient pleins comme si rien ne s'était passé.

Fermement décidé à respecter fidèlement les conventions de Washington, à ne permettre à aucun émigré de Nicaragua de s'agiter sur le territoire de Costa Rica pour préparer un mouvement contre les gouvernants de la république voisine, le général Tinoco veut assurer à son pays la paix extérieure, lui conserver sa pleine indépendance.

Dans la guerre actuelle, la République de Costa Rica n'a pas rompu sa neutralité, car ce geste n'aurait apporté aucune aide efficace à la cause de l'Entente, mais elle a manifesté ouvertement et à maintes reprises sa sympathie pour les Alliés, son désir de les voir victorieux. D'ailleurs avec leur victoire s'affirmera la civilisation latine et elle appartient à celle-ci par sa mentalité et sa psychologie, par son amour profond de liberté et de démocratie. C'est l'existence même des petites nationalités qui est en jeu et, menacée par l'impérialisme des États-Unis, ce point la touche directement. Enfin, comme tous les pays ibéro-américains, elle a vis-à-vis de la France une dette intellectuelle

et morale. Elle ne l'oublie pas ; elle est fière et heureuse de la grandeur à laquelle s'est haussée cette belle France dont elle admirait tant la générosité et l'intelligence et qu'on lui dépeignait dans ces dernières années dégénérée, déchue de son rang de première puissance. Elle souhaite ardemment que la France profite après la guerre de l'amitié que les Costariciens professent pour elle et resserre les liens qui unissent les deux pays.

Avec ses territoires immenses encore inexploités, la République de Costa Rica peut envisager avec confiance son avenir économique. De nouveaux capitaux seront certainement employés à défricher toutes ces régions au sol fertile, bien arrosées, que la main de l'homme n'a pas encore touchées et qui se prêtent si bien à des cultures de toutes sortes ainsi qu'à l'élevage, source de richesses qu'on ne saurait trop recommander vu les besoins croissants des peuples. Ces capitaux viendront de l'étranger, sous forme de grandes compagnies ou de particuliers possesseurs d'un certain avoir, désireux de se créer à peu de frais, dans un pays calme et paisible, au milieu d'une nature agréable, un domaine propre, qui ne leur donnera certes pas une fortune mais leur assurera une vie saine, libre, tranquille et aisée. Ils pourront venir aussi, — et c'est à souhaiter — des Costariciens eux-mêmes. Peu à peu des jeunes gens, des familles ensuite, quitteront les campagnes des hauts plateaux, où ils vivent serrés les uns à côté des autres aux alentours des villes, pour aller dans des régions neuves entreprendre une œuvre créatrice et féconde, peupler ces terres aujourd'hui improductives et qui demain paieront largement l'énergie de ceux qui viendront les cultiver. Œuvre patriotique aussi, car chaque coin du sol national défriché est une richesse de plus, une augmentation de fortune et de puissance.

Cependant il ne faut pas partir avec des idées de fortune rapide et brillante. C'est en ne demandant à un pays que ce qu'il peut donner qu'on s'évite d'amères déceptions. La vraie richesse ici est celle du sol et la terre, si elle procure un moindre rendement, du moins n'est jamais ingrate. Les forêts inviolées attendent les hommes audacieux pour leur livrer des récoltes abondantes, les rémunérer de leurs peines. Et ceux-ci peuvent venir en nombre. Le territoire de Costa Rica est assez vaste par rapport à sa faible population pour qu'ils soient acceptés

avec joie, car, loin d'être une charge, ils seront encore pour longtemps un bienfait. Mais qu'on se garde d'envoyer des familles en groupe pour créer des colonies. Les tentatives précédentes ont été désastreuses. Que viennent surtout des agriculteurs, isolément, des hommes robustes, courageux et patients, dotés de quelques ressources pour attendre les premières récoltes, pour subvenir sans trop de gêne aux besoins de leur femme et de leurs enfants qui nécessitent toujours au début des soins spéciaux avant de devenir pour le chef de famille une aide précieuse et constante par leur propre travail, par la joie et le réconfort moral qu'ils lui apportent !

Ce développement agricole du pays est celui qui importe le plus, surtout depuis l'ouverture du Canal de Panama qui assure des débouchés nouveaux aux produits des républiques voisines. Elle a déjà contribué notablement à l'essor économique de Costa Rica et après la guerre on a tout lieu d'espérer que la proximité de cette importante voie commerciale sera pour cette nation laborieuse et pacifique une source toujours croissante de profits. Ses exportations à Panama augmentent chaque année de façon appréciable.

En 1915, elle envoyait 1.453.450 kilos de marchandises pour une valeur de C 584.154 et en 1916 les expéditions s'élevaient à 2.168,638 kilos pour C 646.840.

La République de Panama s'approvisionne chez sa voisine pour son alimentation et lui demande en quantité toujours plus grande du café, des volailles, des œufs, des légumes, surtout des pommes de terre, des oranges, des tortues vivantes et du bétail. L'accroissement de population dans la zone du canal qu'amènera forcément l'augmentation du trafic après la guerre ne peut donc que favoriser de plus en plus le développement agricole de la République de Costa Rica. A cause de sa proximité immédiate, de la diversité de ses climats et par suite de ses cultures, de sa situation à cheval sur les deux océans, lui permettant un facile et rapide accès aux deux ports terminus du canal, elle deviendra le fournisseur attitré des marchés de Colon et de Panama.

L'ouverture du canal a eu pour Costa Rica une autre répercussion qui n'est certes pas à dédaigner. C'est l'afflux des touristes venant des États-Unis visiter l'œuvre gigantesque et qui profitent du bateau qui les amène jusqu'à Limon pour parcourir le trajet si pittoresque et déjà

réputé entre ce port et San José, respirer à Cartago l'air frais des hauts plateaux. Ils viennent en bandes organisées, par groupes, et le commerce local se ressent avantageusement de cette foule d'étrangers désireux de passer agréablement quelques jours de vacances et par conséquent peu regardants pour la dépense. Dans une seule de ces dernières années on a enregistré à l'arrivée 6.108 kilos de bagages personnels appartenant à des voyageurs venant de Panama pour une valeur de C 13.050 de droits de douane et venant des États-Unis 8.158 kilos pour C 16.434.

Certains de ces visiteurs, séduits par la beauté du site, la fraîcheur du climat, l'allure calme et aimable des habitants, prolongent leur séjour, suivant en cela l'exemple donné par plusieurs personnalités du Canal qui, pendant les grosses chaleurs de l'été, viennent chaque année à Cartago ou à San José chercher le repos et rétablir leur santé dans une atmosphère moins brûlante et un milieu moins enfiévré. Il en est même qui se fixent complètement dans le pays, y achètent des terrains pour y créer d'importantes *fincas*.

On s'est alarmé parfois de cet état de choses, dans la crainte que la présence d'un trop grand nombre de citoyens des États-Unis puisse devenir un danger pour le pays et menacer un jour sa liberté. Il ne semble pas que la République de Costa Rica continuant à suivre la voie de sagesse dans laquelle elle est entrée depuis près d'un demi-siècle, ait à envisager semblable péril. Elle ne donne aucun prétexte à intervention et elle ne gêne en rien les intérêts vitaux de la grande nation du Nouveau-Monde. Elle ne désire qu'une chose : vivre en paix, travailler, enrichir son patrimoine. Les Costariciens sont modestes dans leurs aspirations, mais ils sont un peuple libre et naturellement jaloux de leur indépendance. Un de leurs meilleurs écrivains en même temps qu'un de leurs plus avisés diplomates a fort justement exprimé leurs sentiments intimes par cette phrase : « Avant tout nous voulons rester nous-mêmes et les maîtres absolus de nos petites affaires. »

Il est vrai toutefois que la situation de Costa Rica est assez délicate entre Panama et Nicaragua, entre le canal construit et contrôlé par les États-Unis et celui qu'ils songent déjà à construire. Ce n'est pas sans angoisse et sans regret qu'on regarde ses voisines. L'une, créée par la volonté toute-puissante de la nation du *big stick* et de *l'almighty* dollar,

vit sous la dépendance immédiate de celle-ci ; l'autre, occupée militairement par des troupes étrangères, se voit maintenant imposer un protectorat de fait portant un coup mortel au rêve de l'Union des Cinq Républiques de l'Amérique Centrale.

Mais cette situation même sera sa sauvegarde. L'ingérence nord-américaine restera confinée dans les zones des deux canaux et ne débordera pas sur le pays qui les sépare, d'autant que celui-ci, par sa nature et son caractère, est garant de la sécurité dans cette région intermédiaire. Et puis les grands principes qui triompheront dans le monde entier avec la victoire des Alliés n'assureront-ils pas aux petites nationalités le droit imprescriptible de vivre ? Certaine de l'inviolabilité de sa neutralité, la République de Costa Rica méritera complètement son surnom de Suisse américaine, que lui avaient déjà valu la beauté de ses paysages, l'esprit démocratique de ses lois, le caractère doux et paisible de ses habitants, l'intégrité et le libéralisme de ses gouvernants.

---






Carte de la République de Costa Rica et pays voisins.

# TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VII

**ARMÉE. — INSTRUCTION PUBLIQUE**



CHAPITRE VIII

**PUERTO LIMON ET LA CÔTE DE L'ATLANTIQUE**



CHAPITRE IX

**CARTAGO**



CHAPITRE X

**SAN JOSÉ ET SES ENVIRONS**



CHAPITRE XI

**HÉRÉDIA**



CHAPITRE XII

**ALAJUELA**

CHAPITRE XIII

**DE SAN RAMON AU RIO FRIO**



CHAPITRE XIV

**PUNTARENAS ET LA RÉGION DU PACIFIQUE**



CHAPITRE XV

**CHEZ LES GUATUSOS**



CHAPITRE XVI

**AU GUANACASTE**



CHAPITRE XVII

**GOLFO DULCE. — BORUCA. — TERRABA. — BUENOS AIRES**



CHAPITRE XVIII

**EL GENERAL ET TALAMANCA**



CHAPITRE XIX

# TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

# FRANCE-AMÉRIQUE

*Le Comité* France-Amérique, *qui édite la Bibliothèque à laquelle cet ouvrage appartient, a été fondé, il y a dix ans, par un grand nombre de personnalités qui ont lancé l'appel suivant, résumant le programme du Comité :*

Les Français qui signent cet appel viennent de fonder une institution qui se consacre à une œuvre urgente de rapprochement et de sympathie entre la France et les nations américaines : c'est le Comité *France-Amérique*.

Travailler au développement des relations économiques, intellectuelles, artistiques, etc., entre les nations du nouveau monde et la nation française ; fonder une Revue mensuelle et y coordonner les renseignements les plus complets sur la vie économique et intellectuelle des peuples américains ; attirer en France des étudiants et des voyageurs des deux Amériques et leur préparer un accueil cordial ; encourager toute œuvre ou toute action qui fera connaître l'Amérique en France ou la France en Amérique : telle sera la direction donnée à nos efforts.

Les soussignés font appel au concours généreux et au dévouement actif de ceux qui, en France, s'intéressent aux Amériques et de ceux qui, dans les Amériques, s'intéressent à la France.

*Cette fondation a été accueillie avec tant de faveur que, trois ans après, le nombre de ses membres actifs et de ses adhérents dépassait le millier. A cette date, après avoir organisé en France une base solide, il a commencé à fonder des Comités correspondants en Amérique.*

*Dans l'Amérique du Nord, les Comités suivants fonctionnent sous la présidence : à Montréal, de l'Hon. séna-*

*teur Raoul Dandurand, ancien président du Sénat fédéral; à Québec, de M. Ferdinand Roy; à New-York, du Dr. Nicolas Murray Butler, président de l'Université Columbia; à la Nouvelle-Orléans, de l'Hon. Juge Bréaux, ancien président de la Cour Suprême de la Louisiane; à Los Angeles, de M. L. W. Brunswig; à San Diego, de M. Eugène Daney, ancien président de la California Bar Association; à Salt Lake City, du Major Richard W. Young, etc., etc.*

*Dans l'Amérique latine, des Comités ont été constitués ou sont en voie de formation à Rio de Janeiro, Santiago du Chili, Buenos Aires, Montevideo, La Paz, Bogota, etc. Le Comité de Sao Paulo, notamment, a organisé en 1913 une brillante Exposition d'Art français, dont la section rétrospective a servi à constituer le premier Musée d'Art français permanent en Amérique du Sud.*

*Le Comité de Costa Rica a pour présidents M. Ricardo Fernandez Guardia, ancien ministre des Affaires étrangères, et M. Léonidas Pacheco, ancien ministre de l'Instruction publique; vice-présidents : Ernesto Martin et Enrique Jimenez Nunez; secrétaire : Alejandro Alvarez; trésorier : Gregorio Martin; membres du bureau : Dr. Carlos Alvarado, Victor Guardia, Fabio Baudrit, Mario Sancho.*

*D'autre part, en France, une section spéciale, dite* Ligue française de propagande, *a organisé un service de renseignements et de propagande en Amérique, touchant le tourisme en France, l'enseignement français, l'art français et les produits de l'industrie française.*

*Le Comité central de Paris, qui a son siège social* 21, *rue Cassette, se compose d'un Bureau, d'un Conseil de direction, de membres actifs et d'adhérents. Le Bureau de* France-Amérique *est actuellement formé des personnalités suivantes:*

*Président du Comité :* M. Gabriel HANOTAUX, *de* l'Académie française, ancien ministre des Affaires étrangères ; *président de la Ligue française de propagande :* M. HEURTEAU, délégué général du Conseil d'administration de la Compagnie d'Orléans; *président de la section France-Amérique latine :* M. François CARNOT; *président de la section France-États-Unis :* le Général BRUGÈRE; *président de la section France-Canada :* vicomte R. DE CAIX DE SAINT-AYMOUR ; *président d'honneur de la Ligue française de propagande :* M. Georges PALLAIN, gouverneur de la Banque de France; *président de la Commission de l'Enseignement :* M. APPELL, de l'Institut, doyen de la Faculté des sciences; *président de la Commission des Beaux-Arts :* M. François CARNOT, président de l'Union des Arts décoratifs; *président de la Commission de l'Industrie et du Commerce :* M. DE RIBES-CHRISTOFLE, membre-trésorier de la Chambre de commerce de Paris ; *président de la Commission du Tourisme :* M. Edmond CHAIX, président de la Commission du Tourisme de l'Automobile-Club ; *trésorier :* comte R. DE VOGUÉ ; *directeur :* M. G. LOUIS-JARAY, membre du Conseil d'État.

*Le Comité publie, depuis le 1er janvier* 1910, *une Revue mensuelle* France-Amérique, *qui est la propriété du Comité et des revues suppléments :* France-États-Unis, France-Amérique latine *et* France-Canada. *Cette revue étudie la vie des nations américaines dans toutes leurs manifestations politiques, nationales, économiques, financières, sociales, intellectuelles, artistiques, etc. Elle a publié régulièrement des articles et chroniques des auteurs les plus connus et les plus compétents. C'est une revue de luxe, qui paraît sur une centaine de pages de grand format, et publie chaque mois des gravures ou cartes en planches hors texte sur papier couché. Elle donne également le compte rendu complet des diverses manifestations, initiatives et organisations du Comité.*

*Le numéro (France et Etranger) :* 2 *fr.* 50.

*Abonnement annuel :* 24 *francs (France) ;* 25 *francs (Amérique) ;* 26 *francs (autres pays étrangers).*

France-Amérique *paraît depuis le* 1er *janvier* 1910; *chaque année est envoyée franco contre* 25 *francs.*

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY


FRANCE
AMÉRIQVE